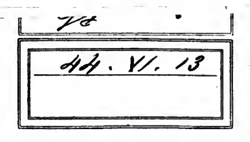

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
C
III
6


44 . VI . 13

ŒUVRES
DE
M. FIELDING.
TOME II.

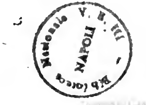
AMELIE BOOTH,
Histoire Angloise.

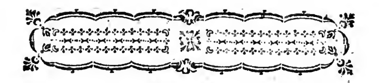
TOME SECOND.



À GENEVE,
Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.





AMELIE BOOTH.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

Où le lecteur retrouvera une ancienne connoissance.

A la fin du dernier livre nous avons laissé Amelie occupée de sa petite fille malade, quoique le lecteur ait sans doute envie de savoir le succès d'une si grande inquiétude; nous le prierons de suspendre sa curiosité jusqu'au retour de M. Booth, qui vouloit profiter de la commodité d'un jour entre sept pour prendre l'air.

A neuf heures du matin, il alla rendre visite à son ancien ami le colonel James, résolu, s'il étoit possible, de s'expliquer avec

lui sur une conduite qui lui paroissoit si mystérieuse. Le colonel fut aussi inaccessible que la forteresse la mieux défendue ; & il fut impossible à Booth de percer au-delà de l'entrée. On lui fit la réponse ordinaire, d'abord qu'il ne faisoit pas encore jour ; & une heure après, qu'il étoit sorti : tout ce qu'il put gagner à force de questions, fut d'entendre des réponses encore plus brusques : ensorte qu'avec un peu de pénétration, il auroit dû sentir combien il avanceroit peu en insistant à vouloir entrer. Car un portier, chez un grand, est une espece de thermometre, à l'aide duquel on peut découvrir le dégré de chaleur ou de froid de l'amitié de son maître. Il y a plus ; de même que dans les plus grandes maisons le maître a différentes façons de saluer depuis le baiser, l'embrassade & *mon cher Lord*, jusqu'à : *hé bien, monsieur tel, que voulez-vous de moi ?* de même le portier salue les uns avec respect, les autres avec un sourire ; pour les uns il s'incline plus, pour d'autres moins, enfin pour un troisieme point du tout. Il y en a qu'il laisse entrer simplement, d'autres à qui il ferme sa porte ; & dans tout cela le maître & le portier sont si bien d'accord, qu'on seroit tenté de croire qu'ils se sont communiqué leur rôle entr'eux, comme deux acteurs qui doivent représenter différens personnages dans la même scene, s'exercent en-

ſemble en particulier avant de s'expoſer à jouer en public.

Quoique Booth ne vît peut-être pas les choſes ſous ce point de vue, qui eſt réellement exact, il en diſtingua aſſez pour conclure d'après les façons du domeſtique, ſur-tout quand il vit que la conduite du maître y étoit très-conforme, qu'il avoit entiérement perdu l'amitié de M. James. Cette conviction lui donna un chagrin, qui, non-ſeulement ne put être balancé par l'eſpoir flatteur de la faveur du Lord, mais qui effaça même, & lui fit oublier pour quelque tems, la ſituation où il avoit laiſſé Amelie. Il ſe promena de côté & d'autre pendant près de deux heures, ſans ſavoir où il alloit, juſqu'à ce qu'enfin il entra dans un caffé près de St. James, où il ſe repoſa.

A peine avoit-il pris ſa taſſe de caffé, qu'il entendit un jeune officier des Gardes crier à un autre : ma foi, Jacques, le voici.... ma foi, c'eſt lui avec ſon honneur & ſa dignité.... Auſſitôt on ouvrit une chaiſe, d'où il vit ſortir une figure droite & empeſée, enſevelie dans une ample perruque, avec un grand chapeau ſous le bras. Cet auguſte perſonnage, étant entré dans la ſalle, alla droit juſqu'au bout, où, ayant ſalué tous les gens d'une certaine ſorte qu'il y trouva, chacun ſuivant leur rang d'ancienneté, jetta à la fin les yeux ſur Booth,

& lui demanda avec politeſſe, quoiqu'un peu froidement, comment il ſe portoit.

Booth, qui avoit déjà reconnu depuis longtems les traits de ſon ancien ami le major Bath, lui rendit ſon compliment avec une révérence fort baſſe; mais il n'oſa faire les avances de familiarité : il poſſédoit vraiment cette qualité que les Grecs honoroient ſouverainement, & qu'ils appelloient modeſtie, quoique notre langue ni même la latine n'aient point de termes qui répondent parfaitement à l'idée de l'original.

Le colonel, après avoir débité deux ou trois nouvelles, & fait ſes commentaires, vit une chaiſe vacante auprès de lui, & appela Booth pour la venir occuper. Il le queſtionna ſur l'état de ſes affaires; & quand il apprit qu'il ne ſervoit plus, il lui conſeilla très-ſérieuſement de rentrer dans le ſervice, diſant qu'il étoit un bon enfant, & qu'il ne falloit pas le perdre.

Booth lui dit à l'oreille qu'il auroit bien des choſes à lui dire là-deſſus, s'ils étoient en particulier : ſur quoi le colonel lui propoſa de fairè un tour dans le parc, ce que l'autre accepta volontiers.

Durant leur promenade, Booth ouvrit ſon cœur, & entr'autres choſes il dit au colonel Bath, qu'il craignoit d'avoir perdu l'amitié du colonel James. Je ne ſache pour-

tant point, ajouta-t-il, avoir rien fait qui le mérite.

Bath lui répondit : vous vous êtes trompé assurément, M. Booth ; il est vrai que je n'ai guere vu mon frere depuis mon arrivée à la ville ; il n'y a que deux jours que je suis ici, mais c'est un homme trop délicat sur l'honneur, pour rien faire qui soit incompatible avec la dignité d'un gentilhomme. Booth lui répondit qu'il étoit bien éloigné de l'accuser d'avoir rien fait de déshonorant. Morbleu, dit Bath, il n'y a homme sur terre qui pût ou qui osât le faire. Si vous avez le moindre sujet de lui en vouloir, que n'allez-vous le trouver ? Vous êtes un gentilhomme, & son rang ne le dispense pas de vous donner satisfaction. Nous n'avons rien de pareil à démêler ensemble, dit Booth ; au contraire, j'ai de grandes obligations au colonel, & j'ai beaucoup plus lieu d'être affligé que de me plaindre de lui. Si je pouvois seulement le voir, je suis convaincu que tout cela s'expliqueroit : mais je ne puis obtenir d'entrer chez lui : j'y suis allé il n'y a pas une heure ; un domestique m'a durement fermé la porte. Un domestique de mon frere vous a traité durement ? dit le colonel avec beaucoup de gravité. Je ne sais, monsieur, sous quel point de vue vous envisagez les choses ; pour moi je regarde l'affront du domestique comme un affront de la part du maître, &

j'en tire vengeance ſur le champ. Par toute la dignité de l'homme, je prendrois un tel maître par le nez. Booth voulut s'expliquer, mais en vain; le colonel étoit monté ſur les échaſſes, & il fut impoſſible de l'en faire deſcendre. Booth eut toutes les peines du monde à ſe tirer d'avec lui ſans avoir une querelle enſemble; il n'en ſeroit peut-être pas même venu à bout, ſi par haſard le colonel n'eût pas pris le parti de Booth: avant que de ſe ſéparer, il jura ſes grands Dieux que James lui donneroit bientôt une ſatisfaction convenable.



CHAPITRE II.

Qui contient une consultation de médecine, & autre matiere de même genre.

TELLE fut la fin de cette entrevue, qui tourna si peu à la satisfaction de Booth, qu'il fut très-mortifié de lui avoir parlé de cette affaire. Il s'en retourna fort mécontent auprès de son Amelie, & la trouva dans une situation peu propre à le consoler. Cette pauvre femme étoit dans les plus vives appréhensions, à cause de sa fille, dont la fievre commençoit à devenir très-violente : qui pis est, un apothicaire étoit venu la voir, & l'avoit mise presqu'au point de perdre espérance; il lui avoit fait la maladie de l'enfant extrêmement sérieuse, & l'avoit engagée à appeler un médecin.

Il n'y avoit qu'un instant que Booth étoit de retour, quand le médecin arriva, suivi de l'apothicaire : ils approcherent tous les deux du lit, où le premier tâta le pouls de la malade, & fit plusieurs autres cérémonies du métier : ensuite il demanda à l'apothicaire ce qu'il avoit déjà fait à la petite fille; quand il en fut informé, il approuva tout. Alors il s'assit, demanda une plume & de l'encre, remplit tout un côté d'une feuille de papier d'une ordonnance, reçut

une guinée & s'en alla. L'apothicaire l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, comme en venant.

Toute la nuit Booth & Amelie veillerent près de cet enfant, qui ne fit qu'empirer, au lieu d'être soulagée. Au matin, Me. Ellison trouva beaucoup de fievre à la petite fille, une chaleur brulante, & la tête fort légere. La mere étoit dans le plus grand découragement : car le mal n'avoit pas cédé aux efforts du médecin ni de l'apothicaire ; elle paroissoit au contraire braver tout leur art, & tout l'appareil des phioles & des pots dont toute la chambre étoit garnie.

Me. Ellison voyant l'inquiétude & la désolation d'Amelie, entreprit de la consoler, en lui donnant l'espérance de tirer la petite fille d'affaire. Madame, dit-elle, j'ai vu un enfant de même âge à-peu-près que Miss, qui, à mon sentiment étoit beaucoup plus mal : un médecin de ma connoissance lui a rendu la santé en peu de jours : je lui ai vu aussi guérir plusieurs personnes de fievres très-opiniâtres ; & si Miss étoit entre ses mains, j'ose jurer qu'elle s'en trouveroit bien. O ciel, madame, répondit Amelie, que ne m'en avez-vous parlé plutôt ? pour moi je ne connois aucuns médecins, pas même celui que l'apothicaire nous a amené. Madame, s'écria madame Ellison, vous savez que c'est une chose délicate que de prôner un médecin ; quant

au mien, il y a bien des gens qui en disent du mal; il est vrai qu'il m'a guérie deux fois de la fievre, & d'autres personnes de ma connoissance aussi, & je n'ai jamais entendu dire qu'aucun de ses malades, excepté un seul, soit mort entre ses mains; cependant tous les médecins & les apothicaires le dépriment, & j'ai craint.... Booth s'informa du nom de ce médecin, qu'il dit à sa femme de mander à l'instant, d'autant qu'il en avoit entendu faire les plus grands éloges par un officier de mérite. Amelie y consentit, & on lui envoya sur le champ un exprès.

Avant que le second médecin fût arrivé, le premier revînt avec l'apothicaire à sa suite, comme auparavant. Il examina encore & tâta le pouls de la malade; & quand Amelie lui demanda s'il y avoit quelqu'espérance, il secoua la tête & dit: il est certain, madame, que Miss est en grand danger. Il n'y a point de tems à perdre. Si les vésicatoires que je vais lui faire appliquer, ne la soulagent pas, je crains.... nous ne pourrons plus rien y faire.... Monsieur, dit l'apothicaire, ne seriez-vous pas d'avis qu'on réitérât les poudres & les boissons?.... combien les a-t-on administré de fois? s'écria le docteur. Seulement de trois en trois heures, dit l'apothicaire.... Qu'on les donne à chaque heure absolument, s'écria le docteur, &.... voyons je vous

prie ; une plume & de l'encre.... Si vous croyez l'enfant en danger, dit Booth, permettez-nous d'appeler un autre médecin à votre assistance.... ma femme.... Je le veux bien, dit le docteur ; c'est ce que je demande. Voyons, M. Arsenic, qui appellerons-nous ? que pensez-vous du docteur Dosewel, dit l'apothicaire ?... rien de mieux, s'écria le médecin. Je n'ai rien à dire contre ce docteur, répondit Booth, mais on en a recommandé un autre à ma femme. Il nomma donc le médecin qu'on étoit allé chercher ; qui, monsieur, s'écria le docteur en trempant sa plume ; quand Booth eut répété le nom de Thompson. Excusez-moi, monsieur, dit le docteur, je ne consulterai pas avec lui. Pourquoi donc, répondit Booth ? Je ne consulte pas avec lui, repliqua le docteur. Quoi je me trouverai avec un homme qui croit en savoir plus que tout le college, qui veut bouleverser toute la pratique, si bien établie, & dont personne encore n'a osé s'écarter ! Monsieur, dit l'apothicaire, vous ne savez ce que vous faites, avec votre permission. Quoi ! il tue tous les malades à qui il a affaire. Cela n'est pas vrai, dit Me. Ellison, j'ai été deux fois entre ses mains, & me voilà encore.... Vous êtes bien heureuse, repondit l'apothicaire ; car il tue tous ceux qu'il approche. Non, dit Me. Ellison, j'ai encore plus de douze per-

ſonnes de ma connoiſſance qu'il a guéries toutes.... Cela peut être, madame, s'écria Arſenic; mais malgré cela il tue tous ceux qui.... oui madame.... n'avez-vous pas entendu parler de Mr ... je ne puis pas me rappeler ſon nom, ... un homme de diſtinction.... tout le monde ſait qui je veux dire. En effet, dit Me. Elliſon, tout le monde ſait ce que vous voulez dire; jamais je n'ai entendu parler que d'un ſeul, & il y a fort longtems.

La diſpute n'étoit pas encore paſſée, que le docteur lui-même entra dans la chambre. C'étoit un homme bien élevé & fort poli: il s'adreſſa d'abord au médecin ſon confrere avec beaucoup de civilité. Celui-ci ne fut pas ſi poli. Quoiqu'il en ſoit, il laiſſa conduire le nouveau docteur au lit de la malade à la priere de Booth, & lui laiſſa dire ſon avis.

La diſpute qui s'éleva entre les deux médecins, ſeroit peut-être inintelligible pour tout autre que ceux de la faculté, & même ne les amuſeroit pas beaucoup. Le portrait que l'officier & Me. Elliſon avoient fait du ſecond, avoit déja bien diſpoſé Booth en ſa faveur; ſes raiſonnemens lui parurent en effet plus juſtes. Booth déclara donc qu'il s'en tenoit à ſon avis. Sur quoi le premier opérateur avec ſon apothicaire vuida les lieux & céda la place à l'autre.

La premiere choſe que fit le nouveau

docteur fut de faire disparoître le magasin de drogues. Toutes les poudres & les potions furent ôtées aussi-tôt par son ordre. Il y a, disoit-il, un moyen plus promt & meilleur de les envoyer dans la garderobe, que de les faire passer par un corps humain. Ensuite il fit saigner l'enfant, lui ordonna un clystere & quelque remede rafraîchissant. Pour ne pas insister plus long-tems sur une partie si désagréable de notre histoire, en trois jours de tems il guérit la petite fille: au grand contentement de Me. Ellison & d'Amelie.

Quelques lecteurs croiront peut-être qu'on auroit pu obmettre ce Chapitre; quoiqu'il ne soit pas des plus amusans, il peut servir à faire connoître à la postérité l'état actuel de la médecine à Londres.



CHAPITRE III.

Booth rend ſa viſite au jeune lord.

QUAND le jour où Booth avoit coutume de remettre ſes promenades les plus éloignées fut arrivé, ſa fille étant bien rétablie & Amelie devenue plus gaie, il ſe mit en chemin pour aller viſiter le noble Pair, qui l'avoit invité de l'aller voir.

Booth trouva près du portier de ce Seigneur, un accueil bien différent de celui qu'il avoit reçu chez ſon ami le colonel. Il n'eut pas plutôt prononcé ſon nom, que le portier, en ſe courbant bien bas, dit que milord étoit chez lui. Auſſi-tôt la porte lui fut ouverte & on l'introduiſit dans une anti-chambre, où un domeſtique d'un air empreſſé alla l'annoncer à ſon maître. Au bout de quelques minutes ce domeſtique revint & le fit entrer dans l'appartement de milord.

Milord étoit ſeul; il en fut reçu avec toute la politeſſe imaginable. Après les premieres cérémonies d'uſage, ce Seigneur ouvrit la converſation de la maniere ſuivante. Je vous aſſure, Mr. Booth, que vous avez de grandes obligations à ma couſine Ellison. Elle m'a fait de vous un

portrait si avantageux, que je ferai avec plaisir tout ce qui sera en moi pour vous servir..... mais je crains qu'il ne soit bien difficile de vous procurer un emploi dans l'Isle. Peut-être la chose seroit plus aisée pour les Indes Occidentales ou dans quelque régiment hors d'Angleterre; & quand je considere votre caractère comme soldat, je ne doute pas que vous ne soyez disposé à aller par-tout où le service de votre pays vous appellera. Booth répondit qu'il étoit extrêmement obligé à Milord, & qu'il iroit avec joie remplir ses devoirs en quelque partie du monde que ce fût. La seule chose qui me feroit quelque peine, ajouta-t-il, en quittant le pays, est de laisser derriere moi les personnes que j'aime; je n'aurai jamais à cet égard un second assaut pareil au premier. Il étoit bien dur pour moi, Milord, de quitter une jeune femme grosse de son premier enfant, & si affligée de mon absence que j'avois la plus forte raison de craindre de ne plus la revoir. Dans la résolution où je suis de sacrifier toute autre considération à mon devoir, je me flatte que Milord me fera l'honneur de croire que je n'aurai de répugnance pour aucun pays. Mon cher Mr. Booth, répondit le Lord, vous parlez en vrai soldat, & j'honore beaucoup votre façon de penser. J'avoue en effet la justesse de votre conséquence, d'après l'exemple que vous avez

déja donné. Quitter, comme vous dites, une femme dans les premiers tems d'un mariage, c'eſt, je le reconnois, mettre ſa réſolution à une forte épreuve. Booth fit une inclination profonde; après quelques momens de converſation indifférente, milord promit de parler dans peu au miniſtre, & recommanda à Mr. Booth de revenir le voir le mercredi matin, qu'il l'inſtruiroit alors de ſa réuſſite auprès du patron. Le pauvre homme rougit, devint honteux, juſqu'à ce qu'enfin quelque tems après il rappela tout ſon courage, & comptant ſur l'amitié de l'autre, il lui déclara toutes les circonſtances de ſes affaires, & lui avoua qu'il n'oſoit ſortir que les Dimanches. Milord marqua beaucoup de peine de ſa ſituation, & promit gracieuſement de ſaiſir quelque occaſion pour l'aller voir chez ſa couſine Elliſon, où il eſpéroit, diſoit-il, avoir de bonnes nouvelles à lui annoncer.

Bientôt après Booth prit congé de milord, après lui avoir exprimé ſa reconnoiſſance pour tant de bontés, & courut vîte annoncer à Amelie cette nouvelle qui l'avoit comblé de joie. Elle le félicita d'avoir trouvé un ami ſi généreux & ſi puiſſant, pour qui leur cœur bruloit des ſentimens de la plus vive gratitude. Cependant elle ne fut pas contente, juſqu'à ce que Booth lui eût renouvellé de la maniere la plus ſolemnelle la promeſſe de l'emmener avec

lui. Après quoi ils se mirent à table avec leurs enfans pour manger la soupe & un restant de mouton ; &, remplis de satisfaction, ils burent de bon cœur à la santé de Milord.

L'après dîner cet heureux couple, si le lecteur me permet d'appeler heureux des gens qui sont pauvres, prirent le thé avec Me. Ellison, qui se joignit avec le mari & la femme pour célébrer hautement les louanges de Milord. Ils en étoient là, lorsque la jeune Dame, dont nous avons parlé à la fin du livre précédent, qui avoit fait la quatrieme au Whiske, & pour qui Amelie sembloit avoir pris du goût, entra. Elle ne faisoit que d'arriver à la ville d'une visite qu'elle avoit été faire à la campagne, & Me. Ellison ne l'attendoit pas. Sa présence fut cependant fort agréable à Amelie, qui l'aima encore mieux à cette seconde entrevue, & résolut de former avec elle une connoissance plus intime.

Me. Bennet avoit toujours gardé un air réservé ; peu-à-peu elle devint plus familiere & plus communicative. Enfin elle parut aussi ennemie de la cérémonie que Me. Ellison l'avoit annoncée ; reçut très-volontiers l'excuse d'Amelie de ne lui avoir pas rendu sa premiere visite, & consentit de prendre le thé avec elle cette après dîner.

Toute la compagnie étoit rassemblée dans

la salle basse de Me. Ellison, lorsque le sergent passant le long des fenêtres heurta à la porte. Sitôt que Me. Ellison le vit, elle dit à Booth : Monsieur, dites-moi, je vous prie, qui est ce jeune sergent si poli ? Il est venu tous les jours de la semaine derniere s'informer de la santé de Miss; & dans le tems qu'elle étoit en danger, il en marquoit un chagrin presqu'aussi vif que vous avez pû faire vous-même. Le fait étoit vrai; mais comme c'étoit le domestique de Me. Ellison qui lui donnoit toujours les réponses, Booth n'en avoit rien su. Il fut enchanté de ce qu'on lui apprenoit alors, & se répandit en éloges sur le compte du sergent; il fut secondé par Amelie, qui ajouta que c'étoit son frere de lait, & qu'elle le garantissoit pour un des plus honnêtes garçons de la terre.

Et même, s'écria Me. Ellison, je jurerois qu'il est un des plus jolis..... priez-le d'entrer, Mr. Booth. Un sergent des gardes est un gentilhomme; & j'aime bien mieux présenter une tasse de thé à un homme tel que vous nous le peignez, qu'au plus aimable de tous les petits maîtres.

Il ne fallut pas presser beaucoup Booth, pour lui faire marquer des attentions à Atkinson; on fit donc entrer le sergent, non sans bien des façons de sa part. Il n'y a peut-être rien de plus embarrassant

que cette timidité qu'on appelle *mauvaise honte*, ni de plus difficile à surmonter. Je suis sûr que le pauvre Atkinson auroit mieux aimé monter à une brêche, que de se trouver dans un appartement avec trois Dames, dont deux lui vouloient du bien & le disoient hautement.

Quoique je ne pense pas tout-à-fait comme Mr. Essex, habile maître de danse, que le principe de la belle éducation est la danse, parce qu'il en voudroit, je crois, exclure tous les autres arts & les sciences; il faut convenir que les gens qui n'ont jamais passé par les mains des maîtres de cet art, se présentent mal, & que leurs pieds à chaque mouvement annoncent le défaut de leur éducation, & même aussi leur contenance, soit qu'ils soient assis ou debout. En effet, ils paroissent embarrassés de leurs membres, dont ils ne savent que faire, comme si ce n'étoit pas assez que la nature eût fait son ouvrage, & que le maître à danser fût encore nécessaire pour le mettre en mouvement.

Atkinson étoit alors un exemple de cette remarque, qui fait tant d'honneur à une profession que je considere beaucoup. Il étoit bel homme & parfaitement bien taillé; cependant, comme il n'avoit jamais appris à danser, il avoit une contenance si embarrassée dans la salle de Me. Ellison, que la

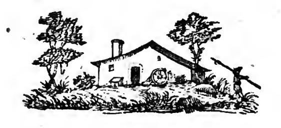
bonne Dame qui l'avoit invité d'entrer, eut peine à s'empêcher de rire de sa façon de se présenter.

Il n'eut pas resté long-tems dans la chambre, que les agrémens de sa figure supprimerent ces envies de rire; tant la beauté a d'avantages dans les hommes ainsi que dans les femmes; & tant elle est sûre, par-tout où elle se rencontre, d'attirer des regards de tous ceux qui en sont les spectateurs.

La conduite extrêmement polie de Me. Ellison, jointe à celle de Booth & d'Amelie, dissiperent enfin l'embarras d'Atkinson; il prit assez d'assurance pour faire à la compagnie le récit amusant de quelques incidens qui étoient arrivés dans l'armée à sa connoissance, & qui, quoiqu'ils firent plaisir alors, ne sont pas assez intéressans pour trouver place dans cette histoire.

Me. Ellison fit tant d'instance à toute la bande de rester à souper chez elle, que tous y consentirent. Pour le sergent, il ne parut pas un des moins bien venus. Elle étoit si charmée de ce qu'elle avoit entendu dire de lui, & de ce qu'elle en avoit vu, que quand elle fut un peu animée par le vin, (car la bonne Dame n'étoit pas ennemie de la bouteille,) elle commença à prendre, en conversant avec lui, certaines libertés, qui allarmerent un

peu la délicatesse d'Amelie, & même ne furent pas trop approuvées par l'autre Dame. Ce n'est pas que je veuille insinuer qu'elle sortît des bornes de la décence, ou même que ces libertés fussent plus fortes, que ne s'en permettent fréquemment les femmes d'un certain âge & sur-tout les veuves.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Qui concerne principalement les affaires du Sergent Atkinson.

LE lendemain toute la compagnie, à l'exception d'Atkinſon, s'aſſembla dans l'appartement d'Amelie; Me. Elliſon fit tomber la converſation ſur le ſergent, dans des termes qui marquoient, non-ſeulement qu'elle le trouvoit à ſon goût, mais même qu'elle avoit pris pour lui une certaine affection. Elle l'appeloit ſon joli ſergent, ſon cher ſergent; répétoit ſouvent qu'il étoit le plus bel homme de l'armée; que c'étoit dommage qu'il n'eût pas une commiſſion; & que s'il en avoit une, elle étoit perſuadée qu'il deviendroit un jour Officier-Général.

Je ſuis de votre avis, Madame, répondit Booth : il a deja épargné cent livres ſterlings; s'il trouvoit maintenant une femme qui lui en donnât encore deux ou trois cent, je crois qu'il pourroit facilement ſe procurer une commiſſion dans un régiment actuellement de ſervice. Je ſuis ſûr qu'il n'y a point de colonel dans l'armée qui le refuſât.

Le refuſer! dit Me. Elliſon : ce ſeroit un joli colonel, ma foi! Sur mon hon-

neur il n'y a guère de Dames non plus qui le refusassent, s'il avoit seulement une occasion favorable de leur faire la cour. Le colonel aussi bien que la Dame auroient plus lieu d'être contens de lui, que de ces petits freluquets que je vois roder & traîner de longues épées, quand ils devroient encore traîner leur liziere.

Fort bien dit, s'écria Booth : c'est parler en femme d'esprit ; & je crois qu'ils en seroient tous les deux mieux servis.

En effet, capitaine, répondit Me. Ellison, dans le mot gentilhomme, j'abandonnerois plutôt les deux premieres sillabes que le reste.

D'ailleurs, repliqua Booth, il n'y a pas au monde un garçon plus tranquille. Quoique brâve comme un lion, il a la douceur d'un agneau ; je pourrois vous dire assez d'histoires de cette nature ; ma chere Amelie vous en raconteroit bien aussi, quand il étoit enfant.

S'il ne tenoit qu'à cela pour conclure un mariage, s'écria Amelie, je ne ferois certainement pas manquer sa fortune par mon silence. Je puis répondre que dans son enfance il avoit le meilleur naturel du monde. Je vais vous en dire un ou deux traits, dont je puis certifier la vérité, parce qu'ils sont à ma connoissance. Il n'avoit encore que six ans, & il jouoit avec moi dans la maison de ma mere, quand un

grand chien d'arrêt le mordit à la jambe. Le pauvre garçon, malgré la douleur de sa blessure, dit qu'il étoit bien aise que cela ne fût pas arrivé à Miss; car le même chien s'étoit jetté à moi un peu auparavant, & mes cotillons m'avoient garantie de sa dent. Voici un autre trait de sa bonté qui plût beaucoup à mon pere, & pour lequel je l'ai toujours aimé depuis. Mon pere, qui aimoit beaucoup les oiseaux, avoit défendu expressément d'en détruire les nids. Un jour le pauvre Joseph fut pris sur le fait sur un arbre; il n'en fallut pas davantage pour le croire coupable, & il fut fouetté vigoureusement. On découvrit ensuite que c'étoit un autre petit garçon de ses amis qui avoit déniché les oiseaux, & que le pauvre Joseph avoit monté sur l'arbre pour les rapporter; malgré cela, il avoit mieux aimé souffrir la punition que de trahir son camarade. Si ces historiettes vous paroissent des enfances & des bagatelles, son respect & son amour pour sa mere méritent des éloges. Depuis qu'il eût atteint l'âge de quinze ans, il la soutint plus d'à demi. Je me ressouviens que mon frere, qui l'aimoit, ordonna en mourant, de donner à Joseph un de ses habits. Joseph ne se para pas plus pour cela; au contraire, on vit paroître à l'Eglise un autre jeune garçon avec l'habit de mon frere, & ma vieille nourrice avoit le

même dimanche une cotte neuve que son fils lui avoit achetée avec l'argent de son legs.

Je vous proteste, dit Me. Bennet, que c'est un digne & un excellent garçon.

Il est charmant, s'écria Me. Ellison; mais aussi, Mr. Booth, le nom de sergent blesse un peu l'orgueil; car, comme dit un poëte; *quoique les philosophes rejettent sur l'orgueil la chûte des anges & vingt autres malheurs, il est sûr que, dans le monde, ce qu'on appelle orgueil est souvent utile à votre sexe & sur-tout au nôtre, & l'empêche de faire bien des fautes.*

Ils en étoient là, lorsqu'un laquais vint frapper rudement à la porte. Me. Ellison courant vîte à la fenêtre, s'écria: Je veux mourir, si ce n'est Mylord; que faire? Je ne puis me dispenser de l'aller recevoir. Supposez qu'il demande après vous, capitaine, que lui dirai-je? voulez-vous descendre avec moi?

La compagnie se trouva un peu embarrassée, & l'on n'étoit encore convenu de rien, quand la petite servante de Booth vint en courant, dire qu'un grand Monsieur montoit l'escalier. Elle fut aussi-tôt suivie de Mylord, qui, sachant que Booth devoit être chez lui, ne fit point de questions à la porte & entra.

Amelie fut un peu confuse; mais elle étoit trop polie pour le faire paroître.

Quoiqu'elle ne connût pas beaucoup les usages de la ville, elle étoit bien élevée, & avoit fréquenté la meilleure compagnie de sa province. Les premieres cérémonies faites, chacun prit séance.

Mylord s'adressant à Booth lui dit : Monsieur, j'ai, à mon avis, de bonnes nouvelles pour vous; je n'ai pas voulu différer plus long-tems le plaisir de vous en faire part. J'ai parlé de votre affaire au Ministre, ainsi que je vous l'avois promis; je ne doute pas du succès. On peut appercevoir, vous savez, par la façon des gens, ce qu'ils ont envie de faire dans ces sortes de cas. Quand je lui eus raconté votre situation, il m'a fait paroître beaucoup de penchant à vous servir. Les grands, Mr. Booth, font les choses en tems & lieu; je crois pouvoir compter qu'avant peu il y aura quelque chose de fait.

Booth fit à Mylord de grands remercimens de ses bontés, & lui témoigna d'avance la même reconnoissance, que si la faveur eût été déjà obtenue. L'art de promettre est l'œconomie de l'orgueil d'un grand. Il y a une façon de s'y prendre en accordant des faveurs, par laquelle on reçoit en reconnoissance dix fois la valeur du service; j'entends parmi les gens qui ont réellement envie d'obliger. Car il y en a d'autres qui dérobent aux pauvres gens

leur reconnoiſſance, lors même qu'ils n'ont point deſſein de les ſervir du tout.

Après avoir ſuffiſamment diſcuté cette affaire, la converſation changea d'objet: Mylord régala les Dames de ces propos élégans, qui, quoique délicieux à entendre, perdent néceſſairement beaucoup à être lus. Une telle converſation, en effet, reſſemble à de la biere mouſſeuſe pour la vivacité: il eſt auſſi difficile de la coucher ſur le papier, que de transvaſer l'autre. L'une & l'autre perd ſon eſprit dans l'opération, & il ne reſte plus que la mouſſe.

Mylord enchanté d'Amelie, ne put s'empêcher de lui adreſſer la parole d'une façon marquée. Cette particularité ne ſe fit appercevoir que par plus d'égards; il fut ſi poli & même ſi reſervé, que quand ſa viſite, qui fut plus longue qu'à l'ordinaire, fut finie, elle déclara elle-même que Mylord étoit le plus aimable homme qu'elle eût encore vu; en quoi ſon mari & Me. Elliſon ſe trouverent d'accord avec elle.

Me. Bennet, au contraire, marqua quelque éloignement pour cette complaiſance de Mylord, qu'elle traita d'exceſſive. Pour moi, dit-elle, je n'ai pas le moindre goût pour ces beaux gentilshommes. Ce que le monde appelle communément politeſſe, je l'appelle moi défaut de ſincérité: & je ſuis plus charmée des hiſtoires que Me. Booth nous a dit de l'honnête ſergent,

que de tout ce que les gentilshommes les plus accomplis ont jamais débité de leur vie.

Oh ſurement, s'écria Me. Ellifon, *tout pour amour*, eſt la deviſe que bien des gens devroient mettre ſur leurs armoiries; mais tout le monde approuvera, je penſe, l'opinion de Me. Booth ſur le compte de mon couſin, plutôt que celle de Me. Bennet.

Me. Bennet voyant que Me. Ellifon s'offenſoit de ce qu'elle avoit dit, crut devoir lui en faire une excuſe, qui fut bien reçue; & la viſite finit par-là.

Nous ne pouvons mettre fin à ce Chapitre, ſans obſerver que tel eſt le caractere ambitieux de la beauté, qu'on peut lui appliquer le célébre paſſage de Lucain: *Céſar ne peut ſouffrir de ſupérieur, ni Pompée d'égal.*

Je crois véritablement qu'on peut établir pour regle générale, que toute femme qui prétend à plaire, n'eſt jamais à ſon aiſe dans une compagnie, où elle ne remplit que la ſeconde place. Je ſoumets cependant ma remarque au jugement des Dames, tout prêt à me retracter, ſi elles ne ſont pas de même avis que moi.

CHAPITRE V.

Contenant des choses qui n'ont pas besoin de Préface.

QUAND Booth & sa femme furent seuls, ils se féliciterent beaucoup du bonheur qu'ils avoient eu de trouver un si bon ami que Mylord: ils ne manquerent pas non plus de reconnoître l'obligation qu'ils avoient à Me. Ellison; après quoi ils se firent un systême de vie pour le tems où Booth auroit sa commission de Capitaine; &, après le calcul le plus exact, ils conclurent qu'avec de l'œconomie, ils se trouveroient en situation d'épargner au moins cinquante livres sterlings par an sur leur revenu, pour payer leurs dettes.

Tout étant ainsi arrangé, Amelie demanda à Booth ce qu'il pensoit de Me. Bennet. Je crois, ma chere, répondit Booth, que ç'a été autrefois une fort jolie femme. Je suis bien trompée, ajouta-t-elle, si elle n'est pas d'un excellent caractère. Je ne pense pas avoir jamais pris tant de goût pour aucune autre en si peu de tems: je la regarde comme une femme fort spirituelle; car si vous y avez pris garde, on apperçoit de tems en tems dans son air

une grande vivacité. J'ai fait la même remarque, s'écria Booth: il faut qu'elle ait essuyé quelque infortune étrange. Infortune! répondit Amelie; surement: oubliez-vous que Me. Ellison nous a dit qu'elle avoit perdu un époux chéri? J'ai souvent été étonnée qu'une femme puisse survivre à un tel malheur. A ces mots elle tourna des regards tendres sur Booth: puis, se jettant à son col: O Ciel, s'écria-t-elle, que je suis heureuse! quand je considere les dangers auxquels vous avez échappé, que ma félicité me comble de joie! Le lecteur sensible supposera, sans que je le dise, que Booth lui rendit tendresse pour tendresse; après quoi la conversation devint trop vive entr'eux pour être rapportée.

Le lendemain matin, Me. Ellison tint à Booth le langage suivant: Vous excuserez, Monsieur, ce que je vais vous dire; c'est mon amitié pour vous & pour votre chere femme qui me le dicte. Je suis donc convaincue qu'il y a plus que du hasard dans la résolution que vous avez prise de ne sortir qu'un seul jour chaque semaine: si vos affaires, comme je le crains, ne sont pas en aussi bon état que je le desirerois, & que vous n'ayez pas déjà pris un Procureur, permettez-moi de vous en proposer un. La personne que j'ai en vue, est fort habile dans sa profession; je l'ai vu rendre de grands services à des gens dont les affai-

des nouvelles de la même espece; il lui dit qu'il avoit fait connoissance avec Murphy. J'espère, Monsieur, dit Atkinson, que vous m'excuserez; pour le sonder, j'ai feint que vous me deviez quelque chose, & offert de remettre mon affaire entre ses mains. A quoi il m'a répondu, que si je voulois aller avec lui à *la Cour de Maréchaussée*, & faire une déclaration sous serment de ma créance, il feroit dans peu en état de me faire payer: car j'aurai le Capitaine, dit-il, entre mes mains d'ici à deux ou trois jours. Je souhaite, dit le sergent, pouvoir vous rendre quelques services. Voulez-vous que je fasse la garde tout le jour devant la porte? ou que je vous serve de portier, & que je vous garde en dedans, jusqu'à ce que vous puissiez trouver moyen de vous mettre en fureté? ne vous fâchez pas de ce que je vous dis, je vous en conjure; prenez garde de tomber entre les mains de Murphy: c'est le plus grand coquin de la terre. Je crains que vous ne blâmiez ma hardiesse, Monsieur; mais j'ai quelque argent; s'il peut vous être de quelque utilité, disposez-en, je vous en prie; il ne peut jamais être mieux employé: d'ailleurs considerez, Monsieur, que tout ce que je posséde, je le dois à vous & à ma chere maîtresse.

Booth s'arrêta un moment, comme s'il eût été frappé d'un coup de tonnerre; ensuite les larmes coulant de ses yeux: Atkin-

ſon, lui dit-il, ſur mon ame vous m'accablez: jamais je n'ai entendu parler d'un ſi beau procédé; je ne ſais comment vous en marquer mes ſentimens. Pour votre argent je ne l'accepterai point: dans les circonſtances actuelles, il ne pourroit pas m'être d'une grande utilité; mais ſoyez perſuadé auſſi que tant que je vivrai, je me reſſouviendrai de votre offre obligeante.... Cependant, comme il peut y avoir du danger que des coquins ne s'introduiſent dans ma maiſon, & que je n'ai point d'autre garde que ma petite ſervante, je ne refuſe pas l'offre que vous me faites de veiller à ma défenſe pendant un ou deux jours; & je ne doute pas que Me. Elliſon ne vous laiſſe occuper pour cela ſa ſalle.

Atkinſon entreprit avec zèle de ſervir de portier, & Me. Elliſon lui donna volontiers une place dans la ſalle de derriere, où il reſta trois jours de ſuite depuis huit heures du matin juſqu'à minuit. Pendant ce tems il eut quelquefois la compagnie de Me. Elliſon, & quelquefois celle de Booth, d'Amelie, & auſſi de Me. Bennet: car cette derniere avoit pris autant d'amitié pour Amelie, qu'Amelie pour elle. Les affaires de Mr. Booth n'étant point un ſecret dans le voiſinage, elle lui fit de fréquentes viſites pendant la détention de ſon mari.

Il n'arriva dans cet intervalle de tems

rien de plus remarquable que le billet suivant qu'Amelie reçut de Me. James son ancienne connoiſſance. « Me. James fait » mille complimens à Me. Booth, & en- » voye ſavoir des nouvelles de ſa ſanté : » comme elle n'a pas eu l'honneur de la » voir chez elle, ni de la rencontrer dans » aucun lieu public, elle craint qu'elle ne » ſoit malade. »

Amelie avoit long-tems perdu toute idée de ſon amie, & ne doutoit pas qu'elle n'en fût entiérement abandonnée : auſſi ce meſſage la ſurprit beaucoup, dans le doute ſi ce n'étoit pas une eſpèce d'inſulte, ſurtout à cauſe de ce terme de *lieux publics*, ſi peu convenable à ſon état actuel, dont elle ſuppoſoit Me. James parfaitement inſtruite : cependant à la ſollicitation de ſon mari qui ne deſiroit rien tant que de ſe réconcilier avec ſon ami James, Amelie conſentit d'aller rendre viſite à la Dame, & d'approfondir le myſtère d'une conduite qui lui paroiſſoit ſi difficile à développer.

Me. James la reçut avec une politeſſe dont Amelie fut étonnée autant que de ſa froideur précédente : elle reſolut d'en venir à un éclairciſſement. Quelques viſites qui ſurvinrent étant ſorties, & les deux Dames reſtées ſeules, Amelie, après un moment de ſilence ayant un peu héſité, dit enfin : Ma chere Jenny (ſi vous me permettez de vous appeler encore d'un nom ſi familier)

avez-vous entiérement oublié une jeune femme qui avoit le bonheur d'être votre amie intime à Montpellier? De qui voulez-vous parler, Madame, demanda Me. James avec un certain embarras? De moi, répondit Amelie..... Vous me surprenez, Madame, repliqua Me. James; comment pouvez-vous me faire cette question? Ma chere, dit Amelie, je n'ai pas dessein de vous offenser; mais je desire de tout mon cœur de connoître la cause de cette froideur que vous me montrâtes le jour que je reçus l'honneur de votre visite: pouvez-vous croire, ma chere, que je n'aie pas été vivement fâchée, en comptant revoir mon intime amie, de ne trouver qu'une femme froide & cérémonieuse? Examinez votre propre cœur, & répondez-moi bonnement, si je n'ai pas eu raison d'être mécontente de cette conduite? En vérité Me. Booth, répondit la Dame, vous m'étonnez beaucoup: s'il y a eu dans ma conduite quelque chose qui vous ait déplu, j'en suis très-fâchée; je ne croyois pas avoir manqué à aucune des regles de la civilité: si je l'ai fait, Madame, je vous en demande pardon. La civilité, reprit Amelie, est-elle donc un terme synonyme avec amitié? pouvois-je m'attendre, quand je me séparai la derniere fois de Miss Jenny Bath, que la premiere fois je la reverrois avec l'attirail d'une grande Dame, se plaignant

de l'embarras de monter deux étages pour me visiter, & s'approchant de moi avec l'air indifférent d'une nouvelle connoissance? Pensez-vous, Me. James, que si la carte étoit retournée; que ma fortune fût devenue aussi brillante dans le monde que la vôtre, & vous dans l'état cruel & misérable où je me trouve, je n'aurois pas grimpé aussi haut que le *Monument* pour vous aller voir? Madame, repliqua Me. James, ou je m'abuse, ou vous vous êtes trompée vous-même: pouvez-vous vous plaindre que je ne vous aie pas rendu visite? vous m'en devez une depuis près de trois semaines. Ne vous ai-je pas ensuite écrit un billet, qui surement est plus que toute l'amitié & le savoir vivre du monde ne demandoient de moi: en effet, ne vous ayant rencontrée dans aucun endroit public, j'ai pensé que peut-être vous étiez malade. Hélas, dit Amelie, comment pouvez-vous me parler de divertissemens publics; ignorez-vous ma situation présente? Ne savez-vous pas, Madame, que j'ai été ruinée? Non en vérité, Madame, je ne le savois pas; j'aurois été extrêmement affligée, si je l'avois su.... Mais ma chere, dit Amelie, vous ne pouviez pas vous figurer que nous fussions à notre aise, quand vous nous avez trouvés dans un tel quartier & dans cette situation. Eh bien! ma chere, répondit Me. James, puisque vous

m'en parlez vous-même la premiere, j'avoue que j'ai été un peu surprise de ne pas vous trouver mieux logée: j'ai conclu que vous aviez eu vos raisons pour cela: car pour moi je me suis prescrit pour regle, de ne jamais m'informer des affaires particulieres de personne, & sur-tout de mes amis. Je ne suis pas de l'humeur de certaines femmes, qui bornent le cercle de leurs connoissances à un seul quartier, & qui ne voudroient pas être connues pour aller faire une visite dans la ville pour toute chose au monde. Pour moi je n'ai jamais rompu de connoissance avec personne, tant qu'il a été décent de l'entretenir; & je puis déclarer solemnellement, que je n'ai point d'amie dans le monde, pour qui j'aie plus d'estime que pour Me. Booth.

L'arrivée d'une nouvelle visite mit fin à la conversation: Amelie prit congé quelque tems après sans aucun regret, mais plutôt avec un peu de mépris pour une Dame, dans l'opinion de qui, comme on l'a dit déjà plus haut, les cérémonies & les formalités extérieures font toute l'essence de l'amitié, qui regarde toutes ses connoissances sur le même pied, pour qui chaque personne sert également à remplir une place dans la liste de ses visites, & qui réellement n'avoit d'égards, ni pour les bonnes qualités, ni pour l'amitié de personne.

CHAPITRE VI.

Contenant une matiere plus héroïque.

Au bout de trois jours, l'ami de Me. Ellison avoit si bien travaillé pour la liberté de M. Booth, qu'il eut encore la faculté de sortir dans le quartier de franchise, sans courir risque d'avoir un décret lâché contre lui, au Tribunal dont nous avons parlé. Quant aux gens de mauvaise mine qui avoient donné l'allarme, on découvrit qu'un autre malheureux Gentilhomme avoit été l'objet de leur poursuite.

M. Booth étant maintenant délivré de ses craintes, alla comme auparavant se promener le matin dans le parc. Il rencontra le Colonel Bath accompagné de quelques Officiers, & lui rendit poliment ses respects. Celui-ci, au lieu de lui rendre le salut, le regarda fixement & d'un air de hauteur; & si l'on peut dire qu'il le remarqua, ce fut de maniere à lui faire comprendre qu'il ne vouloit pas faire attention à lui.

Booth ne fut pas plus choqué que surpris d'une telle conduite, & résolut d'en savoir la raison. Il épia le moment que le Colonel étoit seul, & allant hardiment à sa rencontre, il lui demanda s'il lui avoit fait quelque offense. Le Colonel lui répondit vive-

ment : Vous n'êtes pas dans le cas de pouvoir m'offenser, Monsieur, & je crois qu'il est au dessous de ma dignité de vous répondre. Booth lui repliqua : Je ne sache pas, Monsieur, avoir jamais mérité un pareil traitement..... Tenez, Monsieur, répondit le Colonel ; si je n'avois pas eu autrefois quelques égards pour vous, je ne vous croirois pas digne de mon ressentiment. Mais comme vous êtes né Gentilhomme & Officier ; & que j'ai eu de l'estime pour vous, je veux vous en donner des marques en vous mettant à même de vous faire justice. Je vous dirai donc, Monsieur, que vous en avez agi comme un faquin... Si vous n'étiez pas dans le parc, répondit Booth en colere, je vous remercierois, comme je le dois, de votre compliment. Monsieur, repliqua le Colonel, nous serons bientôt dans un lieu convenable. Booth répondit qu'il le suivroit par-tout où il voudroit..... Le Colonel lui dit de venir, & prit la route qui mène de *Constitution hill* à *Hyde-Park*, Booth le suivant d'abord & ensuite marchant devant lui, jusqu'à ce qu'ils arriverent au lieu qu'on peut appeler proprement le *champ du sang*, ce canton étant un peu à gauche de celui que les héros ont choisi pour le théâtre de leur sortie de ce monde.

Booth y arriva un peu avant le Colonel, qui ne hâtoit pas sa marche, & alloit

aussi grâvement qu'un Espagnol. A parler franchement, je crois qu'il ne pouvoit pas aller plus vîte. Il s'étoit si bien accoutumé au même train depuis long-tems, que comme un cheval habitué à trotter ne peut presque pas se mettre au galop, de même aussi il n'y avoit point de colère qui pût obliger le Colonel à accélérer sa marche.

Enfin nos deux braves arriverent sur le lieu du combat, où le Colonel ôta résolument sa perruque & son habit, qu'il posa sur le gason: alors tirant l'épée, il s'avança vers Booth qui avoit aussi tiré la sienne, mais sans autrement se préparer à vuider leur querelle.

Les combattans se chargerent avec furie; & après deux ou trois bottes, Booth passa son épée au travers du corps du Colonel, le jetta par terre & en même tems se saisit de son épée.

Sitôt que le Colonel eût la force de parler, il appela Booth d'une voix douce, & lui dit: Vous m'avez donné mon affaire; vous m'avez convaincu que vous êtes homme d'honneur; & mon frere James doit s'être mépris. Tout homme qui tire l'épée si galamment, ne peut pas être un coquin. Morbleu, embrassez-moi, mon cher enfant, je vous demande pardon du nom déshonorant dont j'ai terni votre dignité; mais sur mon ame, ç'a été par amitié pour vous, & pour vous mettre dans le cas de vous

faire justice à vous-même ; ce que j'avoue que vous avez fait en homme d'honneur. Je ne sais quelles en seront les suites ; du moins je souhaite vivre assez long-tems pour vous réconcilier avec mon frere.

Booth marquoit dans son air beaucoup d'affliction & même d'horreur. Pourquoi, mon cher Colonel, lui dit-il, m'avez-vous forcé à cela ? pour l'amour de Dieu, dites-moi qu'ai-je jamais fait pour vous offenser ?

Moi, s'écria le Colonel !... non, mon cher enfant, vous ne m'avez jamais offensé. De plus, j'ai fait en votre faveur, dans toute cette affaire, le personnage d'un ami. J'ai soutenu votre parti contre mon frere, autant que la décence a pu me le permettre. Je n'ai pas pu le contredire tout net, quoiqu'en effet j'avois peine à l'en croire. Mais que pouvois-je faire ? Si je ne m'étois pas battu avec vous, il auroit fallu en découdre avec lui. Quoi qu'il en soit, je crois que ce qui est fait suffira, & que les choses peuvent être arrangées sans que vous soyez dans la nécessité de vous battre davantage à cette occasion.

Ne prenez point garde à moi, s'écria vivement Booth : pour l'amour de Dieu, songez à votre propre conservation. Permettez que je vous mette dans une chaise, & que je vous mène chez un Chirurgien.

Vous êtes un noble garçon, s'écria le

Colonel, qui étoit maintenant relevé & se soutenoit sur ses jambes ; je suis bien aise que les choses se soient si bien passées. Quoique votre épée ait passé de part en part, elle a traversé de façon que je ne crois pas qu'il y ait du danger pour ma vie. Cependant je pense qu'il y en a assez de fait pour finir honorablement cette affaire, sur-tout puisque vous vous êtes hâté de me désarmer. Je perds un peu de sang ; mais je puis bien encore aller à pied jusqu'à la maison qui est au bord de l'eau : je vous serai obligé de m'y envoyer une chaise.

Le Colonel refusant toute assistance (en effet il étoit encore en état de marcher sans cela, quoiqu'avec un peu moins de dignité qu'à l'ordinaire), Booth s'en alla vers *Grosvenor-gate*, chercha une chaise, & bientôt en amena une à son ami ; & après l'y avoir fait entrer ; il l'accompagna à pied dans *Bond Street*, où demeuroit le plus fameux Chirurgien du Royaume & peut-être du monde.

Le Chirurgien ayant sondé la blessure, se tourna vers Booth, qu'il prit aussi-tôt pour le vainqueur, & lui dit en souriant : Sur mon ame, Monsieur, vous avez fait cela avec tant de dextérité, que si quelqu'un avoit envie de se faire donner un coup d'épée au travers du corps, je crois pouvoir vous recommander à lui pour l'homme du monde le plus adroit.

Monſieur, s'écria le Colonel au Chirurgien, n'allez pas vous imaginer que j'aie peur de mourir. Je ſais trop bien ce qui appartient à la dignité d'un homme pour celà; je me flatte d'en avoir donné des preuves à la tête d'une armée en bataille. Ainſi n'imputez pas à inquiétude ni à crainte, ſi je vous demande s'il y a du danger ou non.

Colonel, répondit le Chirurgien, qui connut tout d'un coup le caractère de l'homme, franchement il y auroit en moi un peu de préſomption à dire qu'un homme qui vient d'être percé d'un coup d'épée à travers le corps, n'eſt pas en quelque ſorte en danger. Mais ce que je crois pouvoir vous promettre avec toute la dignité d'un Chirurgien, c'eſt que je n'apperçois aucuns ſimptômes fâcheux, & qu'à moins qu'il ne ſurvienne quelque choſe de pis, ou que la fievre ne s'en mêle, j'eſpère que vous vivrez encore aſſez pour vous trouver à la tête d'une ligne de bataille.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez de cette opinion, dit le Colonel: ſi je ne crains point la mort, je ne la deſire pas non plus. Mais ſuppoſez qu'il arrive quelque choſe de plus fâcheux que vous ne penſez, je vous prie d'être témoin de la déclaration que je fais, que ce Gentilhomme eſt tout-à-fait innocent: & que c'eſt moi qui l'ai forcé à ſe battre. Mon cher Booth, je ſuis

charmé que la chose se soit passée ainsi. Vous êtes le premier homme qui ait encore remporté l'avantage sur moi. Vous avez été heureux de me désarmer; & je suis persuadé que vous me ferez la justice de le penser ainsi. Si donc notre combat s'est terminé sans autre chose de plus sérieux, c'est la fortune qui l'a voulu; ce n'a été la faute ni de l'un ni de l'autre.

Booth embrassa le Colonel de tout son cœur, & l'assura de la grande satisfaction que lui donnoit la décision du Chirurgien. Bientôt après les combattans se quitterent. Le Colonel, après qu'on l'eut pansé, s'en alla en chaise à sa maison, & Booth retourna chez lui à pied, où il arriva heureusement, sans rencontrer personne de la bande de Murphy, danger dont l'idée ne lui vint dans l'esprit que quand il fut passé.

L'affaire que nous venons de raconter, l'avoit tellement occupé, qu'elle lui avoit fait perdre toute autre idée. Entr'autres choses, elle lui fit oublier si parfaitement l'heure du jour, que, quoiqu'il eût laissé passer le tems du dîner de plus de deux heures, il n'eut pas le moindre soupçon d'arriver chez lui plus tard qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE VII.

Où le Lecteur trouvera des matiéres qui méritent quelque attention.

AMELIE ayant attendu son mari plus d'une heure, & le connoissant pour l'homme le plus ponctuel, conclut que sans doute on l'avoit engagé en quelque endroit, & se mit à dîner avec ses enfans. Son repas, qui étoit toujours assez sérieux quand Booth ne s'y trouvoit pas, fut fort court, de sorte que l'appareil du dîner avoit déja disparu, lorsqu'il revint.

Booth s'assit quelque tems près de sa femme, attendant à chaque minute que la fille vint avertir. A la fin la curiosité, je crois, plutôt que l'appétit, lui fit demander si on tarderoit long-tems à dîner? A dîner, mon cher, répondit Amelie! est-ce que vous n'avez pas encore dîné? Booth l'assura que non; sur quoi sa femme se leva & alla lui préparer à manger avec autant de diligence que l'hôtesse la plus adroite du Royaume peut faire, lorsqu'il arrive dans sa maison quelque personne de qualité qu'elle n'attendoit pas.

Je ne crois pas que le Lecteur ait pu, d'après aucuns événemens racontés dans cette

cette hiſtoire, trouver de prétexte pour accuſer Amelie d'une curioſité blâmable. Il ne doit donc pas ici lui imputer une faute de cette nature, ſi, en ſongeant que ſon mari avoit ainſi laiſſé paſſer le tems & oublié l'heure du jour, & ſur quelques autres circonſtances qu'elle apperçut, (car il étoit trop honnête homme pour vouloir lui cacher aucune de ſes penſées) elle lui dit, quand il eut fini de manger: Mon cher, il faut qu'il vous ſoit arrivé aujourd'hui quelque choſe d'extraordinaire; faites-moi le plaiſir de m'apprendre ce que c'eſt.

Booth lui répondit qu'il ne lui étoit rien ſurvenu qui fût de conſéquence; & qu'un ami qu'il avoit rencontré au parc par haſard, l'avoit retenu plus long-tems qu'il n'avoit penſé. En un mot, il lui donna le change & lui fit des réponſes vagues, ſans mentir hardiment, ce qui auroit peut-être réuſſi, mais en tâchant foiblement & aſſez maladroitement de concilier le menſonge avec la vérité, tentative qui ne manque guère de trahir le menteur le plus expérimenté.

Jugez combien il fut impoſſible au pauvre Booth de réuſſir dans un art, auquel la nature l'avoit rendu ſi peu propre. Son air le démentit encore plus vîte que ſa langue: toute cette conduite jetta l'allarme dans le cœur d'Amelie, & lui fit ſoupçonner qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de

fâcheux ; mais ses pensées étant tournées uniquement sur le malheur de leur situation , elle craignit que ce ne fut quelque mauvais tour de ses créanciers : car elle étoit trop ignorante de ces sortes d'affaires pour savoir que , si une fois il étoit tombé entre les mains des Philistins , (c'est ainsi que les gens pieux appellent les Baillifs] il n'auroit guère été en état de recouvrer si vîte sa liberté. Booth voyant à la fin son inquiétude , & n'espérant pas pouvoir la contenter avec aucun déguisement , se vit obligé de lui avouer la vérité , du moins en partie : il convint qu'il s'étoit battu avec le Colonel Bath , & que le Colonel avoit reçu une blessure qui n'étoit point dangereuse. Voilà tout , dit-il. Mon cher , s'écria Amelie , je remercie le Ciel qu'il n'y ait rien de plus fâcheux. Mais aussi , pourquoi avez-vous toujours la fureur de converser avec un fou , capable d'embrasser un ami dans un moment , & de se battre avec lui l'instant d'après ? Hélas ! ma chere , lui répondit Booth , vous ne pouvez disconvenir vous-même , que , quoique vétilleux & un peu trop sur le qui vive , c'est un homme d'honneur & d'un bon caractère. Ah repliqua-t-elle , ne me parlez pas d'honneur & du caractère d'un homme qui est toujours prêt à sacrifier un ami & toute une famille pour une fantaisie ridicule qui lui passe par la tête. Grand Dieu ! s'écria-t-elle ,

en se jettant à genoux, de quel malheur ne m'avez-vous pas préservée aujourd'hui, ainsi que ces pauvres petits enfans, par votre gracieuse providence! Puis, se tournant vers son mari: Mais êtes-vous sûr que la blessure de ce monstre ne soit pas plus dangereuse que vous ne dites? Car, il faut être pire qu'un monstre pour chercher querelle à un homme, qui, j'en suis convaincue, n'auroit jamais voulu l'offenser?

A cette question, Booth lui renouvella les assurances que le Chirurgien lui avoit données; peut-être même les exagera-t-il un peu? Amelie en fut plainement satisfaite, &, au lieu de blâmer son mari de ce qu'il avoit fait, elle l'embrassa tendrement, & remercia encore le Ciel de l'avoir préservé.

Le soir Booth voulut aller rendre une courte visite au Colonel, contre l'inclination d'Amelie, qui par bien des raisonnemens & des prieres, tâcha de dissuader son mari de cultiver une connoissance, dans laquelle elle entrevoyoit toujours du danger pour l'avenir. Cependant elle fut obligée, à la fin, d'y consentir; Booth alla donc voir le Colonel, dont le logement se trouvoit, aussi bien que le sien, dans le district des franchises de la Cour.

Il le trouva en robe de chambre dans un grand fauteuil, occupé à une partie

d'échecs avec un autre officier. Le colonel se leva aussi-tôt, & ayant embrassé Booth de bon cœur, il le présenta à son ami, disant qu'il avoit l'honneur de lui présenter un homme aussi brâve & aussi valeureux qu'il y en eut dans le royaume. Ensuite il emmena Booth avec lui dans la chambre voisine, & le pria de ne pas dire un mot de ce qui étoit arrivé le matin, ajoutant; Je suis bien satisfait qu'il n'y ait rien eu de plus; cependant, comme cela s'est terminé à rien, je désire que la chose puisse rester ignorée. Booth l'assura qu'il étoit charmé de le trouver en bonne santé, & lui promit de n'en jamais parler davantage.

La partie d'échecs étant finie, & aucun des deux n'ayant perdu ni gagné, ils ne continuerent pas. L'officier s'en alla, & laissa ensemble le colonel & Booth.

Sitôt qu'ils furent seuls, Booth pria instamment le colonel de l'instruire de la véritable cause de sa colere. Car je veux mourir, s'écria-t-il, si je devine encore ce que j'ai pu faire pour offenser ni vous ni le colonel James votre frere.

Tenez, mon enfant, s'écria le colonel, je vous proteste qu'à mon égard je suis parfaitement satisfait. Car je tiens pour maxime qu'un homme qui se bat, ne peut jamais être un coquin. Que voulez-vous demander de moi davantage? Quand je verrai mon frere James, j'espère d'accom-

moder toutes choſes, & qu'il ne ſera plus queſtion de tirer l'épée pour cela. Mais Booth perſiſtant toujours à le queſtionner, le colonel, après avoir un peu héſité, fit un ferment horrible & s'écria : Après l'indignité que je vous ai faite, je ne me crois plus en liberté de vous refuſer. Ainſi puiſque vous le voulez, je vais vous le dire. Mon frere m'a dit que vous l'aviez traité vilainement, & que vous aviez dit des horreurs de ſon caractère en arriere de lui. Il m'a donné auſſi ſa parole qu'il étoit aſſuré de ce qu'il diſoit. Qu'aurois-je pu faire ? Quoique j'avoue que je ne le croyois pas ; & votre conduite m'a prouvé depuis que j'avois raiſon ; il falloit, ou que je lui donnaſſe un démenti, & que je me battiſſe avec lui : ou bien que je fiſſe ce que j'ai fait & que je vous attaquaſſe. Maintenant, mon garçon, c'eſt à vous à faire ce que vous jugerez à propos. Si vous vous trouvez dans la néceſſité de vous faire juſtice à vous-même, c'eſt votre faute.

Hélas! colonel, répondit Booth, indépendamment des obligations que j'ai au colonel James, j'ai réellement tant d'amitié pour lui, que je ne penſe rien moins qu'au reſſentiment. Tout ce que je déſire, c'eſt d'en venir avec lui à un éclairciſſement, & de le convaincre qu'il eſt dans l'erreur. Car, quoique ſon accuſation ſoit cruelle & injurieuſe, & que je ne l'aye

jamais méritée ; cependant je fuis convaincu qu'il ne voudroit pas dire ce qu'il ne penfe pas lui-même. Quelque miférable, envieux de l'amitié qu'il avoit pour moi, m'aura calomnié auprès de lui. La feule fatisfaction que je défire, eft de le convaincre qu'on lui en a fauffement impofé.

A ces mots le colonel fit une grimace horrible, avec un fourire méprifant & railleur, & répondit : Jeune homme, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, vous en êtes le maître ; mais, par la dignité de l'homme, fi ame vivante avoit pris la liberté de tirer fur mon caractère. . . . . Voyez-vous, Mr. Booth, dit-il, en montrant fes doigts ; je le mènerois par le nez, il ne refpireroit qu'à travers ma main, & rendroit ainfi fes derniers foupirs.

Booth lui répondit : Je crois pouvoir m'en rapporter à vous-même, fi je fais me faire juftice, on ne peut guère foupçonner de poltronnerie un homme qui a ofé tirer l'épée contre vous. Mais, je vous le répéte encore, j'aime tant le colonel James, & je lui ai tant d'obligation, qu'il me feroit prefque indifférent de tourner mon épée contre moi-même ou de me battre avec lui.

Ce dernier difcours de Booth appaifa un peu l'émotion du colonel. Enfuite fes mufcles fe contracterent avec violence, & il s'écria : Vous avez affez de fujet d'être

vain, mon ami; car vous êtes le premier qui ait jamais remporté l'avantage ſur moi l'épée à la main. Je crois en effet que vous ne redoutez ame qui vive; &, comme je ſais que vous avez quelques obligations à mon frere, je ne vous blâme point de vos diſpoſitions. Rien n'eſt plus conforme à la dignité de l'homme que la reconnoiſſance; d'ailleurs, convaincu comme je le ſuis, que mon frere peut nommer l'auteur de cette calomnie, je le dis, j'en ſuis convaincu, & perſonne n'oſeroit dire le contraire, car ce ſeroit donner à mon frere un démenti formel. Je lui ferai nommer ſon auteur, & alors, mon cher, ce ſera à vous de vous faire juſtice, & de vous tirer glorieuſement de cette affaire. Sitôt que mon chirurgien me dira que je puis ſortir, ce qui ſera, j'eſpere, dans peu de jours, je mènerai mon frere James dans une taverne, où vous vous trouverez auſſi; & je vous promets ſur mon honneur & ma dignité, de vous remettre bien enſemble.

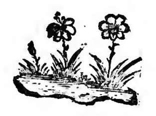
Cette aſſurance de la part du colonel, fit à Booth un plaiſir inexprimable; car peu de perſonnes ont jamais aimé au point où il aimoit James; quant à la propoſition de ſe vanger militairement ſur l'auteur des diſcours inſultans qui avoient irrité James contre lui, Bath lui-même n'auroit pas été plus diſpoſé en pareil cas à le faire que Booth. Bientôt après il prit congé, &

retourna fort satisfait près d'Amelie, qu'il trouva dans l'appartement de Me. Ellison, engagée à une partie d'ombre avec cette Dame & Mylord son cousin.

Ce. Seigneur, à ce qu'il lui fit entendre, avoit eu une seconde entrevue avec le grand, & ayant tiré de nouveaux sujets d'espérer (car je pense que ce n'étoit pas encore une promesse positive) un heureux succès pour les affaires de Mr. Booth, son caractère obligeant l'avoit engagé à venir aussi-tôt lui en faire part. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, & ayant rencontré les deux Dames ensemble, il avoit pris la résolution d'attendre le retour de son ami, qu'on lui avoit dit ne devoir pas tarder beaucoup, d'autant plus qu'heureusement il n'avoit point d'engagement particulier pour ce soir.

Nous avons remarqué ci-devant que Mylord, à sa premiere entrevue avec Amelie, l'avoit distinguée des autres Dames, en lui adressant particuliérement la parole: cette distinction parut être une simple politesse, puisqu'il devoit la considérer comme la maîtresse de la maison, plutôt que venir de tout autre motif; sa conduite actuelle rendit encore cette conjecture plus sensible: car, comme il se trouvoit maintenant chez Me. Ellison, quoiqu'elle fût sa parente & son ancienne connoissance, il lui adressa la parole plus sou-

vent qu'à Amelie. A la vérité, ses yeux faisoient de tems en tems une distinction contraire ; mais c'étoit à la dérobée, & il détournoit constamment ses regards, sitôt qu'ils étoient apperçus. En un mot, il se conduisit près d'Amelie avec la plus grande réserve, & en même tems avec le plus profond respect. Sa conversation fut si générale, si vive & si obligeante, qu'Amelie, en ajoutant à ses agrémens les obligations qu'exigeoit son amitié pour Booth, fut sûrement autant satisfaite de ce Seigneur, qu'une femme vertueuse le puisse être de tout autre homme que son mari.



CHAPITRE VIII.

Contenant différentes matieres.

Nous avons déja parlé de la bonne humeur que Booth rapporta au logis. Le lecteur peut aisément se persuader qu'elle ne reçut pas un médiocre accroissement par celle où il trouva sa compagnie. Mylord le reçut avec les plus grandes marques d'amitié & d'affection, & l'assura que ses affaires alloient aussi bien qu'il pouvoit le souhaiter, & que, dans peu de tems, il espéroit lui faire compliment sur l'obtention d'une compagnie.

Quand Booth eut remercié Mylord, il dit tout bas à Amelie, que le colonel étoit absolument hors de danger, & se portoit aussi bien que lui-même. Cette nouvelle rendit sa satisfaction complette, lui donna tant de gaieté, & une telle vivacité dans les yeux, que son visage en devint animé, &, pour ainsi dire, lumineux. Dans cet état elle étoit assurément trop belle, pour qu'on pût la regarder sans admiration.

Mylord s'en alla sur les dix heures, & laissa la compagnie enchantée de lui, surtout les deux Dames, entre lesquelles il étoit difficile de décider laquelle porta plus loin ses éloges. Me. Ellison jura que c'é-

toit le meilleur des hommes ; & Amelie, ſans faire d'exception, dit que c'étoit le plus beau & le plus agréable qu'elle eût vu de ſes jours, ajoutant que c'étoit dommage qu'il fût garçon. Cela eſt vrai, cria Me. Elliſon ; je m'en ſuis plainte à lui pluſieurs fois, & j'en ſuis étonnée, d'autant plus, qu'il montre toujours bien du goût pour notre ſexe, & qu'aſſurément il pourroit choiſir entre toutes les femmes. Je crois que ſa véritable raiſon eſt la tendreſſe qu'il a pour les enfans de ſa ſœur. Je vous jure, Madame, que ſi vous voyiez comment il les traite, vous penſeriez que ce ſont les ſiens propres. Véritablement il aime beaucoup tous les enfans. Le bon Lord, s'écria Amelie ! ſi jamais il m'honore encore d'une viſite, je ſuis réſolue de lui préſenter les miens. Je crois, Me. Elliſon, puiſque vous dites qu'il aime les enfans, pouvoir aſſurer ſans vanité, que Mylord n'en verra pas beaucoup de ſemblables. Non en vérité, repliqua Me. Elliſon, il n'en trouvera pas beaucoup ; maintenant que j'y penſe, je m'étonne de n'avoir pas ſongé encore à les lui offrir : mais, puiſque vous m'y faites penſer, ſi vous me le permettez, je prendrai le petit Booth & Miſſ, pour aller voir le neveu & la niéce de Mylord : ce ſont de fort jolis enfans, bien élevés, & j'oſe jurer que les vôtres ſeront fort heureux d'en faire leur

connoiſſance. D'ailleurs, ſi Mylord les voit lui-même, je ſais ce qui en arrivera; car c'eſt le plus généreux de tous les humains.

Amelie accepta volontiers l'offre de Me. Ellifon; mais Booth y fit quelque réſiſtance. Ma chere, dit-il, votre façon d'agir me rappelle à l'eſprit la conduite ordinaire des mendians, qui, toutes les fois que quelqu'un leur donne l'aumône, ne manquent pas d'en envoyer d'autres à la même perſonne. Ne ferions-nous pas à-peu-près de même, ſi, pour remercier Mylord des ſervices qu'il nous rend, nous allions envoyer encore nos enfans, pour lui en demander de nouveaux.

Fi donc, s'écria Me. Ellifon: pouvez-vous vous mettre une telle idée dans la tête? Je vous proteſte, madame, que je commence à être honteuſe de votre mari. Comment pouvez-vous avoir une façon de penſer ſi baſſe? Demander! les pauvres petits enfans, demander! Si Mylord étoit capable d'avoir une telle penſée, fût-il mon propre frere, au lieu qu'il n'eſt que mon couſin, je le mépriſerois au point de ne jamais mettre les pieds chez lui.... Oh! madame, répondit Amelie, vous prenez trop ſérieuſement ce que M. Booth ne dit qu'en badinant; les enfans iront avec vous, quand vous le jugerez à propos.

Quoique Booth eût parlé un peu plus ſérieuſement que ne penſoit Amelie, & qu'il

n'eût peut-être pas tant tort que l'avoit dit Me. Ellifon ; les voyant deux contre lui, il crut fagement devoir leur céder : il fit un fourire qui juftifia cet air de raillerie qu'Amelie lui avoit prêté.

Me. Ellifon ne put s'empêcher de louer le bon entendement de Me. Booth, non fans lancer contre Booth quelques réflexions un peu vives, & marquer plus de pique contre lui que la chofe n'en méritoit. En effet, cette femme étoit généreufe jufqu'à la profufion, & ne pouvoit fupporter une idée qui lui fembloit baffe & rampante. Elle fe répandit en éloges fur la libéralité de Mylord, & conclut la converfation de cette foirée par des exemples qu'il avoit donnés de cette vertu, qui, fi elle n'eft pas la plus noble, eft du moins la plus utile à la fociété, dont les gens riches & diftingués puiffent être partagés.

Le lendemain matin de fort bonne heure; le fergent Atkinfon vint voir le lieutenant Booth, & demanda à lui parler en particulier. Booth attendoit à chaque minute qu'Atkinfon rompît le filence ; ils refterent ainfi jufqu'à ce qu'ils arriverent au bout du mail, & ils auroient pu aller ainfi jufqu'au bout du monde: car, quoique le fergent eût eu plufieurs fois la parole fur le bord de fes levres, elle y feroit vraifemblablement reftée à jamais : il étoit précifément dans le cas d'un avare qu'un mouve-

ment de charité a excité à tirer quelques ſols juſqu'à l'entrée de ſa poche, où ils ſont encore auſſi ſûrement que s'ils étoient dans le fond : car, comme l'un n'a pas le courage de donner un liard, l'autre n'avoit pas aſſez de réſolution pour prononcer une ſeule parole.

A la fin Booth, étonné du ſilence du ſergent, lui demanda de quoi il étoit queſtion? Celui-ci, d'une voix mal aſſurée, lui parla ainſi : je me flatte, monſieur, que vous ne vous fâcherez pas, & que vous ne prendrez aucune mauvaiſe idée de moi : je vous aſſure que ce n'eſt pas moi qui l'ai cherché ; bien plus je n'oſe pas pouſſer la choſe plus loin ſans vous demander votre avis. En effet, ſi j'avois pris quelque liberté de cette nature, après les bontés dont vous m'avez honoré, je me regarderois comme le plus indigne & le plus mépriſable des hommes; mais cela eſt bien éloigné de ma penſée : je connois la diſtance qu'il y a entre nous ; &, quoique vous ayez été aſſez bon & aſſez généreux pour me traiter avec plus de familiarité qu'aucun autre officier n'a jamais fait, ſi j'avois aſſez de baſſeſſe pour prendre des libertés avec vous, & pour méſuſer de vos faveurs, je mériterois de paſſer par les baguettes à la tête du régiment. J'eſpere donc, monſieur, que vous ne me croyez pas capable d'une telle ſottiſe.

Atkinſon, s'écria Booth, qu'eſt-ce que

tout cela signifie ? A quelle affaire importante en voulez-vous venir avec cette apologie ?

Je suis honteux, & je crains de vous le dire, répondit le sergent : cependant je me flatte que vous croirez ce que j'ai dit, & que vous ne l'attribuerez pas à aucune présomption de ma part : d'ailleurs, je n'ai pas lieu de croire que vous voulussiez m'empêcher de faire honnêtement ma fortune, quand elle se vient présenter à moi sans que je la cherche : car je veux mourir si le tour n'est pas venu de la propre bonté de la dame ; & j'espere, avec votre approbation, que je ne vivrai que pour la reconnoître de mon mieux. En un mot, pour ne pas tenir la curiosité du lecteur en suspens aussi longtems que le fut celle de Booth, il apprit à ce gentilhomme qu'une dame de sa connoissance, & qu'il lui avoit fait connoître à lui-même, lui faisoit des offres de l'épouser, & qu'il demandoit son agrément pour les accepter.

Booth auroit dû avoir l'esprit bien bouché, si, après ce discours du sergent, & ce qu'il avoit entendu dire à Me. Ellison, il lui eût fallu d'autre information au sujet de la dame. Il lui répondit donc vivement, & avec joie, qu'il lui donnoit un plein consentement d'épouser telle femme qu'il voudroit ; & que plus elle seroit riche & grosse dame, plus il seroit content de son mariage.

Je ne vous demande pas quelle eſt la dame, dit-il en riant; mais j'eſpere qu'elle ſera auſſi bonne femme que je ſuis convaincu que ſon mari le méritera.

Vous avez toujours eu trop de bonté pour moi, s'écria Atkinſon; mais ce que je vous promets, c'eſt que je ferai tout mon poſſible pour mériter la faveur qu'elle veut bien me faire : je puis aſſurer du moins qu'elle épouſera un honnête homme quoique pauvre; & qu'elle ne manquera jamais de tout ce que je pourrai lui donner ou faire pour elle, tant que je ferai Joſeph Atkinſon.

Et ſon nom, Joſeph, eſt-ce un myſtere, dit Booth ?

Oui, monſieur, répondit le ſergent; je vous prie de ne pas inſiſter à me le demander; je croirois faire une indiſcrétion blâmable en la nommant.

Point du tout, repliqua Booth, je ſuis l'homme du monde le plus éloigné d'une telle curioſité. Je vous connois trop bien, pour imaginer que vous vouluſſiez découvrir le nom d'une belle dame. Booth alors prit la main d'Atkinſon, & l'aſſura de la joie qu'il reſſentoit de ſa bonne fortune. Le ſergent lui fit de ſon côté les remercimens les plus ſinceres : après quoi ils ſe quitterent, & Booth retourna chez lui.

Comme Me. Elliſon ouvrit la porte, Booth entra à la hâte, & eut bien de la

peine à s'empêcher de lui rire en face. Il monta auſſitôt les degrés, & ſe jettant dans un fauteuil en arrivant chez lui, il fit des éclats de rire qui ſurprirent beaucoup ſa femme, & d'abord lui cauſerent une eſpece d'effroi.

On peut bien penſer qu'Amelie demanda auſſitôt la cauſe de ce phénomêne; ſitôt que Booth fut en état de parler, ce qui ne fut qu'au bout de quelques minutes, il lui raconta le tout. Cette nouvelle ne l'affecta pas autant que ſon mari l'avoit été : au contraire, elle s'écria; je vous proteſte que je ne puis pas deviner ce qui vous fait voir cette affaire ſous une face ſi ridicule. Je crois réellement que Me. Elliſon a fait un bon choix : je ſuis perſuadée que Joſeph ſera un très-bon mari; &, à mon avis, c'eſt le plus grand bonheur qu'une femme puiſſe poſſéder.

Cependant quand Me. Elliſon vint dans la chambre peu après pour chercher les enfans, Amelie eut quelqu'envie de rire, ſurtout quand la premiere, ſe tournant vers Booth qui étoit alors préſent, lui dit; eh bien, capitaine, mon gentil ſergent eſt venu ce matin de bien bonne heure. J'ai grondé ma ſervante de l'avoir fait attendre ſi longtems à l'entrée comme un laquais, tandis qu'elle auroit pu le faire entrer dans le fond de mon appartement. A ces mots

Booth fit un grand éclat de rire ; & Amelie ne put pas s'en empêcher non plus.

Hélas ! s'écria Me. Ellifon, qu'ai-je donc dit pour vous caufer une telle joie ? En même tems elle rougit & devint honteufe, comme il arrive toujours aux perfonnes qui foupçonnent qu'on rit à leurs dépens, fans favoir quelle eft la caufe qui les rend ainfi ridicules.

Booth continua encore à rire ; mais Amelie s'étant un peu remife, dit : je vous demande pardon, ma pauvre Me. Ellifon ; mais M. Booth a été toute la matinée d'une gaieté extrêmement finguliere ; je crois réellement que le même mal m'a gagnée.

Je vous demande pardon auffi, madame, s'écria Booth, il y a des jours qu'on eft extrêmement fou fans favoir pourquoi.

Mais férieufement, dit-elle, de quoi eft-il queftion ? De quelque chofe que j'ai dit du fergent, je le parie ? Vous en pouvez rire tant que vous voudrez : je ne fuis pas honteufe d'avouer que c'eft un des plus jolis garçons que j'aie jamais vu ; & j'avoue que j'ai grondé ma fille de l'avoir fait attendre à l'entrée ; qu'y a-t-il là tant à rire, je vous prie ?

Rien du tout, répondit Booth, & j'efpere que le moment viendra, où vous le ferez entrer au fond de votre appartement.

Eh pourquoi non, monſieur, repliqua-t-elle? par-tout où on le fera entrer, je ſuis ſûr qu'il ſe comportera toujours comme un galant homme. Amelie mit fin à la converſation, ſans quoi elle auroit pu être portée fort loin; & Me. Elliſon n'étoit pas de la plus grande délicateſſe.



CHAPITRE IX.

Conduite héroïque du capitaine Booth.

Booth alla ce matin rendre viſite au colonel Bath, & y trouva le colonel James. Le colonel & le lieutenant parurent un peu piqués au premier abord : mais les choſes furent bientôt appaiſées. James s'avança le premier vers Booth, le prit par la main avec amitié, & dit...... Mr. Booth, je ſuis confus de vous voir; je vous ai fait injure, & je vous en demande pardon. Je ſuis maintenant bien convaincu, que ce que j'avois inſinué à mon frere, & que j'apprends qui a penſé produire des conſéquences ſi fâcheuſes, étoit abſolument ſans fondement; ſi vous voulez bien vous contenter des excuſes que je vous offre, & m'épargner le ſouvenir déſagréable de ce qui m'a conduit dans cette erreur, je vous en ferai fort obligé.

Booth répondit : pour ce qui vous regarde, mon cher colonel, je ſuis pleinement ſatisfait; mais comme je ſuis ſûr que quelque coquin m'a deſſervi auprès de vous de la maniere la plus cruelle, j'eſpere que vous ne me priverez pas de l'occaſion de l'aller chercher par tout le monde.

Par toute la dignité de l'homme, s'écria

le colonel Bath, ce garçon parle en homme de courage; sa demande est juste & raisonnable.

Le colonel James hésita un moment; ensuite il dit tout bas à Booth, qu'il lui donneroit sur cette affaire toute la satisfaction possible, quand ils seroient seuls ensemble. Sur quoi Booth adressant la parole au colonel Bath, la conversation tomba sur d'autres sujets pendant le reste de la visite, qui fut courte; ensuite ils s'en allerent tous les deux, laissant le colonel Bath aussi bien qu'il étoit possible de l'espérer, à la satisfaction de Booth plus que du colonel James, qui n'auroit pas été fâché de trouver sa blessure plus dangereuse: car il commençoit à se lasser d'une disposition, qu'il appelloit plus querelleuse qu'héroïque, & qui, comme il haïssoit sa femme tous les jours de plus en plus, lui faisoit appréhender tôt ou tard de se trouver embarrassé avec lui: car Bath étoit le plus sensible des freres; & il avoit souvent juré devant le colonel James, qu'il mangeroit tout homme qui auroit l'insolence de traiter mal sa sœur.

Le colonel Bath resta bien convaincu que le colonel son frere & le lieutenant étoient sortis dans le dessein de tirer l'épée. Il n'avoit pas dit un seul mot pour les en détourner, convaincu que cela étoit juste; que Booth pouvoit en honneur exiger cette

satisfaction, & que le colonel ne pouvoit pas en donner une moindre. C'est pourquoi, quand il eut vu qu'il s'étoit déjà passé environ une demi-heure, il sonna ses gens pour demander si on n'avoit eu aucune nouvelle de son frere; & ayant répété la même question de dix en dix minutes pendant plus de deux heures, & n'en apprenant point de nouvelles, il commença à se persuader que, selon les apparences, il falloit que tous les deux eussent été tués sur le champ de bataille.

Tandis qu'il étoit dans cette incertitude, sa sœur vint le voir : malgré le desir qu'il avoit de tenir son duel secret, le bruit en couroit par toute la ville. Sa sœur lui ayant fait quelques complimens sur l'état de sa santé, & l'ayant un peu grondé de sa trop grande vivacité de tempérament, le colonel lui demanda quand elle avoit vu son mari; elle lui répondit qu'elle ne l'avoit point vu ce matin. Alors il lui fit part de ses soupçons, & lui dit qu'il étoit convaincu que son frere avoit mis l'épée à la main depuis quelques heures; & que, comme ils n'en avoient de nouvelles ni l'un ni l'autre, il commençoit à craindre le pis qui pouvoit en arriver.

Miss Bellamy, ni Me. Cibber n'ont jamais mieux joué la plus grande consternation sur le théâtre, que Me. James n'en fit paroître dans tout son air. Bon Dieu, mon frere,

s'écria-t-elle, que me dites-vous là ? Vous me causez une frayeur mortelle. Vîte un verre d'eau, si vous n'avez envie de me voir expirer à vos yeux. Quand, où, comment ont-ils eu cette querelle ? Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée, puisque vous en aviez connoissance ? n'est-ce pas assez de me tourmenter chaque jour en hasardant votre propre vie ; faut-il encore que vous laissiez dans le danger la vie d'un homme qui est, & qui doit être pour moi le plus cher de tous les hommes ? Prenez votre épée, mon frere, prenez votre épée, & plongez-la moi dans le sein ; ce sort sera plus doux pour moi de votre part, que de porter dans mon cœur de telles frayeurs.... Ici elle avala le verre d'eau, & ensuite se renversa dans sa chaise, comme si elle alloit s'évanouïr.

Peut-être que si elle l'eût fait, le colonel ne lui auroit donné aucune assistance ; car elle l'avoit percé de plus de dix mille coups de poignards. Il se leva droit dans son fauteuil, en fronçant les sourcils, ridant le front, jettant la flamme par les yeux, grinçant les dents, & ne respirant qu'horreur dans tous ses mouvemens. Il resta quelque tems dans cette posture sans rien dire : & jettant des regards de dédain sur sa sœur, à la fin sa voix se fit passage malgré la colere dont il étoit presque suffoqué ; & il s'écria : ma sœur, que vous ai-je

fait pour mériter la mauvaiſe opinion que vous venez de marquer ſur mon compte ? Par quelle action avez-vous pu conclure que je ſois un coquin & un lâche ? Regardez cette pauvre épée que jamais femme n'a vue, même dans ſon fourreau. Dites-moi, qu'a-t-elle fait pour mériter de votre part le deſir de la voir ſouillée du ſang d'une femme ?

Hélas, mon frere, s'écria-t-elle, je ne ſais ce que vous dites. Je crois que vous avez envie de me faire perdre le peu de forces & de ſens qui me reſte. Ai-je donc dit quelque choſe dans la violence de la douleur où vous m'avez plongée, pour mériter que vous entriez dans une telle colere ?

Ce que vous avez dit, répondit le colonel ? ce que vous avez dit ? Morbleu, ſi un homme m'en avoit dit autant, s'il m'avoit fait ſentir qu'il oſât même le penſer, je lui aurois fait manger mon épée. Oui, par toute la dignité de l'homme, j'aurois réduit ſa cervelle en poudre. Mais je conſidere que c'eſt une femme qui a prononcé ces diſcours, & je me tranquilliſe. Conſiderez, ma chere, que vous êtes ma ſœur; armez-vous de plus de courage. Je n'ai fait que vous parler de ma crainte; peut-être les choſes ne ſont-elles pas arrivées comme je ſoupçonne: quoi qu'il en ſoit, vous aurez du moins la conſolation que votre

tre mari s'eſt conduit avec la dignité qui convient, & qu'il meurt dans le lit d'honneur.

Ne me parlez point d'une telle conſolation, répondit la Dame; c'eſt une perte à laquelle je ne pourrai pas ſurvivre. Mais quoi! je reſte ici à me lamenter; je veux aller voir & connoître à l'inſtant tout mon malheur, pourvu que mes jambes tremblantes puiſſent me conduire juſqu'à mon caroſſe. .... Bon jour, mon cher frere, quoi qu'il arrive de moi, je ſuis bien aiſe de vous trouver hors de danger. Le colonel lui fit les complimens d'uſage; & elle ſortit de la chambre; mais étant rentrée ſur le champ: Mon frere, lui dit-elle, faites-moi le plaiſir de me prêter votre laquais pour aller chez ma marchande de modes; dans l'état où je ſuis, c'eſt un miracle que je me ſois reſſouvenue. On appela le laquais, & Me. James lui donna ſa commiſſion, qui étoit de contremander les ordres qu'elle lui avoit donnés dans la matinée, de lui faire un nouveau deshabillé de brocard. Dieu ſait, dit-elle, quand je pourrai porter du brocard, ni ſi j'en porterai plus jamais! Alors, ayant répété le meſſage au domeſtique, de crainte qu'il ne fît quelque mépriſe, elle recommença à déplorer ſa triſte deſtinée, & partit auſſi-tôt, laiſſant le colonel dans l'attente de rece-

voir de promtes nouvelles du malheureux succès de la bataille.

Quoique le lecteur ait peut-être la même curiosité, il nous permettra de ne point la satisfaire, jusqu'à ce que nous ayons expliqué un accident que nous avons raconté dans ce même Chapitre, que nous croyons devoir développer. Le critique, j'en suis sûr, est déjà au fait que j'entends parler de la conduite de James envers Booth, qui, d'après ce que nous avions dit ci-devant, ne paroissoit pas devoir être attendue.

Il faut se ressouvenir que la colère que le premier de ces Messieurs avoit conçue contre l'autre, venoit d'un faux rapport de Miss Mathieu, qui avoit fait entendre au colonel James que Booth avoit, aussi bassement que méchamment, attaqué son caractère par de mauvais discours.

Or, de tous les ministres de vengeance, il n'y en a point que le diable sache manier si adroitement, que ceux qu'il met en œuvre pour exécuter les projets désastreux d'une maîtresse en colère. On n'a pas plutôt exercé sa vengeance sur l'amant qui a offensé, qu'on s'en répent; & alors toute la colère, qui auparavant s'étoit exercée contre l'objet aimé, se tourne avec plus de fureur sur la personne de son assassin.

Miss Mathieu, donc, n'eut pas plutôt appris que Booth étoit tué, (car cette nou-

velle avoit été répandue même par un Colonel de l'armée) qu'aussi-tôt elle conclut que c'étoit James qui avoit fait le coup. Elle fut extrêmement fâchée de ce malheur; son cœur recommença à s'attendrir. Les raisons sur lesquelles elle avoit fondé son amour pour Booth, lui revinrent dans l'esprit avec les couleurs les plus vives & les plus fortes; ses sujets de haine s'affoiblirent & disparurent; ou, s'il lui restoit encore quelque souvenir de ce qui avoit pu la désobliger, son cœur devint l'avocat zèlé de Booth, & lui persuada qu'elle devoit plutôt s'en prendre à sa destinée qu'à lui, & que, sans être un coquin, il n'auroit pu se conduire autrement qu'il avoit fait.

Dans cette situation de son ame, elle se considera comme la meurtriere d'un homme innocent, & ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour elle, d'un homme qu'elle avoit aimé, & qu'elle aimoit encore avec toute la passion imaginable. Elle regarda James comme l'instrument qu'elle avoit mis en usage pour faire ce meurtre: or comme des gens, qui, par témérité ou par inadvertance, ont employé quelqu'instrument animé ou inanimé pour faire du mal, ont coutume de haïr les instrumens innocens dont ils se sont servis; (car tel est le moyen subtil que l'esprit invente pour nous excuser, parce que nous sommes les derniers objets sur qui nous voudrions assou-

vir notre vengeance) Miſſ Mathieu rejetta toute ſa haine & ſa malédiction ſur James, comme ſur l'exécuteur d'un projet qu'elle avoit inventé elle-même, & qu'elle avoit cherché à effectuer.

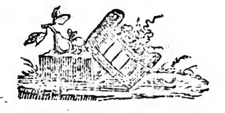
Elle entra donc dans une agitation qui ne différoit guère de la fureur, & lui écrivit la lettre ſuivante.

« J'eſpère que ma lettre vous trouvera » déjà entre les mains de la juſtice, pour » le meurtre de votre meilleur ami. A la » vérité il ſemble avoir mérité ce ſort en » choiſiſſant un inſenſé pour ſon ami ; car » quel autre qu'un inſenſé auroit pu croire » ce que la colère & la rage ſuggérent à » une femme mépriſée ! Cette hiſtoire étoit » ſi peu vraiſemblable, que ſi je la racon- » tois, on auroit peine à croire que je par- » laſſe ſérieuſement. Sachez donc, homme » méchant & cruel, que le pauvre Booth » vous aimoit plus que perſonne au monde. » Je crois qu'en faiſant votre éloge il a » été auſſi faux, que moi dans tout ce » que je vous ai dit de lui. Si cette con- » noiſſance peut faire votre déſeſpoir, c'eſt » le comble des deſirs de la malheureuſe » F. Mathieu. »

Cette lettre a été remiſe à l'Auteur de cette hiſtoire par Mr. Booth lui-même, qui l'avoit eue des mains du colonel James. Quant aux autres anecdotes qui concernent Miſſ Mathieu, il les a ſues d'une

ſervante de cette Dame, qui étoit dans les ſecrets de ſa maîtreſſe, & qui, après avoir quitté ſon ſervice, vint demeurer chez une jeune Dame, intime amie de l'Auteur.

Il a recueilli beaucoup d'autres matériaux particuliers d'un des clercs du Bureau univerſel d'adreſſes, lequel entretenant connoiſſance généralement avec tous les domeſtiques, eſt informé des ſecrets de preſque toutes les familles du Royaume.



CHAPITRE V.

Qui est le dernier du cinquième Livre.

Nous allons maintenant retourner aû colonel James & à Mr. Booth. En sortant de chez le colonel Bath, ils se promenerent ensemble avec des intentions plus pacifiques que n'avoit conjecturé ce gentilhomme, qui ne rêvoit qu'épées, canons & exploits de guerre. La voliere du parc fut le lieu que James choisit pour ouvrir son cœur à Booth. Quand ils y furent arrivés, James lui dit tout ce que le lecteur sait déjà, & lui remit la lettre qu'on a vue à la fin du Chapitre précédent.

Booth en marqua beaucoup de surprise, non sans faire mille imprécations contre la méchanceté de Miss Mathieu; sur quoi James le reprit, en disant qu'il ne devoit pas parler avec tant d'horreur, d'actions dont l'amour qu'on avoit pour lui avoit été la seule cause.

Pouvez-vous, mon cher colonel, s'écria Booth, prononcer dans la même phrase le mot d'amour & le nom d'une telle femme?

Oui, ma foi, je le puis, dit James; car que le diable m'emporte, si je connois une plus aimable femme dans le monde. Ici il

commença à décrire toute sa personne : mais ne pouvant pas inserer ici cette description dans son entier, nous l'obmettrons absolument ; il la conclut en disant ; Oui, je veux mourir si je ne la crois pas la plus belle créature de l'Univers. Je donnerois moitié de mon bien, Booth, pour qu'elle m'aimât autant qu'elle vous aime, quoiqu'à le bien prendre, je pourrois me repentir du marché : car peut-être qu'alors je ne me soucierois plus d'elle.

Mon cher Colonel, répondit Booth, il y a quelque chose de bien singulier dans votre façon de penser. Véritablement la beauté est l'objet du goût ; les grandes qualités le sont de l'admiration ; & les bonnes de l'estime ; mais que le diable m'emporte, si je crois que l'objet de l'amour soit autre chose que l'amour même.

N'y a-t-il pas, repliqua James, quelque chose de trop intéressé dans cette opinion ? mais, sans considérer l'amour sous ce point de vue, n'est-ce pas la chose la plus insipide ? Tout huile, tout sucre, tout miel ! Morbleu, c'en seroit assez pour faire perdre l'appétit à un séminariste. Vive un peu d'acide pour l'aiguiser.

Je n'aime point à raisonner par allégories, s'écria Booth ; mais, en fait d'amour, je déclare que je n'y ai jamais rien trouvé de rassasiant. J'ai vécu presque seul avec ma femme depuis plus de trois ans, sans

m'être jamais laſſé de ſa compagnie, ni en avoir deſiré d'autre; & je proteſte que jamais je n'ai eu recours à cet acide dont vous parlez pour aiguiſer mon appétit.

Cela eſt bien extraordinaire & bien romaneſque, reprit le Colonel. S'il falloit que je reſtaſſe enfermé trois ans avec la même femme; le Ciel m'en préſerve! je crois que rien ne pourroit m'empêcher de mourir d'ennui, ſi ce n'eſt un caractère auſſi violent que celui de Miſſ Mathieu. Quant à l'amour, il me rendroit malade à périr; il ne faudroit pas pour cela la vingtième partie du tems que je dis. Si j'y étois condamné, voyons quelle femme je deſirerois avoir: je ne crois pas qu'aucune vertu pût être ſuffiſante. Avec le courage d'une tigreſſe, je voudrois qu'elle fût prude, querelleuſe, ſavante, critique, bel eſprit, politique & jacobite: alors, peut-être qu'une contradiction perpétuelle entretiendroit notre courage; & nous donnant au diable l'un l'autre vingt fois par jour, nous ferions en ſorte de traîner notre miſérable vie, ſans périr de la ratte, ni de vapeurs.

Ainſi vous ne comptez donc pas rompre avec cette femme, s'écria Booth?

Pas plus que je n'ai fait, ſi je puis y parvenir, répondit le Colonel.

Et vous vous reconcilierez avec elle, dit Booth?

Oui ma foi je le ferai, ſi je puis, répon-

dit le Colonel..... Je penſe que vous n'avez rien à dire à cela.

Ah! rien du tout, mon cher ami, dit Booth; ce n'eſt que par rapport à vous que j'en parle.

Je vous crois, dit le Colonel; cependant, permettez-moi de vous dire que vous êtes un homme extraordinaire, de ne pas exiger que je la quitte par rapport à vous-même. Je commence à plaindre cette femme, en vérité, d'avoir placé ſon affection peut-être ſur le ſeul homme d'Angleterre qui n'eût pas voulu y répondre. Pour moi je vous proteſte que je l'aime plus que toutes les autres: & tant que les choſes ſeront ainſi, mon ami, quand elle auroit l'ame auſſi remplie d'iniquités que la boëte de Pandore l'étoit de maladies, je la tiendrois ſerrée dans mes bras; je prendrois garde ſeulement d'en tenir le couvercle bien fermé, de crainte de malheurs..... Mais venez, mon cher Booth, dit-il, parlons de vos affaires. Car je ſuis honteux de les avoir négligées ſi long-tems; la ſeule colère qui me reſte contre cette femme, c'eſt qu'elle en ait été la cauſe.

Booth dit alors au Colonel les promeſſes que lui avoit faites le jeune Lord; ſur quoi James lui prit la main, & lui ſouhaita de bon cœur une heureuſe réuſſite, en s'écriant: Je vous aſſure que ſi vous êtes aidé de ſon crédit, il ne vous en faut pas

d'autre. Je ne ſavois pas que vous le connuſſiez.

Booth lui répondit que ce n'étoit qu'une nouvelle connoiſſance, & qu'il lui étoit recommandé par une Dame.

Une Dame, s'écria le Colonel! fort bien, je ne vous demande pas ſon nom. Vous êtes un homme heureux, Booth, avec les femmes: je puis vous certifier qu'il n'y a point de meilleure recommantion auprès de lui. Ce Pair aime les femmes pour le moins autant que Marc-Antoine les a jamais aimées; & ce n'eſt pas ſa faute, s'il n'a pas autant dépenſé de bien avec elles. Quand une fois il jette les yeux ſur une femme, rien ne lui coûte pour ſe la procurer.

Oui vraiment! dit Booth; eſt-ce là ſon caractère?

Oui ma foi, répondit le Colonel: & c'eſt celui de la plupart des autres hommes. Il y en a peu, je crois, à qui rien coûte plus que leur argent. Juſqu'à la bourſe, c'eſt la deviſe; bien des gens bornent là leur amour auſſi bien que leur amitié. Mais pour lui, je n'ai jamais connu perſonne ſemer l'argent ſi libéralement dans ces ſortes d'occaſions. Vous voyez, mon cher Booth, que je vous parle en toute confiance.

Je le crois, s'écria Booth; cependant

je ne vois pas quelle preuve vous me donnez maintenant de cette confiance.

Ne vous ai-je pas fait voir, répondit James, où vous pouvez porter *votre marchandise au marché*? C'est un secret que je ne voudrois pas indiquer à tout homme qui seroit dans votre situation, & tout bien considéré.....

Je suis fort fâché, Monsieur, s'écria Booth très-sérieusement & en devenant d'une pâleur mortelle, que vous ayez conçu de moi une telle idée. Cette pensée me glace tout le sang dans les veines. Je ne veux pas croire qu'il y ait de tels misérables dans le monde; mais il n'y en a point pour qui j'eusse moitié tant d'horreur que pour moi-même, si mon esprit m'eût jamais suggéré une indignité de cette nature. J'ai essuyé quelques malheurs dans la vie: je ne sais pas si je suis reservé à de plus grands encore: mais, grace au Ciel, mon honneur est toujours en mon pouvoir; & je puis hardiment promettre à la fortune, que, quelque chose qu'elle fasse, elle ne m'en dépouillera jamais.

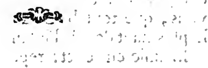
Ne vous ai-je pas marqué cette confiance, mon cher Booth, répondit le Colonel? ce que vous me dites ici, ne fait que justifier mon opinion; je conviens avec vous, que tout bien considéré, ce seroit le plus haut degré d'infamie.

Infamie en effet! répondit Booth: quoi

proſtituer ma femme !..... puis-je croire qu'il y ait au monde de tels coquins ?

Je ne ſais pas cela, dit le Colonel ; mais ce dont je ſuis sûr, c'eſt que j'étois bien éloigné de vouloir vous inſinuer rien de pareil. J'ai peine à imaginer même comment vous avez pu concevoir une telle penſée. Les *marchandiſes* que j'entendois n'étoient autre choſe que la charmante perſonne de Miſſ Mathieu, pour qui je ſuis convaincu que Mylord ſeroit diſpoſé à donner le plus haut prix pour vous venger en me l'arrachant.

A cette déclaration la ſérénité reparut ſur le viſage de Booth ; il lui répondit en ſouriant qu'il comptoit que le Colonel n'avoit pas beſoin d'aucunes aſſurances ſur cet article. Cependant, quoiqu'il fut ſatisfait par rapport aux ſoupçons du Colonel, ſon diſcours lui fit naître dans la cervelle quelques chimeres, qui ne lui donnerent pas peu d'inquiétudes. Le lecteur, un peu intelligent, peut aiſément pénétrer ce que c'étoit que ces chimeres ; mais, en cas qu'il ne le faſſe pas, nous lui donnerons dans la ſuite les facilités de les développer. Nous finirons ici ce dialogue, & en même-tems le cinquième livre de cette hiſtoire.





LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Panégirique de la beauté, & autres matieres grâves.

Le colonel & Booth se promenerent ensemble jusqu'au logis du dernier : car ce n'étoit pas le jour de la semaine où tous les quartiers de la ville étoient indifférens à Booth ; ainsi il ne put pas accompagner le colonel.

Quand ils arriverent à *Spring-Garden*, Booth fut étonné de ne trouver personne à la maison que sa servante. Amelie avoit accompagné Me. Ellison & ses enfans chez Mylord. Sa petite fille ayant marqué peu d'envie d'aller sans elle, cette tendre mere avoit eu la complaisance de l'accompagner.

Booth eut à peine fait entrer le colonel dans son appartement, qu'un domestique envoyé par Me. James vint frapper à la porte d'un air empressé. La Dame n'ayant pas trouvé son mari chez lui à son retour, commençoit à se désespérer, & avoit fait

tout ce que la décence exige dans ces occasions. On alla chercher un apothicaire avec de l'esprit de corne de cerf, & du sel volatil; on manda un médecin, & on dépêcha des messagers de tous côtés : on en envoya entr'autres un aux informations dans la maison de son prétendu adversaire.

Le domestique apprenant que son maître étoit dans la maison & en bonne santé, monta vîte pour l'informer de la situation fâcheuse où il avoit laissé sa pauvre maîtresse à la maison, & en même tems du sujet de toute son affliction, disant que sa Dame étoit allée voir son frere, & qu'elle y avoit appris que le capitaine Booth l'avoit tué en duel.

Le colonel sourit à ce récit, & dit au domestique de courir pour assurer le contraire. Ensuite se tournant vers Booth, il lui dit : A-t-on jamais vû un garçon aussi singulier que ce frere ? Je savois bien autrefois que sa conduite étoit un peu extraordinaire : il faut qu'il m'ait entendu vous dire tout bas que je vous donnerois satisfaction : il ne lui en aura pas fallu davantage, pour conclure que nous allions nous battre. Au diable soit l'homme : je commence à m'en lasser furieusement, & je voudrois en être débarrassé, sans me couper la gorge avec lui ; car je crains quelquefois qu'il ne me force à en venir là,

pour me récompenser de l'avoir fait Lieutenant-Colonel.

Tandis que ces deux gentilshommes faisoient des commentaires sur l'humeur du troisieme, Amelie revint avec sa compagnie; & tous, c'est-à-dire, les deux Dames & les enfans, entrerent chargés de colifichets, comme s'ils revenoient d'une foire. Amelie, qui avoit été enchantée dans toute la matinée du plaisir excessif qu'elle avoit vu prendre à ses enfans, trouvant le colonel James avec son mari, & remarquant entr'eux les signes les plus évidens d'une réconciliation que Booth avoit desirée depuis long-tems avec tant d'ardeur, devint si transportée de joie, que son bonheur étoit à peine susceptible d'augmentation. L'exercice avoit répandu le plus beau vermillon sur ses joues; la plus charmante humeur avoit tellement embelli ses traits, & rendu la vivacité de ses yeux si pénétrante, qu'elle étoit toute resplendissante de beauté. Elle parut alors telle que Milton décrit Eve, *ornée de tout ce que la terre ou le Ciel pouvoit lui prodiguer pour la rendre aimable:* ou bien, *les graces brilloient dans tous ses mouvemens; le Ciel étoit dans ses yeux, la dignité & l'amour dans tous ses gestes*; ou, comme Waller dit d'une maniere plus douce, mais moins sublime: *La douceur, la vérité & toutes les graces que le tems & l'usage ont enseigné à mettre en œu-*

vre, les yeux les saisissent en un instant ; & les lisent distinctement sur son visage. Ou bien, si l'on me permet de citer encore un Poëte, le plus doux de tous, Amelie paroissoit être la personne même dont Puckling a écrit les vers suivans, où il dit en parlant de Cupidon :

Ses regards aimables, ses feux enchanteurs, ses gestes gracieux, ses sourires attrayans, tout ce qui peut réveiller & enflammer les desirs, tout ce qui commande avec douceur, tout ce qui attire invinciblement, il porte tout cela dans deux beaux yeux, & il demanda permission de s'y loger lui-même.

Telle étoit Amelie, lorsqu'elle entra dans son appartement. Après avoir salué le colonel, elle courut à son mari, & lui dit : Jamais on n'a rien vu de si heureux que vos petits enfans l'ont été ce matin. Nous devons tout cela aux bontés de Mylord : je n'ai rien vu de si bon & de si généreux ; ensuite elle dit à ses enfans de montrer leurs présens, dont la valeur montoit à une grosse somme : car parmi toutes ces bagatelles, il y avoit une montre d'or, qui coutoit plus de vingt guinées.

Au lieu de marquer dans cette circonstance autant de satisfaction qu'Amelie l'attendoit, Booth lui répondit d'un air sérieux : Mais, ma chere, je vous prie, comment faudra-t-il payer toutes ces obligations à Mylord ? Pouvez-vous faire une question

si ridicule, s'écria Me. Ellison? Que vous connoissez peu sa générosité d'ame (car sûrement le caractère de mon cousin mérite ce nom) quand vous appelez du nom d'obligations quelques bagatelles données à des enfans! En vérité, mon cher, s'écria Amelie, j'aurois arrêté ses mains, s'il eût été possible: à la fin j'ai été forcée de le refuser absolument; sans quoi je crois qu'il auroit donné à mes enfans la valeur de cent livres: car je n'ai jamais vu personne si passionné pour les enfans, ce qui prouve la plus grande bonté de caractère. Monsieur, dit-elle en se tournant vers le colonel, je vous demande pardon; je ne devrois pas vous entretenir de tout cela; mais je pense que vous aurez assez de bonté pour vouloir bien excuser la folie d'une mere.

Le colonel lui fit un salut d'approbation: bientôt après ils s'assirent tous pour prendre un petit repas; car le colonel avoit promis à Booth de dîner avec lui, dès qu'ils étoient entrés ensemble, & ce qu'il avoit appris depuis de sa maison, lui avoit encore donné moins d'envie d'y retourner qu'auparavant.

Outre ces deux raisons, il en avoit une troisieme pour passer la journée avec son ami: & c'étoit le desir de la passer avec la femme de Booth. Quand le colonel avoit vu d'abord Amelie en France, elle ne faisoit que de sortir d'une maladie qui l'avoit

minée, & elle étoit alors maigre & pâle; outre cela les engagemens qu'il avoit alors avec Miss Bath l'occupoient entiérement, & garantissoient son cœur des impressions de toute antre femme : quand il avoit dîné une fois avec elle à Londres, les chagrins qu'elle avoit essuyés peu auparavant, avoient terni sa beauté; d'ailleurs, le colonel, comme nous l'avons vu, étoit occupé à la poursuite d'une nouvelle maîtresse; maintenant il n'avoit plus ces empêchemens : car, quoique le lecteur ait vu tout-à-l'heure la déclaration vive de sa passion pour Miss Mathieu, il peut se rappeler qu'il en avoit eu la possession pendant plus de quinze jours; & une des propriétés de cette espece de passion, c'est de pouvoir aimer avec une égale violence une demi-douzaine, ou même dix objets différens dans le même tems.

Tels furent les charmes que déployoit alors Amelie, & dont nous avons tâché de donner plus haut une foible idée, qu'aucune autre beauté n'auroit pu le garantir de son pouvoir : & s'il faut avouer ici franchement la vérité, quand la portion la plus grâve, ou plutôt, hipocrite, du genre humain, devroit y trouver à redire, je suis fermement persuadé qu'il est aussi impossible de refuser son admiration à une beauté exquise, ou de ne pas goûter du plaisir en la voyant, que de ne point sentir la chaleur.

lorſqu'on eſt expoſé aux rayons les plus brulans du ſoleil : dans ces occaſions, fuir, eſt tout ce que nous pouvons de mieux; cependant, ſi on eſt obligé de convenir que nous avons le pouvoir de fuir, on doit avouer auſſi, qu'il faut avoir la plus forte réſolution pour prendre ce parti : car, comme dit Dryden; quand *on voit le Paradis ouvert ſur un viſage*, qu'il eſt bien naturel de ſouhaiter d'y entrer! & qu'il eſt difficile de s'éloigner de cet aſpect aimable!

Cependant, mes jeunes Lecteurs, quelque difficile que cela ſoit, il le faut abſolument, & même ſur le champ: ne vous flattez pas que le feu ne brule pas auſſi bien qu'il échauffe; plus long-tems nous reſtons à ſa portée, plus nous brulons. L'admiration d'une belle femme, fut-ce celle de notre meilleur ami, peut être innocente dans le commencement; mais n'eſperons pas qu'elle reſte toujours telle; les deſirs viennent ſûrement à la ſuite, & entraînent après eux l'eſpérance, les projets, les intrigues, & une longue kyrielle de malheurs. On peut appliquer proprement aux affaires de ce genre, la maxime ſi connue, que *perſonne ne devient un grand criminel tout d'un coup*. Il en arrive de nous dans ces ſortes de cas, comme des voyageurs, qui marchent ſans précautions dans certains cantons de l'Arabie déſerte, où les ſables

trompeurs les gagnent imperceptiblement, jusqu'à ce qu'ils en soient tout-à-fait entourés, & qu'ils y périssent. Dans ces circonstances, la seule sureté consiste à retirer son pied, dès le premier instant qu'on s'apperçoit que l'on glisse.

Cette digression paroîtra peut-être impertinente à quelque Lecteur : nous n'avons pu cependant nous dispenser de leur donner ces avertissemens, puisque, de toutes les passions, il n'y en a point dont nous devions nous garder davantage que de celle qu'on appelle l'amour : il n'en est point qui nous présente, sur-tout dans l'âge turbulent de la jeunesse, des tentations si douces, si fortes, & presque irrésistibles. Aucune n'a jamais produit dans la vie privée tant de tragédies fatales & lamentables ; & ce qu'il y a de pis, il n'en est point dont le poison gagne & affecte si aisément le cœur. L'ambition ne produit guère de maux, que quand elle est logée dans un cœur cruel & sauvage. L'avarice ne germe presque que dans le sol le plus stérile & le plus pauvre. Au contraire, l'amour s'insinue d'ordinaire dans les cœurs les plus riches & les plus nobles : & si l'on n'a le plus grand soin d'y veiller, de l'élaguer & d'en arracher les mauvaises herbes, qui ne naissent que trop souvent autour de lui, il pousse sans mesure ; & loin de produire rien de désirable, il étouffe & tue tout ce qu'il y a de bon-

& de noble dans le cœur, où il regne en Souverain. Pour finir l'allégorie , la tendresse & le bon naturel, la bravoure, la générosité, & toutes les vertus en général, ne sont souvent que les instrumens qu'on fait servir à effectuer les desseins les plus pernicieux de ce tyran qui subjugue tout.



CHAPITRE II.

Qui à mon avis paroîtra assez naturel à tous les Lecteurs mariés.

Si la table du pauvre Booth n'offrit à la faim du Colonel que des mets assez indifférens, il y trouva le régal le plus excellent dans un genre bien plus doux. Le Colonel commença alors à s'étonner en lui même de n'avoir pas encore remarqué cette beauté charmante & incomparable: Sa surprise étoit si naturelle, que, de peur qu'elle produisit le même effet sur nos Lecteurs, nous avons cru devoir en donner la solution dès le Chapitre précédent.

Pendant les deux premieres heures, le Colonel avoit à peine détourné les yeux de dessus Amelie : il étoit déja saisi par sa surprise, avant que son cœur se soupçonnât dans aucun danger : cependant, son esprit ne lui eut pas plutôt découvert un certain secret, qu'il lui suggera en même tems un peu de prudence. La connoissance qu'il avoit un secret à cacher, ainsi que le soin de le cacher, prirent chez lui naissance dans le même instant. Pendant tout le reste du jour il fut plus circonspect, & se contenta de jetter, de tems à autre, sur Amelie, un

regard à la dérobée, sur-tout quand un sérieux un peu extraordinaire, de la part de Booth, lui fit craindre que sa premiere conduite n'eût fait remarquer à son ami le goût violent qu'il avoit pris brusquement pour sa femme, même avant que de s'en être apperçu lui-même.

Amelie fut tout le jour de la meilleure humeur, & de la plus grande vivacité du monde, elle ne fit pas une seule fois attention à cet air mécontent de son mari; tant il est vrai, comme nous l'avons déja dit ailleurs, que le crime est beaucoup plus clairvoyant que l'innocence. Si Booth avoit réellement fait, sur la façon d'agir du Colonel, cette remarque, que celui-ci soupçonnoit lui-même, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider: cependant il étoit assez important de dire, comme nous le pouvons faire avec assez de certitude, que le changement de conduite de Booth fut assez remarquable. Il ne mit plus dans sa conversation rien de sa vivacité précédente; & son air, qui ordinairement étoit l'image de la douceur & de la bonne humeur, s'il ne devint pas le siége de la tristesse & de l'aigreur, passa du moins à la gravité & à la mélancolie.

Quoique le soupçon du Colonel eût produit, sur sa façon d'agir, l'effet que nous avons dit, il ne put pas se résoudre à s'en départir: en un mot, il étoit sur son

ſiége comme s'il y eut été cloué par enchantement, jettant des coups d'œil de tems à autre, & irritant ſa paſſion naiſſante, ſans avoir aſſez de pouvoir ſur lui-même pour s'en aller, juſqu'à ce qu'enfin la décence le contraignit à mettre fin à cette viſite hors de ſaiſon. Quand le mari & la femme furent reſtés ſeuls, la derniere reprit le ſujet de ſes enfans, & raconta en détail à Booth tout ce qui s'étoit paſſé chez Milord: quoiqu'il n'en fût pas content, il affecta de prendre plaiſir à ce récit; cette affectation, quelque mal-adroitement qu'il jouât ſon rôle, ne fut pas remarquée par Amelie: elle ne pouvoit pas concevoir un mécontentement qu'elle n'avoit pas le plus foible ſoupçon d'avoir cauſé, ſur-tout dans un tems où elle imaginoit, que ſon mari devoit être pleinement ſatisfait de ſa réconciliation avec le Colonel James.

Booth paſſa la plus grande partie de la nuit ſans fermer la paupiere; & ſi durant le reſte on peut dire qu'il dormit, à peine jouit-il du repos. Ses yeux ne furent pas plutôt fermés qu'il fut tourmenté par des ſonges effrayans, qui le jetterent dans une ſituation ſi cruelle, que bientôt il reveilla ſon Amelie, & jetta l'allarme dans ſon cœur, par la crainte qu'il ne fût attaqué de quelque maladie fâcheuſe, quoiqu'aucune chaleur extraordinaire, ni autre indication, ne pût faire appercevoir en lui les moindres

ſimptômes

symptômes de fievre, & qu'il fût plus frais qu'à l'ordinaire.

Booth assura sa femme qu'il se portoit fort bien, mais qu'il n'avoit aucune envie de dormir ; de son côté, elle dit adieu au sommeil, pour faire avec lui la conversation. Milord en fut le sujet ; elle lui répéta toutes les histoires qu'elle avoit entendu raconter à Me. Ellison, de la tendresse de ce Seigneur pour sa sœur, son neveu & sa niece. Il est impossible, mon cher, lui dit-elle, de décrire l'amitié qu'ils ont pour leur oncle, ce qui, à mon avis, prouve, inconteſtablement, qu'il a pour eux la bonté d'un pere. Elle continua ainsi pendant quelques momens, & conclut enfin qu'il étoit bien dommage que peu de gens eussent une ame si généreuse jointe à une fortune aussi immense.

Booth, au lieu de répondre directement à ce discours d'Amelie, s'écria froidement : Mais pensez-vous, ma chere, qu'il ait été bien d'accepter tous ces bijoux de prix que nos enfans ont rapportés à la maison ? Je vous le demande encore ; quel retour pouvons-nous faire pour de tels présens ?

En vérité, mon cher, s'écria Amelie, vous envisagez les choses d'un air trop sérieux. Je suis la derniere personne du monde qui voulût exténuer la bonté de Milord (car je penserai toujours qu'il nous oblige infiniment) ; cependant vous conviendrez

que ces bagatelles font de vraies miseres pour un homme qui a une fortune aussi considérable. Quant au retour, ses bontés sont plus que payées par la satisfaction qu'il en reçoit lui-même, & je suis convaincue qu'il n'en attend point d'autre.

Ma chere, s'écria Booth; vous jugez des autres par vous même. Je conviens que je n'ai encore apperçu aucune raison de blâmer votre discernement; peut-être que j'ai eu tort de me donner tant d'inquiétudes pour cela.

Inquiétude! mon cher Booth, dit Amelie vivement. Oh Ciel! cela vous a rendu inquiet?

Je vous avoue même, répondit Booth, que c'est la seule raison qui ait troublé mon repos.

Eh bien donc, dit Amelie, je voudrois que toutes ces choses eussent été au diable, avant que les enfans les eussent vues: quelque raison que j'aie de penser autrement que vous, je proteste qu'à l'avenir, ils n'accepteront pas de présens pour la valeur d'un liard. Si pour cela j'ai été cause de votre inquiétude, vous me devez du moins la justice de croire que j'étois totalement innocente.

A ces mots Booth la prit dans ses bras, & lui fit les plus tendres caresses, en répétant avec emphase, le mot, *innocente?* Que le Ciel, s'écria-t-il, me préserve de

jamais penser autrement ; vous êtes la meilleure & la plus charmante des femmes.

Mais, dit-elle, en souriant.... avouez-moi la vérité, mon cher : je vous promets de ne pas vous blâmer ni vous mésestimer pour cela. N'y a-t-il pas un peu d'orgueil dans cette appréhension d'avoir des obligations ?

Peut-être que oui, répondit-il, ou même si vous voulez, un peu de crainte. Il est vrai que je redoute les obligations, comme la pire espèce de dettes ; car j'ai observé en général, que ceux qui rendent des services, s'attendent d'être payés au centuple.

Ici finit tout ce qu'il y eut d'intéressant dans leur discours ; peu après ils se rendormirent dans les bras l'un de l'autre. Depuis cet instant, Booth n'éprouva plus d'inquiétudes, & ses rêves ne furent plus troublés.

Cependant leur sommeil avoit été si interrompu dans la premiere partie de la nuit, que, comme il étoit tard lorsqu'ils s'étoient livrés au doux sommeil que je viens de dire, ils garderent le lit le lendemain jusqu'à midi, qu'ils se leverent avec la plus grande gaieté ; &, tandis qu'Amelie étoit occupée aux affaires de la maison, Booth alla voir le Colonel blessé.

Il trouva ce Gentilhomme toujours en bon train de se rétablir, & il en fut plus charmé, qu'il n'eut lieu de l'être de son accueil. Le Colonel le reçut froidement,

& quand Booth lui eut dit qu'il avoit reçu de ſon frere une pleine ſatisfaction, Bath leva la tête, & répondit avec un ſourire de mépris: Fort bien, Monſieur, ſi vous penſez que les affaires puiſſent s'accommoder ainſi, à la bonne heure: je n'ai rien à y voir: ma dignité n'a point été inſultée.

Je crois, s'écria Booth, que perſonne n'oſeroit l'attaquer.

Vous le croyez! dit le Colonel, vous pouvez en être aſſuré, Monſieur; mais ce que vous pouvez du moins certifier, c'eſt que ſi quelqu'un s'en aviſoit, je le pourſuivrois juſques dans les abymes de l'enfer; oui morbleu, vous pouvez l'aſſurer.

Booth trouvant le Colonel dans cette diſpoſition, n'eut pas d'envie d'allonger beaucoup ſa viſite, & le Colonel ne parut pas non plus le déſirer. Ainſi il revint trouver Amelie, qui s'occupoit alors aux préparatifs du dîner, avec autant de plaiſir qu'une belle Dame en goûte ordinairement à ſe parer pour un bal.

CHAPITRE III.

Où l'on reprend l'histoire d'un peu plus haut.

AVANT que de suivre plus avant le fil de notre histoire, nous raconterons aux Lecteurs une petite scene qui se passa entre Amelie & Me. Ellison, tandis que Booth étoit allé rendre visite au Colonel Bath. Nous avons déja remarqué qu'Amelie avoit pris pour Me. Bennet une affection extraordinaire, qui n'avoit fait que se fortifier toutes les fois qu'elle l'avoit vue. Elle avoit cru découvrir quelque chose d'extrêmement bon & doux dans son air & son caractère, & désiroit fort de savoir son histoire.

Elle eut ce matin une entrevue très-courte, avec cette Dame, dans l'appartement de Me. Ellison. Aussitôt que Me. Bennet fut partie, Amelie dit à Me. Ellison la bonne opinion qu'elle avoit conçue de son amie, & même la curiosité qu'elle avoit d'apprendre son histoire. Car il doit y avoir quelque chose de singulierement bon, dit-elle, dans une personne qui pleure encore son mari trois ans après sa mort.

Oui, s'écria Me. Ellison, il est sûr qu'on doit lui accorder d'avoir été une des meil-

leures d'entre les femmes. En effet, c'eſt au fond une bonne pâte de femme, & ce que j'aime de plus en elle, eſt la grande reſſemblance qu'elle a avec vous par l'extérieur de ſa figure & par le ſon de voix. Pour moi, je ne ſais rien de remarquable dans ſa fortune, que ce que je vous en ai déja dit, qu'elle eſt fille d'un Curé; qu'elle a eu peu ou point du tout de fortune, & & qu'elle a épouſé par amourette un pauvre Curé, qui l'a laiſſée en mourant dans la plus grande détreſſe. Si vous voulez, je vous montrerai une lettre qu'elle m'écrivit dans ce tems; mais j'exige de vous de ne jamais lui en parler. Alors, ouvrant ſon ſecrétaire, elle en tira la lettre, & la donna à Amélie; en diſant: Voilà, je crois, Madame, une belle peinture du malheur, autant qu'il ſoit jamais poſſible de l'exprimer.

« Ma chere Dame, comme je n'ai point » d'autre amie au monde que vous, j'eſ» père que vous me pardonnerez de vous » écrire dans cette circonſtance. Je ne » ſais ſi vous pouvez me ſoulager dans » mes malheurs; & même quand vous le » pourriez, je n'ai aucun droit d'attendre » que vous le faſſiez... Oh Ciel! Mon cher... » mon cher mari eſt mort; j'avois préparé » tout ce qu'il falloit pour l'enterrer; une » bande de coquins ſont entrés chez moi, » ont pris tout ce que j'avois, ont ſaiſi

» même jufqu'au corps de mon pauvre
» mari, & menacent de lui refufer la fé-
» pulture. Pour l'amour de Dieu, Ma-
» dame, aidez-moi du moins de vos con-
» feils. Mon petit Tommy eft actuelle-
» ment à me tourmenter pour avoir du
» pain, & je n'en ai point à lui donner.....
» Je ne puis vous en dire davantage. Je
» fuis votre très-humble & malheureufe
» fervante, Me. BENNET. »

Amelie lut cette lettre à deux reprifes; puis, fe tournant avec les larmes aux yeux, elle lui demanda comment cette pauvre malheureufe avoit pu fortir d'une telle détreffe.

Vous pouvez bien penfer, Madame, répondit Me. Ellifon, que dès que j'eus lu la lettre, je courus chez elle. Pour la faifie du corps, c'étoit une imagination; mais tout le refte étoit exactement vrai. J'envoyai auffi-tôt chercher le même gentilhomme à qui j'ai recommandé Mr. Booth, je lui laiffai le foin de faire enterrer le mort; & j'amenai chez moi mon amie & fon petit garçon, qui y refterent quelques mois dans l'état le plus miférable. Je la déterminai enfuite à fe retirer à la campagne, & lui procurai un logement chez un ami, à Saint Edmundsbury; l'air & la falubrité du lieu la rétablirent, & elle eft revenue depuis un an à la ville, auffi bien, je crois, qu'elle l'eft à préfent.

Je crains prefque de vous demander.....

cependant je desirerois apprendre ce qu'eſt devenu ce pauvre petit garçon.

Il eſt mort, dit Me. Ellifon, il y a un peu plus de ſix mois : la mere l'a pleuré d'abord preſque autant qu'elle avoit fait ſon mari ; mais j'ai trouvé plus de facilité à la conſoler, quoiqu'il m'a fallu reſter près de quinze jours avec elle dans cette derniere circonſtance.

Vous êtes bien bonne, dit Amelie, & je vous aime de tout mon cœur.

Hélas ! Madame, s'écria-t-elle ; qu'aurois-je été en état de faire par moi-même, ſans la bonté du meilleur des hommes, de mon noble couſin ? Mylord n'eut pas plutôt appris de ma bouche le malheur de la veuve, qu'il lui aſſura auſſi-tôt ſur ſa tête un contrat de cent cinquante livres ſterlings de rente viagere.

Voyez ! combien cela eſt noble & généreux, dit Amelie ? je vous déclare, Me. Ellifon, que je commence à aimer votre couſin.

Et moi, répondit-elle, je vous déclare que, ſi vous l'aimez, cet amour n'eſt pas en pure perte. Oui ma foi je vous en aſſure : ſi vous ſaviez ce que je lui ai entendu dire, en arriere de vous hier....

Qu'eſt-ce qu'il diſoit, Me. Ellifon, dit Amelie ?

Il diſoit, répondit l'autre, que vous étiez la plus belle femme qu'on ait jamais vue

de deux yeux.... Ah! il eſt inutile de ſouhaiter..... cependant je ne puis m'en empêcher..... oui, Me. Booth, plût au Ciel que vous euſſiez été libre, je crois fermement que j'aurois pu vous rendre la plus heureuſe des femmes; &, ſincèrement, je n'ai jamais connu perſonne qui le méritât plus que vous.

Madame, lui répliqua Amelie, je vous ſuis obligée de cette bonne opinion. Je me regarde déjà comme la plus heureuſe femme de la terre. Il eſt vrai que notre ſituation auroit pu être plus fortunée. Mais ma chere Me. Elliſon, quelle fortune peut-on mettre en balance avec un mari tel que le mien?

Ma chere Dame, répondit Me. Elliſon, il me ſemble que vous portez la choſe bien loin; j'avoue que Mr. Booth eſt véritablement un fort bel homme. A Dieu ne plaiſe que je veuille le déprimer dans votre eſprit; cependant, ſi j'étois obligée d'en faire l'aveu, je ne pourrois pas m'empêcher de dire, que les hommes ont plus de raiſon d'être envieux du bonheur de Mr. Booth, que les femmes n'en ont de vous jalouſer.

Tenez, repliqua Amelie, je ne puis ſouffrir cela. Vous allez perdre toute mon amitié, ſi vous marquez la moindre opinion déſavantageuſe de mon mari..... vous ne le connoiſſez pas, Me. Elliſon: c'eſt le meilleur, le plus aimable, le plus digne homme

de tout ſon ſexe. J'ai en effet remarqué déjà une ou deux fois que vous avez pris un travers contre lui; je ne conçois pas pour quelle raiſon. S'il a dit ou fait quelque choſe qui vous déplaiſe, je puis vous aſſurer avec juſtice que c'eſt ſans aucun deſſein de vous déſobliger. Son extrême vivacité fait que quelquefois il ne prend pas garde à ce qu'il dit; mais je ſuis convaincue que jamais homme n'a eu un cœur plus innocent ni moins porté à offenſer.

Madame, s'écria Me. Elliſon, vous prenez votre ſérieux; je ne dirai plus rien. Comment avez-vous pu ſoupçonner que j'aie pris de l'éloignement pour un homme, à qui au contraire j'ai toujours marqué les égards les plus parfaits? mais dire que ni lui, ni preſqu'aucun autre au monde ſoit digne de vous, c'eſt ce que je ne puis, ſans faire tort à la vérité. Si vous me forcez à vous le déclarer, je crois que tant de beauté, de ſens & de bonté, auroit pu ſans vanité aſpirer à la poſſeſſion de tous les Monarques de l'Europe.

Hélas! ma chere Me. Elliſon, répondit Amelie, penſez-vous que le bonheur & une couronne ſe trouvent ſi ſouvent réunis enſemble? Combien de femmes ont été miſérables dans les bras des Monarques? ..... Oui, Madame, quand j'aurois tout le mérite que vous m'accordez ſi gratuitement, je le croirois bien recompenſé par la poſ-

session d'un homme tel que le Ciel a bien voulu m'en accorder un; &, sur mon ame, je ne changerois pas mon sort pour celui d'aucune Reine de l'Univers.

Eh bien, dit Me. Ellison, il y a assez de femmes pour vous consoler là-dessus. Mais je n'oublierai jamais le commencement d'une chanson de Mr. Congrève, dont mon mari étoit si fol qu'il la chantoit perpétuellement.

L'amour est une foiblesse de l'ame, s'il n'est joint à l'ambition. A mon avis l'amour sans l'intérêt est un mets bien insipide.

Et je vous prie, dit Amelie en souriant, y a-t-il long-tems que vous avez embrassé cette opinion?

Depuis que je suis née, répondit Me. Ellison; ou du moins c'est du plus loin que je me souvienne.

Mais, dit Amelie, ne vous êtes-vous jamais écartée de cette façon de penser généreuse?

Pas une seule fois, répondit l'autre, dans tout le cours de ma vie.

Oh Me. Ellison, Me. Ellison! s'écria Amelie; pourquoi blâmons-nous ceux qui n'ont pas assez de sincérité pour avouer leurs torts, nous qui sommes si souvent honteux nous-mêmes de reconnoître que nous avons raison. Il y a des femmes à ma place qui seroient fâchées que vous ne les eussiez pas prises pour confidentes; mais

je ne cherche jamais à ſavoir des affaires des autres que ce qu'on veut bien m'en confier. Croyez cependant, que, quand j'aurois déſapprouvé votre choix, je ne vous aurois pas donné à connoître que je ſavois tout. Mais je vous aſſure que je l'approuve fort. S'il n'eſt point gentilhomme, il ſera bientôt en votre pouvoir de le rendre tel. A l'égard de ſes bonnes qualités, je ſuis en état de vous en répondre, & je ne fais pas le moindre doute, puiſque vous m'avez dit vous-même que vous aviez placé votre affection ſur lui, que vous n'ayez lieu de vous croire une des plus heureuſes femmes de la terre.

Sur mon honneur, reprit grâvement Me. Elliſon, je ne ſais ce que vous voulez dire.

Sur mon honneur, dit Amelie, vous me ſurprenez: mais je ne dis plus rien.

Non, dit l'autre, je veux abſolument ſavoir ce que vous entendez.

Que puis-je entendre autre choſe, répondit Amelie, que votre mariage avec le ſergent Atkinſon?

Avec le ſergent Atkinſon! s'écria Me. Elliſon d'un air piqué, mon mariage avec un ſergent!

Eh bien, avec Mr. Atkinſon donc, avec le capitaine Atkinſon, ſi vous voulez; car j'eſpere qu'il le ſera un jour.

Réellement, dit Me. Elliſon, avez-vous

de moi assez mauvaise opinion pour me croire capable d'une telle bassesse? qu'ai-je fait, ma chere Me. Booth, pour mériter aussi peu votre estime? Je vois bien que, comme dit Salomon, les femmes doivent toujours veiller à la porte de leurs lévres. Je n'avois garde de présumer qu'une petite liberté innocente dans la conversation dût me faire soupçonner d'être sérieusement dans l'intention de déshonorer ma famille: car, Madame, il faut que vous le sachiez; je suis descendue d'une très-noble maison, quoique je loue des chambres; il y a peu de gens, je crois, parmi ceux que je loge, qui puissent se flatter que la leur soit aussi bonne.

Madame, dit Amelie, si je vous ai offensée, je vous demande pardon. Mais outre ce que je vous ai entendu dire à vous-même, Mr. Booth m'a dit.....

Oh, répondit Me. Ellison, je le sais, Mr. Booth est fort de mes amis.... Je vous connois trop bien pour croire que ce soupçon soit venu de vous-même..... J'ai vraiment beaucoup d'obligation à Mr. Booth.

Mais, s'écria Amelie, c'est la faute du sergent lui-même: car je suis sûre que Mr. Booth n'a fait que répéter ce qu'il a su de lui.

C'est un impertinent & un sot, s'écria Me. Ellison; je saurai à l'avenir traiter les gens comme il convient. Je vais vous dire,

ma chere Dame, tout ce qui est arrivé. En me levant ce matin, je trouvai ce garçon qui attendoit sous le vestibule; comme vous lui aviez marqué quelques attentions, parce qu'il est votre frere de lait, & que d'ailleurs, je l'avoue, il est assez beau garçon, je grondai ma servante de ne pas l'avoir fait entrer dans ma chambre de derriere; & je le priai ensuite d'entrer dans la salle. Pouvois-je imaginer qu'il iroit prendre ces politesses pour un encouragement sérieux?

Eh bien, il faut rendre justice aussi à mon pauvre frere, répondit Amelie. Je vous ai vu lui donner encore de plus grands encouragemens que celui-là.

Cela peut bien être, dit Me. Ellison. J'ai été trop peu sur la reserve dans mes discours, & je ne voudrois pas répondre de tout ce que j'ai dit. Ensuite elle changea de conversation, &, avec un éclat de rire affecté, elle tourna le tout en risée. Bientôt après les deux Dames se séparerent de bonne humeur en apparence: & Amelie retourna aux fonctions de son ménage, auxquels Booth la trouva occupée sur la fin du Chapitre précédent.

CHAPITRE IV.

Qui contient un incident fort extraordinaire.

L'APRÈS midi Mr. Booth, Amelie & ses enfans allerent à la promenade au parc. La conversation roula sur ce qui s'étoit passé le matin avec Me. Ellison, du moins sur la derniere partie du dialogue qu'on vient de voir dans le précédent Chapitre.

Amelie dit à son mari que Me. Ellison nioit si fortement d'avoir la moindre intention d'épouser le sergent, qu'elle étoit convaincue que le pauvre garçon étoit dans l'erreur, & qu'il avoit pris mal-à-propos une petite attention pour un encouragement sérieux, & finit par prier Booth de ne pas la badiner davantage sur ce sujet.

Booth fit un éclat de rire de ce que lui disoit sa femme. Ma chere amie, lui dit-il, qu'il est aisé d'en imposer à une personne aussi honnête & simple que vous! Vous ne devinez guère l'artifice & la fausseté des femmes! Je connois une jeune Dame, qui, contre l'aveu de son pere, a épousé un officier de mes confreres. Comme j'avois coutume de me promener souvent avec elle, (car je connois son pere très-intimément) de son propre aveu elle saisissoit

toutes les occasions de tourner en ridicule & d'avilir son mari (car il l'étoit déjà alors) & marquoit beaucoup de surprise & d'indignation au bruit qui se répandoit, qu'elle avoit pour ce jeune homme tout autre dessein que d'en rire & de le mépriser. Le mariage se déclara par la suite, & la Dame fut conduite en cérémonie au lit nuptial. Je l'ai vue souvent depuis; elle n'a point paru honteuse de ce qu'elle m'avoit dit précédemment, quoiqu'en effet je crois qu'elle me haït de tout son cœur de l'avoir entendu.

Mais pour quelle raison, s'écria Amelie, nieroit-elle le fait ? Elle doit être bien sûre que nous le découvrirons.

Je ne saurois pénétrer son dessein, repliqua Booth. Quelquefois on voudroit presque se persuader qu'il y a du plaisir dans le mensonge même. Mais j'en croirois l'honnête sergent sur sa parole, plus que cinquante Me. Ellison sur leur serment. Je suis bien assuré qu'il ne m'auroit jamais déclaré ce qu'il m'a dit, si on ne lui eût donné l'encouragement le plus marqué; & après ce dont nous avons été témoins nous-mêmes, on peut, sans trop présumer de sa sincérité, lui donner une créance sans bornes, par rapport à la conduite de cette Dame.

Amelie n'eût rien à repliquer, & ils parlerent d'autres choses pendant tout le reste de la promenade.

De retour à la maiſon, Amelie fut ſurpriſe de trouver tout l'appartement en déſordre. Pluſieurs des bijoux que Mylord avoit donnés aux enfans, étoient diſperſés dans la chambre, & un habillement tout neuf, qu'elle avoit laiſſé ſur des tablettes, ſe trouva déployé ſur le lit.

Elle appela auſſi-tôt ſur l'eſcalier ſa petite ſervante, qui, l'ayant vue monter avec une chandelle, ſe déſeſperoit à force de pleurer : car, quoique cette fille leur eût ouvert la porte, Amelie n'avoit pas fait cette remarque.

La ſervante ſe jetta à genoux en criant : Pour l'amour de Dieu, Madame, ne ſoyez pas en colère contre moi. J'étois toute ſeule dans la maiſon ; entendant frapper à la porte, je ſuis allée ouvrir ; je ne ſoupçonnois aucun malheur ; je n'imaginois pas que ce fût d'autres que vous, ou mon maître, ou Me. Elliſon. Si-tôt que j'eus ouvert, l'homme eſt entré de force & a monté l'eſcalier ; je ne ſaurois vous dire ce qu'il vous a volé : mais je n'ai pu rien empêcher ; car c'étoit un grand homme fort avec un piſtolet à chaque main : ſi j'avois oſé crier au ſecours, ſûrement il m'auroit tuée. Jamais je n'ai eu tant de frayeur : je n'en ſuis pas encore bien revenue. Il doit être encore quelque part dans la maiſon ; car je ne l'ai point vu ſortir.

Amelie fut un peu allarmée à ce récit,

mais beaucoup moins que bien d'autres femmes à sa place.

Booth ayant ouvert la fenêtre, & fait monter deux porteurs de chaises, fit une recherche dans toute la maison; ce fut inutilement : le voleur s'étoit échappé, quoique la pauvre fille, dans sa frayeur, ne s'en fût pas apperçue.

Une circonstance qui surprit beaucoup Booth & Amelie, & qui sans doute produira le même effet sur le lecteur; c'est que le voleur n'avoit rien emporté du tout. A la vérité il avoit bouleversé tous les habits de Booth & d'Amelie, renversé tous les bijoux des enfans; mais il avoit tout laissé.

Amelie ne fut guère plus charmée qu'étonnée de cette découverte; alors, questionnant de nouveau la servante, elle promit de lui pardonner tout, si elle avouoit la vérité, & la menaçant, si elle se trouvoit coupable du moindre mensonge. Ce que vous racontez du voleur, mon enfant, dit-elle, n'est certainement pas vrai. Vous avez eu quelqu'un avec vous, à qui vous avez fait voir toutes ces choses. Dites-moi franchement ce qui en est.

La fille protesta de la maniere la plus solemnelle, qu'elle ne connoissoit point la personne; à l'égard des circonstances particulieres, elle commença à se couper un peu & à varier, sur-tout par rapport

aux pistolets. Sur quoi Booth l'ayant questionnée exactement, elle s'écria enfin..... Sûrement, Monsieur, il faut qu'il ait eu des pistolets sur lui; &, au lieu de persister à dire qu'il s'étoit jetté sur elle, elle avoua qu'il avoit demandé à la porte son maître & sa maîtresse, & qu'à sa demande elle l'avoit fait monter, parce qu'il vouloit les attendre jusqu'à leur retour. Mais, Monsieur, s'écria-t-elle, je n'y entendois aucun mal: car il avoit l'air d'un homme comme il faut. A la vérité je l'ai cru tel pendant quelque tems; il est resté assis bien tranquillement, jusqu'à ce qu'ayant apperçu sur la commode quelques bijoux d'enfans, il s'écria: Ah, ah! qu'est-ce que cela? & puis il se mit à tout culbuter comme un insensé. Alors j'ai pensé en moi-même que c'étoit un voleur, & je n'ai pas osé rien dire; car je savois que Me. Ellison & sa fille étoient sorties. Qu'auroit pu faire une pauvre fille comme moi contre un grand homme fort? D'ailleurs, je pensai qu'il devoit avoir des pistolets sur lui; quoiqu'en effet je ne pourrois pas jurer sur la Bible (non, je ne le ferois pas pour tout un monde) que je lui en aie vu aucun: mais si j'avois eu l'imprudence de dire quelque chose qui l'offensât, il les auroit tiré bientôt de sa poche & m'auroit tuée.

Je ne sais plus qu'en penser, s'écria Booth. Il me semble que cette pauvre fille dit bon-

nement tout ce qu'elle fait. Ce ne peut pas être un voleur : il n'a pas enlevé la moindre chose, & il eſt clair qu'il a manié la montre de la petite fille. Si c'eût été un Baillif, il ſeroit reſté ſûrement juſqu'à notre retour. Je ne ſaurois conclure autre choſe du diſcours de la ſervante, ſinon que c'eſt quelque fou.....

Oh, Monſieur, dit la ſervante, maintenant que vous m'y faites penſer, ſi ce n'eſt pas un voleur, ſûrement il faut que ce ſoit un fol: car il avoit l'air & les regards à-peu-près ſemblables à ceux d'un fol. Je m'en ſouviens à préſent; il parloit tout ſeul, & diſoit mille étranges choſes que je n'entendois pas. En effet il reſſembloit à des gens comme j'en ai vus à Bedlam. D'ailleurs, ſi ce n'étoit pas un fol, à quoi lui auroit ſervi de tout éparpiller le long de la chambre comme il a fait? Il diſoit auſſi bien des choſes de mon maître, avant que de deſcendre en bas; j'étois ſi effrayée que je ne peux pas m'en reſſouvenir bonnement; mais, ſûrement, c'étoit de bien mauvais diſcours qu'il tenoit contre lui. Il juroit auſſi de lui faire bien du mal; mais je ne puis pas me rappeler ce que c'étoit.

Ma foi, dit Booth, voilà la conjecture la plus probable; mais je ſuis toujours embarraſſé de ſavoir qui ce peut être. Je ne ſais aucun fol qui me connoiſſe; & il paroît pourtant, à ce que dit la fille, que cet

homme m'a demandé. Alors il retourna à la servante, & lui demanda encore si elle étoit sûre de cette circonstance ?

La pauvre fille, après avoir un peu hésité, répondit : En bonne foi, Monsieur, je ne saurois pas vous dire positivement : l'effroi qu'il m'a causé par la suite m'a fait oublier presque tout.

Eh bien, qui que ce puisse être, s'écria Amelie, je suis bien aise que la chose n'ait pas eu de plus mauvaises suites. Betty, que ceci vous serve une fois pour toutes, & vous apprenne à prendre plus de soin à l'avenir. Si jamais vous restez seule dans ma maison, n'ouvrez la porte à personne, sans avoir regardé d'abord par la fenêtre qui c'est. J'ai promis de ne pas vous gronder davantage pour cela ; je tiendrai parole : mais il est clair que vous avez prié cet homme de monter dans notre appartement ; & cela est fort mal, quand nous sommes absens.

Betty alloit répondre, mais Amelie l'en empêcha en disant : Ne cherchez pas à vous excuser. Je hais mortellement le mensonge, & je pardonnerois toute autre faute plutôt qu'une fausseté.

La pauvre fille se tut ; & Amelie avec son secours se mit à replacer toutes choses dans leur lieu. Pour la petite Amelie, elle baisa sa montre avec tendresse, & promit bien de ne plus la quitter.

Ainsi finit cette avanture extraordinaire

d'une façon qui ne contenta pas Booth : car, outre que la curiosité, parvenue à un certain point, est une passion fort inquiétante ; il avoit, comme il est ordinaire, je crois, à toutes sortes de personnes dans le cas où il se trouvoit, certains doutes, & je ne sais quelles appréhensions : En effet, la crainte n'est jamais plus fâcheuse que quand elle ne connoît pas certainement son objet ; dans ces sortes de cas, l'esprit est toujours ingénieux à se forger mille phantômes beaucoup plus terribles que des réalités ; & de même que les enfans, quand ils racontent des histoires de revenans & d'esprits, elle paroît industrieuse à s'effrayer elle-même.



CHAPITRE V.

Qui contient des matieres qui n'ont rien de fort extraordinaire.

TOUT ne fut pas plutôt remis en place, qu'on entendit frapper à la porte un grand coup, tel que des gens qui n'auroient pas été accoutumés au bruit de ce marteau, auroient cru que le fol revenoit dans le plus violent accès de sa folie.

Cependant, au lieu d'un aspect si désagréable, une belle Dame entra dans l'appartement ; c'étoit Me. James elle-même : elle étoit résolue de prouver à Amelie, en lui rendant promtement sa visite, qu'elle l'avoit accusée injustement de manquer aux devoirs de l'amitié : elle avoit de plus une autre raison de hâter cette visite ; c'étoit de féliciter son amie sur l'événement du duel entre le colonel Bath & le capitaine Booth.

Cette Dame avoit si bien profité de la remontrance de Me. Booth, qu'elle n'avoit plus cet air guindé & cérémonieux qu'elle avoit montré précédemment ; tout au contraire, elle se comporta avec beaucoup d'aisance & de bonne humeur, & se rendit si agréable, qu'Amelie fut enchantée de sa compagnie.

Il arriva pendant cette visite un incident

que plusieurs jugeront ne pas valoir la peine d'être raconté : cependant, comme il produisit des suites très-fortes dans l'esprit de Mr. Booth, nous n'avons pas cru devoir le passer sous silence.

La petite Amelie, qui étoit présente dans la chambre quand Me. James y étoit, puisqu'elle étoit auprès de cette Dame, s'avisa de jouer avec sa montre, qu'elle étoit charmée d'avoir réchappée des mains du fol. Me. James, qui fit beaucoup d'amitié à cette petite fille, demanda à voir la montre, & la loua comme le plus joli bijou qu'elle eût encore vu.

Amelie profita avec empressement de cette occasion pour célébrer les louanges de son bienfaiteur ; elle informa Me. James du nom de Mylord, & fit mille éloges de la générosité de ce Seigneur. A quoi Me. James répondit : Oui, Madame, il passe partout pour un homme extrêmement généreux..... quand il aime.

En prononçant ces mots, elle appuya fortement sur les trois derniers, & les accompagna en même tems d'un regard fixe, d'un sourire expressif & d'un grand coup de son éventail.

Le plus grand génie que le monde ait jamais produit, remarque, dans une de ses plus excellentes piéces, que *des bagatelles aussi légéres que le vent, sont pour les jaloux des*

des préjugés aussi forts que les preuves tirées de l'Ecriture.

On ne peut plus douter, je crois, que Mr. Booth ne commençât à être possédé de ce grand ennemi du genre humain. A ce discours de Me. James, il pâlit tout d'un coup; &, au lieu de cette humeur extrêmement gaie, il prit subitement un air morne, & ne dit plus un mot tant que Me. James resta dans la chambre.

Aussi-tôt qu'elle fut sortie de la porte, Me. Ellison entra dans la chambre en riant, & railla beaucoup Booth & Amelie de l'avanture du fol, dont on lui venoit d'apprendre la nouvelle en bas. A la fin, elle demanda à Amelie si elle ne pouvoit pas deviner qui c'étoit: sans attendre la réponse, elle ajouta; Pour moi j'imagine que c'est quelqu'un de vos amans, quelqu'un qui vous aura vue, & à qui vous aurez fait tourner la cervelle. En effet, je ne serois pas surprise quand tout le genre humain en feroit autant. Hélas! Mr. Booth, qui vous rend si sérieux? Quoi! vous êtes aussi mélancolique que si on vous eût volé réellement! Ma foi! à vous parler sérieusement, voilà une histoire bien étrange, & je ne sais qu'en penser: peut-être est-ce quelque coquin qui avoit dessein de voler la maison, & qui faute de courage se sera ravisé; cependant cela ne seroit pas moins extraordinaire. Quoi! vous n'avez rien perdu du tout, Madame?

Rien du tout, répondit Amelie : il n'a pas même pris la montre de ma petite fille.

Eh bien, Capitaine, s'écria Me. Ellison, j'espère que vous aurez plus de soin de la maison demain : car Madame & moi nous la laisserons à votre garde. Tenez, Madame, tenez, voilà un présent que Mylord nous envoie ; ce sont deux billets pour la mascarade à Ranelagh : vous en serez enchantée ; c'est le plus agréable de tous les amusemens.

Que je sois pendu, Madame, s'écria Booth, si ma femme s'y trouve.

A ces mots, Me. Ellison fut fort surprise, & Amelie ne le fut pas moins : car Booth les prononça avec beaucoup de chaleur. Enfin la premiere s'écria d'un air d'étonnement : Vous ne laisserez pas aller votre femme à Ranelagh, Monsieur ?

Non madame, repondit Booth, je ne laisserai point aller ma femme à Ranelagh.

Vous me surprenez, répliqua Me. Ellison ; vous ne parlez pas sérieusement.

Pardonnez-moi, madame, répondit-il, très-sérieusement : & qui plus est, je suis convaincu que d'elle-même elle refuseroit d'y aller.

Maintenant, madame, dit Me. Ellison, c'est à vous à répondre vous même ; & je réponds pour votre mari, que, si vous avez envie d'y aller, il ne s'y opposera pas.

Madame, dit Amelie avec un grand sé-

rieux, jamais je ne desirerai d'aller nulle part contre le sentiment & l'inclination de M. Booth.

A-t-on jamais rien entendu de pareil, s'écria Me. Ellison ? vous seriez propre à gâter le meilleur mari de l'univers. Inclination ! Une femme doit-elle donc se gouverner par les inclinations de son mari, quelque déraisonnables qu'elles puissent être ?

Madame, dit Amelie, je ne supposerai pas que les inclinations de M. Booth puissent jamais être déraisonnables. Je vous suis obligée de l'offre gracieuse que vous m'avez faite. Mais, je vous prie, n'en parlez plus : après ce que M. Booth vient de déclarer, quand Ranelagh seroit un ciel sur la terre, je refuserois d'y aller.

Je vous remercie, ma chere, s'écria Booth : je vous assure que vous m'obligez au-delà de toute expression par ce que vous venez de dire : je tâcherai de vous faire connoître à quel point je suis sensible à tant de bonté, & combien j'en suis reconnoissant.

Eh, mais, je vous prie, monsieur, dit Me. Ellison, quelle raison pouvez-vous avoir d'empêcher madame d'aller dans un lieu, j'ose le dire, aussi honnête qu'aucun autre de la ville, & fréquenté par la plus brillante & la meilleure compagnie ?

Pardonnez-moi, Me. Ellison, répondit

Booth : comme ma femme eſt aſſez bonne pour conſentir à ce que je lui demande, ſans en ſavoir les raiſons, je ne ſuis pas obligé, je crois, d'en rendre à d'autres. Nous n'avons point d'inquiſition en Angleterre.

Ma foi ! s'écria Me. Elliſon, ſi on m'eût dit cela, je n'aurois pas voulu le croire. Quoi ! refuſer à votre femme un plaiſir innocent, ſur-tout quand vous n'avez pas à dire pour prétexte, qu'il vous en coute un ſol de dépenſe.

A quoi ſert d'en parler davantage ? ma chere dame, dit Amelie. Tous les divertiſſemens ſont pour moi des objets ſi indifférens, que la ſeule inclination de quelqu'un pour qui j'aurois la moindre eſtime, ſuffiroit en tout tems pour m'en détourner. Sûrement après ce qu'a dit M. Booth....

Ma chere, reprit Booth, en la reprenant, je vous demande ſincèrement pardon. Si j'ai parlé un peu en colere.... Jamais je n'ai prétendu vous contrarier... Et je ne voudrois pas... J'ai dit tout d'un coup que vous n'iriez pas, &, ſur mon honneur, je n'avois pas intention d'en dire davantage.

Mon cher, lui répondit-elle, vous n'avez pas beſoin de vous excuſer ; je ne ſuis point du tout fâchée, & je ſuis très-perſuadée que vous ne me refuſeriez pas ce que je deſirerois.

Eſſayez, eſſayez-le, Me. s'écria Me.

Ellison. Je m'en rapporte au jugement de toutes les femmes de la ville, s'il est possible de demander à un mari rien de plus raisonnable. Vous ne sauriez concevoir combien cet endroit est doux, charmant, élégant, délicieux : le paradis même peut à peine l'égaler.

Je vous conjure de m'excuser, madame, dit Amelie, & même de ne plus en parler davantage : car sûrement je vous refuserois, je le dois ; mais si vous voulez m'obliger, donnez ce billet à la pauvre Me. Bennet : cela lui fera bien plaisir.

Non, madame, dit Me. Ellison, si vous ne l'acceptez pas, je ne suis pas embarrassée de trouver compagnie ; je ne vais pas avec toutes sortes de personnes. Je suis bien aise de voir madame Bennet chez moi, je la regarde comme une fort bonne femme ; mais je ne veux pas qu'on me voie avec de pareilles gens dans une assemblée publique.

Amelie fut un peu indignée de ces derniers mots, & déclara qu'elle ne pouvoit rien y comprendre. Bientôt après madame Ellison, voyant que tous ses efforts pour gagner Amelie étoient inutiles, prit congé, en lâchant à M. Booth deux ou trois mots piquans, & un regard encore plus significatif en partant.

CHAPITRE VI.

Dans lequel certaines dames pourront trouver la conduite d'Amelie répréhensible.

BOOTH & sa femme étant restés seuls, il régna entr'eux un silence parfait pendant quelques minutes. A la fin Amelie, qui, quoiqu'extrêmement bonne, étoit pourtant fort sensible, dit à son mari : apprenez-moi donc, mon cher, ce qui a pu vous causer tant de colere, quand Me. Ellison m'a proposé d'abord les billets pour cette mascarade ?

J'aimerois beaucoup mieux que vous ne me le demandassiez pas, répondit Booth. Vous m'avez obligé beaucoup en vous prêtant d'abord à mes desirs ; & vous ajouteriez encore à cette obligation en n'en pénétrant pas la raison. Comptez, ma chere Amelie, que tous mes souhaits n'ont pas d'autre objet que votre bien être & votre bonheur : c'est l'unique but de toutes mes actions. Il n'y a que cette vue seule qui puisse me porter à vous refuser quelque chose, ou à vous faire le moindre mystere.

J'en appelle à vous-même, répondit Amelie, si ce n'est pas trop me traiter en enfant, & si je puis m'empêcher d'être un peu choquée de cette façon d'agir.

Point du tout, répliqua-t-il. Je vous traite avec la tendresse d'un ami ; je ne cherche à vous cacher que ce que j'imagine devoir vous faire de la peine, si vous le saviez : c'est ce qu'on appelle les fraudes pieuses de l'amitié.

Je déteste toute fraude, répondit-elle, & l'épithéte de *pieuse* est trop belle pour être jointe à un tel mot. Vous avez souvent essayé, vous le savez, de ces fraudes, qui n'ont pas eu d'autre effet que de me tourmenter & me faire peine. Vous ne sauriez imaginer, mon cher, combien j'ai envie de connoitre la raison d'un tel langage, que je ne m'attendois pas de vous entendre jamais tenir avec moi. Plus vous avez montré de repugnance à me le dire, plus j'ai desiré ardemment de le savoir. Ne traitez pas cela de curiosité vaine, puisqu'il semble que je sois si fortement intéressée dans cette affaire. Si après tout ce que je vous dis, vous persistez à m'en faire un mystere, je vous convaincrai par mon obéissance que je n'ignore pas le devoir d'une femme ; mais je ne puis m'empêcher en même tems de vous dire, que vous me ferez le plus grand chagrin du monde.

C'est me dire par une périphrase, ma chere Amelie, s'écria-t-il, je serai contente sans apprendre ce secret ; cependant je suis résolue de le savoir.

Oui, s'écria-t-elle, puisque vous le dites ;

je suis convaincue que vous me direz.... Positivement, mon cher, je veux le savoir, & il le faut.

Eh bien donc, positivement, je vais vous le dire, répondit Booth; je crois que par-là vous connoîtrez que si vous savez bien le devoir d'une femme, je n'ai pas toujours la force de me conduire en mari. En un mot, ma chere, je ne veux point que vous receviez davantage des présens de Mylord. Voilà tout.

Miséricorde, s'écria-t-elle avec les marques du plus grand étonnement.... Quoi! un billet de mascarade....

Oui, ma chere, s'écria-t-il, c'est peut-être le pire & le plus dangereux de tous. Les gens ne s'avisent guere de faire présent de ces billets aux dames, sans avoir envie de les joindre dans cet endroit; & que savons-nous sur le compte de votre compagne. S'il faut vous parler sincèrement, je n'ai pas été content de sa conduite depuis quelque tems. Je frémis de penser seulement aux suites que peut avoir la démarche d'aller avec une telle femme dans un tel endroit, & d'y rencontrer un tel homme.... Maintenant, ma chere, vous sentez la raison que j'ai eue de refuser cette offre avec un peu de vivacité. Je crois qu'il n'est pas besoin de m'expliquer davantage.

Cela est inutile en effet, monsieur, répondit-elle. Bon Dieu, devois-je m'atten-

dre à une pareille raifon ! J'en appelle au ciel, j'en appelle à vous même, M. Booth, fi jamais je vous ai donné occafion de former un tel foupçon. Si jamais une action, ou même une penfée avoit terni l'innocence de mon ame, je vous le pafferois.

Que vous vous méprenez cruellement; dit Booth ! Quel foupçon vous ai-je fait appercevoir ?

Pouvez-vous me faire cette queftion, répondit-elle, après ce que vous venez de me déclarer.

Si j'ai marqué quelque foupçon contre vous, fi même j'ai eu la moindre penfée qui pût vifer là, puiffent tomber fur moi les plus grands malheurs qui ont jamais affligé l'humanité. Je connois l'innocence pure de ce tendre cœur ; je la connois, mon bel ange, & je l'adore. Les piéges qu'on peut tendre à cette innocence, font la feule caufe de mes appréhenfions. J'ai craint qu'un homme voluptueux & méchant, capable de tout facrifier pour fatisfaire fon appétit fenfuel par la poffeffion de l'objet le plus délicieux, ne fit quelqu'entreprife contre vous. Si jamais j'ai fait dans mon imagination la plus légere injure à la pureté fans tache de votre vertu, puiffe le ciel....

Ne cherchez point, cria-t-elle en l'interrompant, à m'effrayer par des imprécations. M. Booth, vous favez qu'une femme

eſt toujours ſuffiſamment gardée par ſa propre vertu. Il n'y a point de mari, qui, ſans la ſoupçonner, puiſſe redouter les piéges que vous venez de dire : d'ailleurs, ſi vous êtes capable de vous mettre de telles choſes dans la tête, pourquoi vos ſoupçons ne tomberoient-ils pas ſur moi auſſi bien que ſur toute autre ? Car ſûrement je ne vois rien de ſi injuſte, je dirois même, de plus ingrat, que les idées que vous avez priſes de Mylord. Je vous proteſte ſolemnellement que toutes les fois que j'ai vu ce pauvre homme, il n'a jamais pris avec moi la moindre liberté ; ſa conduite a toujours été polie, & même plus indifférente qu'autrement. Sur-tout lorſque nous avons joué aux cartes enſemble, je ne me rappelle pas qu'il m'ait dit dans toute la ſoirée dix paroles. Quand je ſuis allée chez lui, il a fait à la vérité les plus grandes amitiés aux enfans ; mais il m'a marqué ſi peu d'attentions, qu'une femme un peu vaine n'en auroit pas été contente. S'il leur a donné quelques préſens, il ne s'eſt point aviſé de m'en offrir un ſeul. Voilà en effet le premier qu'il m'offre, & que vous m'avez ſi gracieuſement forcée de rejetter.

Tout cela, dit Booth, peut bien n'être qu'un effet de l'art. Je ſuis convaincu qu'il vous aime, & même je ſuis perſuadé que cela doit être : & mon bon ami James, qui connoît le monde parfaitement, m'a dit que

le caractère de Milord étoit de répandre l'argent, avec profusion, pour ses plaisirs avec les femmes. De plus, n'avez-vous pas remarqué ce que Me. James a dit ce soir même.... « Milord est extrêmement » généreux........ où il aime ». Je n'oublierai jamais le sourire & le geste dont elle a accompagné ces derniers mots.

Je suis convaincue qu'on lui fait tort, s'écria Amelie. Pour Me. James, elle a toujours aimé à critiquer. J'ai déja remarqué, il y a long-tems, que c'est son grand défaut: quant au Colonel, je pense qu'il peut trouver en lui-même assez à reprendre sur cette matiere, sans chercher ces sortes de défauts dans son prochain: je maintiens que, de tous les hommes que je connois, c'est lui qui a l'air le plus impudent, & je déclare solemnellement que la derniere fois qu'il est venu ici, il m'a fait, plus d'une fois, perdre contenance.

Le Colonel James, répondit Booth, n'est pas sans défauts; il a probablement les siens. Je ne le regarde pas comme un saint, ni ne crois même qu'il eût envie de passer pour tel. Mais, quel intérêt pourroit-il avoir à dénigrer à mes yeux le caractère de Milord? & à m'assurer que Milord n'a jamais fait dans sa vie un acte de bienfaisance, que pour quelque femme qu'il poursuivoit?

Eh bien! je suis moi-même en état de le

refuter, repliqua Amelie: outre les services qu'il vous a rendus, que je tâcherai d'oublier à l'avenir, outre sa bonté pour mes petits enfans, le caractère que James lui prête, est-il compatible avec la conduite de Milord envers son neveu & sa niéce, dont l'extrême tendresse annonce suffisamment ses bontés pour eux ?.... Je n'ai pas besoin de vous raconter ce que Me. Ellison m'en a appris, & que je crois mot pour mot : car, à quelque petite légéreté près, que, pour lui rendre justice, elle voit & condamne elle-même, c'est une très-bonne pâte de femme.

Eh bien, ma chere, répondit Booth, je puis m'être trompé, & je le souhaite de tout mon cœur; mais, dans des cas de cette nature, il est toujours bien de prendre le parti le plus sûr : car, comme a dit Congrève, *les sages sont trop jaloux : les sots sont trop confians.*

Ici Amelie fondit en pleurs : Booth la prit dans ses bras & tâcha de la consoler. Cependant les sanglots l'empêcherent quelque tems de parler, & à la fin elle s'écria : O M. Booth, puis-je supporter dans votre bouche le mot de jalousie ?

Quoi, mon amour ! dit Booth, devez-vous interprêter si mal ce que je veux dire ? Ne vous ai-je pas répété déja que ce n'est pas de vous, mais de lui que je suis jaloux ? Si vous pouviez voir dans mon cœur, &

y lire les plus ſecrettes penſées de mon ame, vous n'y verriez pas la moindre idée à votre déſavantage.

Mon cher, dit-elle, je ne vous interprête pas mal; mais je crains que vous ne vous en impoſiez à vous-même : car, enfin, qu'appréhendez-vous ? Vous ne parlez point de violence, mais de piéges. N'eſt-ce pas avouer du moins que vous avez quelque doute ſur moi même? Me croyez-vous réellement aſſez foible pour laiſſer endormir ma vertu ? Puis-je concevoir quelque affection pour un homme, avant que d'appercevoir au-dedans de moi quelque idée du danger ? non, M. Booth, croyez-moi : il faut qu'une femme ſoit vraiment folle, quand elle peut ſérieuſement donner une telle excuſe de ſes actions. Je ne crois pas avoir une trop haute opinion de mon jugement; mais je compterai toujours aſſez ſur lui, pour qu'un homme ne puiſſe jamais former des deſſeins tels que ceux que vous avez craints, ſans que je les apperçoive auſſi-tôt; & je me flatte que ma conduite vous a ſuffiſamment annoncé ce que je ferois en pareils cas.

Eh bien, ma chere, s'écria Booth, n'en parlons plus : j'eſpere, & même je crois, que j'ai eu tort; pardonnez-le moi.....

Je le veux bien, dit-elle, mon cher, & je vous le pardonne; ſi le mot de *pardon* eſt un terme qui convienne à une perſonne

à qui vous avez caufé plus de chagrin que de colere. Mais je vous conjure de bannir pour jamais de pareils foupçons de votre efprit. J'efpere que Me. Ellifon n'aura pas découvert la véritable caufe de votre colere : mais, la pauvre femme ! quand elle l'auroit fentie, je fuis sûr que cela n'iroit pas plus loin. Oh Ciel ! je ne voudrois pas pour toutes chofes que cela vînt aux oreilles de Milord : vous perdriez le meilleur ami qui ait jamais été. Je ne le voudrois pas même pour l'amour de lui. Le pauvre Seigneur ! Je crois réellement que cela le chagrineroit, & je ne puis pas refufer la plus haute eftime pour fa bonté ; mais, dit-elle, en prenant la main de Booth & la baifant, c'eft une eftime que perfonne, j'en jure par cette chere main, n'obtiendroit jamais en fe déclarant amoureux de moi.

Booth la prit dans fes bras, & lui fit les plus tendres careffes. La réconciliation fut complette ; & Booth enfevelit entierement tous fes foupçons dans la contemplation de fon bonheur.



CHAPITRE VII.

Dans lequel on trouvera beaucoup d'érudition.

LE lendemain matin, tandis que Booth étoit allé à la promenade, Amelie defcendit dans l'appartement de Me. Ellifon, & trouva, malgré les politeffes que cette Dame lui fit, qu'elle n'avoit point du tout été contente de Mr. Booth: Amelie, à quelques mots qui lui échaperent dans la converfation, craignit que Me. Ellifon n'eût pénétré la caufe réelle de la mauvaife humeur de fon mari: car cette Dame lui déclara net, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de voir quelle forte d'homme étoit M. Booth. Madame, lui dit-elle, quoique j'aie pour vous les plus grands égards, je me crois en honneur obligée de ne point en impofer à Milord, qui, j'en fuis certaine, n'a pris tant de goût pour le Capitaine, que fur le rapport que je lui ai fait, que c'étoit le plus excellent mari de l'univers.

Les craintes d'Amelie lui donnerent beaucoup de trouble; & quand fon mari fut de retour, elle les lui communiqua. Dans cette occafion il étoit naturel qu'elle reprit un peu la matiere de leur précédente conver-

ſation ; elle ne pût ſe diſpenſer de jetter, quoiqu'avez aſſez de douceur, un peu de blâme ſur Booth, d'avoir formé un ſoupçon dont les ſuites, dit-elle, pouvoient peut-être faire leur ruine, en leur faiſant perdre l'amitié de Milord.

Booth fut touché de ce que lui dit ſa femme, d'autant plus qu'il avoit reçu un avis du Colonel James, qu'il y avoit une compagnie vacante dans le régiment dont Booth lui avoit parlé, & qu'à cette occaſion, Milord lui avoit promis d'employer tout ſon crédit pour la lui faire donner.

Le pauvre homme fit paroître à ſa femme le plus grand regret de ſa conduite de la veille; dit qu'il croyoit que le Diable s'étoit emparé de lui; finit par s'écrier: Ma chere femme, je ſuis né pour votre déſolation.

Amelie n'apperçut pas plutôt la peine de ſon mari, qu'elle écarta ſur le champ tout ce qui pouvoit l'augmenter encore, & employa tous ſes ſoins pour le conſoler. Si vous me permettez de vous dire mon ſentiment, mon cher ami, dit-elle, je crois qu'on peut encore rémédier à tout. Vous me connoiſſez trop bien, je penſe, pour ſuppoſer que l'envie de me divertir, puiſſe m'engager à ce que je vais vous propoſer. Dans cette confiance, je vous demanderai de me laiſſer accepter l'offre de Me. Elliſon, & d'aller avec elle à la maſcarade. N'im-

porte le tems que j'y resterai ; si vous le voulez, je ne serai pas une heure hors de la maison. Je puis prétexter mille excuses pour revenir, ou dire une vérité réelle, en allégant que je m'y ennuye. Il ne faut simplement qu'y aller pour remédier à tout le mal.

Amelie n'eut pas plutôt fini de parler, que Booth approuva son projet, & y donna son consentement. Il lui dit cependant, que moins elle y pourroit rester, plus il en seroit content : car vous savez, ma chere, ajouta-t-il, que je ne saurois volontiers me passer un moment de vous voir.

L'après midi Amelie envoya inviter Me. Ellison de prendre du thé avec elle : Booth résolut de tourner en badinage tout ce qui s'étoit passé la veille : & dans cette tentative, la bonne humeur de la Dame lui donna les fortes espérances de réussir.

Me. Bennet vint cette après dînée lui faire une visite, & étoit déja depuis près d'une heure avec Booth & Amelie, avant l'arrivée de Me Ellison.

Jusque là M. Booth n'avoit pas goûté cette jeune Dame, & s'étonnoit du plaisir qu'Amelie disoit trouver à sa compagnie. Ce jour-là, cependant, il changea d'opinion, & la trouva de son goût, presqu'autant que faisoit sa femme. En effet, elle montra plus de gaieté qu'à l'ordinaire : & la bonne humeur qui parut sur son visage, fit briller

ses traits, qu'elle avoit fort jolis, dans tout leur avantage, & diminua cette pâleur qu'on remarquoit souvent sur son teint.

Si Booth fut alors charmé de Me. Bennet, Amelie en fut plus enchantée que jamais: car on fit tomber la conversation sur l'amour, & Amelie découvrit que sa nouvelle amie pensoit précisément comme elle sur cette matiere. Dans le cours de la conversation, Booth dit à Me. Bennet qu'il lui souhaitoit un bon mari; sur quoi les deux Dames déclamerent avec une égale vivacité contre les seconds mariages.

A cette occasion Booth & sa femme découvrirent dans cette dame un talent qu'ils ne lui avoient pas encore connu, & qui leur donna beaucoup d'admiration pour elle; c'étoit que la dame étoit fort savante; en quoi elle avoit l'avantage sur la pauvre Amelie, dont tout le savoir se bornoit à connoître le théâtre & la poésie Angloise. Passé cela, elle avoit conversé tout au plus avec le grand & savant docteur Barrow théologien, & les histoires de l'évêque Burnet, qui est presque le seul historien Anglois dont les ouvrages passeront à la postérité, qui le rangera sans doute à côté des plus grands écrivains de l'antiquité.

Amelie s'exprima, sur l'article des seconds mariages, avec beaucoup d'éloquence & de bon sens; mais quand Me. Bennet

vint à dire son opinion, elle s'expliqua ainsi. Je n'entrerai point dans la question sur la légitimité de la bigamie. Nos loix la permettent certainement. Nous n'examinons ici que sa décence; & sous ce point de vue, je prendrai parti contr'elle avec autant de courage & d'intrépidité, qu'auroit pu faire toute Matrone Romaine dans les siecles de la république, où on la regardoit comme infâme. Pour ce qui me regarde, quoique mon opinion puisse passer pour un paradoxe, je déclare solemnellement que je ne mets guere de différence entre avoir deux maris à la fois, & les avoir en des tems différens; &, à cet égard, je suis intimément convaincue, que le même degré d'amour pour un premier mari qui soutient une femme dans un cas, doit aussi la contenir dans l'autre. Il y a un argument, monsieur, que je suis embarrassée de développer devant vous; mais.... Si une femme a vécu avec son premier mari sans avoir d'enfans, je crois qu'il ne lui est pas pardonnable de porter la stérilité dans une seconde famille. Au contraire, si elle à des enfans d'un premier mari, il lui est encore moins pardonnable de leur donner un second pere.

Mais, madame, s'écria Booth en l'interrompant avec un sourire, supposons qu'elle eût eu des enfans de son premier mari, & qu'elle les eût perdus.

C'eſt un cas, répondit-elle en ſoupirant, auquel je ne deſire pas de penſer; & c'eſt cependant le plus favorable ſous lequel on puiſſe enviſager un ſecond mariage. Mais les écritures, comme le remarque Petrarque, le ſouffrent plutôt qu'elles ne le recommandent; & ſaint Jérôme s'élève contr'elle avec la plus grande force. Je me reſſouviens, s'écria Booth, qui voulut ou montrer ſon ſavoir ou exciter la dame à faire briller le ſien, d'une loi ſage de Charondas, fameux législateur de *Thurium*, par laquelle les hommes qui paſſoient à un ſecond mariage, étoient exclus de tous les conſeils publics : car il n'étoit guere raiſonnable de ſuppoſer, que celui qui avoit fait une telle ſottiſe dans ſes affaires domeſtiques, fût capable de propoſer des conſeils ſages dans les affaires d'Etat. Et quoique les ſeconds mariages fuſſent permis chez les Romains, on avoit ſoin en même tems de les décourager; les veuves Romaines qui les refuſoient, étoient hautement eſtimées, & décorées de ce que Valere Maxime appelle la *couronne de pudicité*. Pendant bien des ſiecles, il n'y eut pas dans la noble famille des Camilles, un ſeul exemple de cette action, que Martial qualifie d'adultere.

Quæ toties nubit, non nubit, adultera lege eſt.

Il eſt vrai, monſieur, s'écria Me. Bennet, & Virgile la qualifie de violation de la chaſteté, & il en fait parler Didon avec la plus grande horreur.

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiſcat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura reſolvo.
Ille meos, primum qui me ſibi junxit, amores
Ille habeat ſemper ſecum ſervetque ſepulchro.

Elle répéta ces vers avec tant d'emphaſe, qu'Amelie en fut émerveillée, & que Booth, qui lui-même avoit aſſez de littérature, ne put ſe défendre d'un certain étonnement. Il marqua beaucoup d'admiration pour le ſavoir de cette dame : ſurquoi elle lui dit que c'étoit tout le patrimoine que lui avoit laiſſé ſon pere, & le douaire qui lui étoit reſté de ſon mari : quelquefois, dit-elle, je panche à croire qu'ils m'ont fait plus de plaiſir, que s'ils m'avoient laiſſé de grandes richeſſes. Alors elle profita de la ſurpriſe que Booth avoit affectée, en l'attendant réciter du latin avec

tant de graces, pour differter fur l'abfurdité (car c'eft ainfi qu'elle la nommoit), qu'il y a d'exclure les femmes de toutes les fciences, pour lefquelles elles avoient autant d'aptitude que les hommes, & où un fi grand nombre avoient fait des progrès fi confidérables. Elle cita pour exemple Me. Dacier & beaucoup d'autres.

Quoique Booth & Amelie fuffent en apparence de même fentiment qu'elle, il eft pourtant difficile de décider, fi ce ne fût pas par complaifance, plutôt que par la perfuafion qu'elle eût raifon.



CHAPITRE VIII.

Qui contient un procédé inexpliquable dans Me. Ellison.

On en étoit à la fin du discours précédent, lorsque Me. Ellison entra.

Dès qu'elle parut, elle prit d'abord un air de réserve & de cérémonie, qui ne lui étoit pas ordinaire. Mais quand Amelie lui déclara qu'elle avoit dessein d'accepter la faveur qu'elle lui avoit proposée, elle commença à perdre cet air grâve & sérieux, & applaudit au ridicule que Booth jugea à propos de jetter sur sa conduite du jour précédent.

La conversation devint vive & agréable; Booth ayant rappelé le discours qu'on vient de voir dans le dernier chapitre, & donné à cette occasion de grands éloges à Me. Bennet, Me. Ellison, qui étoit aussi zélée pour le parti contraire, railla beaucoup cette dame, & dit que c'étoit une preuve certaine qu'elle avoit envie de se remarier bientôt. Les femmes mariées, s'écria-t-elle, à ce que j'imagine, croient quelquefois parler sérieusement en faisant de telles déclarations, quoique souvent peut-être ce ne sont que des complimens qu'elles

font à leurs maris. Mais quand les veuves déclament hautement contre les seconds mariages, je ferai toujours prête à gager, que si le jour du leur n'est pas fixé encore, du moins elles ont déjà choisi l'homme qu'elles veulent prendre.

Me. Bennet ne répondit pas à ce sarcasme. En effet, elle n'avoit presque pas ouvert la bouche depuis que Me. Ellison étoit dans l'appartement ; ce qu'on avoit dit de la mascarade l'avoit rendue extrêmement sérieuse. Amelie imputa cet air réservé, à ce qu'elle n'étoit pas de la partie, chose qui souvent n'est pas peu mortifiante pour l'orgueil féminin ; elle demanda tout bas à Me. Ellison, si elle ne pourroit pas lui procurer un troisieme billet ; celle-ci répondit que la chose n'est pas possible.

Durant tout le tems que Me. Bennet resta, c'est-à-dire, encore une bonne heure, elle garda un silence parfait, & eut un air fort inquiet. Cela fit peine à Amelie, qui crut avoir deviné la vraie cause de cet embarras. Ce qui la confirma encore dans cette opinion, fut la remarque qu'elle fit de certains regards assez désobligeans que Me. Bennet jettoit de tems à autre sur Me. Ellison, & le chagrin qui sembloit redoubler sur la mine de la premiere, toutes les fois qu'on parloit de la mascarade, qui, malheureusement, étoit le principal sujet de la conversation : car Me. Ellison faisoit une

description

description étudiée de l'extrême beauté du lieu, & de l'élégance du divertissement.

Quand Me. Bennet fut partie, Amelie ne put s'empêcher encore de solliciter Me. Ellison pour avoir un autre billet, assurant que Me. Bennet seroit bien charmée d'y aller avec elles. Me. Ellison s'excusa de nouveau de le demander à Mylord. D'ailleurs, madame, ajouta-t-elle, quand je voudrois y aller avec Me. Bennet, ce dont, à vous parler vrai, je ne me soucie pas, parce que c'est une femme que personne ne connoît, je doute très-fort qu'elle voulût y venir elle-même. Elle est d'une singularité inconcevable. Son unique plaisir est la lecture; à l'égard des divertissemens publics, je lui ai souvent entendu dire qu'elle les abhorroit.

Mais, répondit Amelie, qu'est-ce qui a pu donc occasionner ce sérieux qui lui a pris dès le moment qu'on a parlé de la mascarade?

A cet égard, répondit l'autre, il n'y a point de conjectures à former. Vous l'avez vue d'autres fois aussi sérieuse. Elle étoit sujette à ces accès de gravité, même longtems avant la mort de son mari.

La pauvre femme, s'écria Amelie! je la plains de tout mon cœur; car elle doit souffrir beaucoup dans ces occasions. Je vous avoue que j'ai pris pour elle une fantaisie extraordinaire.

Peut-être, répondit Me. Ellison, ne la gouteriez-vous pas si bien, si vous la connoissiez à fond. En totalité c'est une femme d'un caractere bisarre; & si vous voulez suivre mon conseil, vous ne lierez pas avec elle une société si intime. Je pense bien que vous ne lui parlerez jamais de ce que je vous dis: mais elle ressemble à certains tableaux qui ne semblent beaux, que quand on les voit d'une certaine distance.

Amelie ne parut pas gouter cette façon de penser; & elle pressa fortement Me. Ellison de s'expliquer davantage. Ce fut inutilement; elle continua à tenir des discours enveloppés au désavantage de Me. Bennet; & quand il lui arrivoit de laisser échapper quelque chose d'un peu trop dur, elle ne manquoit pas de se reprendre aussitôt, en lui donnant quelques foibles éloges pour entretenir l'équilibre. Ainsi sa conduite parut absolument inexpliquable à Amelie; & à la fin de tout elle ne sut décider si Me. Ellison étoit amie ou ennemie de Me. Bennet.

Durant cette derniere conversation Booth n'étoit pas dans l'appartement. On l'avoit fait descendre en bas où le sergent étoit venu lui dire des nouvelles de Murphy. Il l'avoit rencontré le soir même, & cet homme l'avoit assuré que s'il vouloit être payé de sa créance, qu'il avoit feint auparavant d'a-

voir à répéter contre Booth, il en auroit bientôt la commodité : qu'il y auroit ſur le tapis une forte demande au premier bureau; Murphy ajouta qu'il ne devoit pas craindre de perdre ſon argent; que de ſa connoiſſance le capitaine poſſédoit des meubles de prix, & que même ſes enfans avoient des montres d'or.

Cette nouvelle allarma Booth, & encore plus quand le ſergent lui rapporta d'après Murphy, qu'on lui avoit vu toutes ces choſes depuis quelques jours. Il vit clairement alors, que, comme il l'avoit penſé, Murphy lui-même ou quelqu'un de ſes émiſſaires avoit été le prétendu fol : il ne fut plus embarraſſé d'expliquer tout ce qui étoit arrivé, & conçut que le deſſein de cet homme avoit été d'examiner l'état de ſes effets, & de voir s'ils valoient la peine que ſes créanciers euſſent recours à la juſtice pour l'en dépouiller.

De retour dans ſon appartement, il fit part à Amelie & à Me. Ellifon de ce qu'il venoit d'apprendre, ſans déguiſer ce qu'il appréhendoit des intentions de ſes ennemis. Mais Me. Ellifon tâcha de tourner ſes craintes en ridicule, l'appelant poule mouillée, & l'aſſûrant qu'il devoit s'en repoſer ſur ſon procureur.... Juſqu'à ce que vous appreniez de ſes nouvelles, dit-elle, demeurez abſolument tranquille; je vous en donne ma parole. Il ne peut ſurvenir aucun dan-

ger, dont il ne vous donne avis, quand il en ſera tems. Quant à cet homme qui a eu l'impudence de venir dans votre appartement, s'il a été envoyé pour les raiſons que vous venez de nous dire, j'aurois voulu de tout mon cœur être à la maiſon. Je l'aurois fait ſerrer dans un lieu ſûr par le connétable, & fait conduire droit devant le juge Trasher. Je ſais que ce juge de paix eſt ennemi des baillifs; il a des raiſons particulieres pour cela.

Ce diſcours officieux releva un peu le courage de Booth, & donna quelque conſolation à Amelie, quoique leurs eſprits à tous les deux fuſſent trop agités pour leur permettre de donner ou de recevoir beaucoup d'amuſement ce ſoir. Me. Elliſon s'en étant apperçue prit bientôt congé d'eux, & laiſſa ces malheureux époux chercher du ſoulagement dans le ſommeil, ce puiſſant ami des affligés, quoique comme les autres amis puiſſans, il ne ſoit pas toujours prêt à voler au ſecours de ceux qui en ont le plus de beſoin.

CHAPITRE IX.

Qui contient un incident étrange.

QUAND le mari & la femme furent ſeuls, ils s'entretinrent encore des nouvelles que le ſergent avoit apportées. Amelie fit tout ce qu'elle put, pour cacher ſes craintes & tranquilliſer celles de ſon mari. A la fin elle tourna la converſation ſur un autre ſujet, & me. Bennet fut miſe ſur le tapis. Je ſerois fâchée, s'écria Amelie, d'avoir placé mon affection ſur une méchante femme; cependant je commence à craindre que me. Elliſon ne ſache ſur ſon compte quelque choſe de plus qu'elle ne veut en dire. Autrement, pourquoi ne voudroit-elle pas paroître avec elle en public? D'un autre côté j'ai remarqué que me. Elliſon a toujours reſiſté à me la faire connoître, & qu'elle n'a jamais voulu l'amener ici, quoique je l'en ai priée pluſieurs fois. Elle m'a même donné de fréquentes inſinuations, que je ne devois point cultiver ſa connoiſſance. Qu'en penſez-vous, mon cher? je ſerois au déſeſpoir de lier amitié avec une méchante perſonne.

Moi? ma chere, lui répondit Booth; je n'en ſais pas davantage, ni même tant que vous ſur ſon chapitre. Mais ce que je

pense, c'est que si me. Ellison sait quelque raison pour vous empêcher de vous lier avec me.Bennet, elle a eu grand tort de vous la laisser connoître.

Le reste de la soirée se passa à des discours de cette espèce. Le lendemain Booth se leva de fort bonne heure ; & en descendant l'escalier, la petite Betty lui remit le billet cacheté que voici:

« Prenez garde à vous, il n'y a point de » tems à perdre ; je crains qu'on ne tende » un piége terrible à l'innocence vertueuse, » sous le faux semblant de l'amitié. »

Booth demanda aussi-tôt à la servante, qui lui avoit remis ce billet ; elle répondit que c'étoit un commissionnaire, qui après le lui avoir donné, étoit parti sans dire un mot.

Il fut épouvanté de ce qu'il venoit de lire, & aussi-tôt rapporta cet avis à la même affaire, sur laquelle Atkinson lui étoit venu donner des lumieres le soir précédent ; mais quand il vint à en examiner les termes plus mûrement, il ne put pas accorder les termes de ce billet avec aucun des dangers que la loi lui donnoit lieu d'appréhender. On ne pouvoit guère dire que Murphy & sa sequelle tendissent des embuches à son innocence ou à sa vertu ; ni qu'ils l'attaquassent sous aucun prétexte ou couleur d'amitié.

Après avoir bien délibéré sur cette ma-

tière, il lui vint dans la tête un ſoupçon étrange; & ce fut que peut-être me. Elliſon le trahiſſoit. Depuis quelque tems il n'avoit pas conçu de cette Dame une opinion trop avantageuſe; & il commença pour lors à ſoupçonner, qu'elle étoit d'intelligence pour le trahir. Il crut par ce moyen pouvoir mieux expliquer l'étrange apparition du prétendu fol: quand cette idée eut une fois pris racine dans ſon eſprit, pluſieurs circonſtances ſe joignirent pour l'entretenir & la fortifier. Telle fut entr'autres l'air badin & railleur qu'elle avoit montré dans cette occaſion, ſes efforts pour tourner en ridicule ſes craintes, au ſujet des nouvelles que le ſergent étoit venu lui apporter.

Ce ſoupçon, ſans vraiſemblance, n'étoit ni d'accord avec le caractère, ni ſoutenu par la conduite de me. Elliſon; ce fut pourtant le ſeul qui ſe préſenta à ſon eſprit pour le moment; quelque blâmable qu'il pût être, il étoit pourtant aſſez naturel à lui d'y faire attention. Car l'inquiétude eſt un tourment ſi cruel, que nous tâchons toujours de nous en débarraſſer, par des préſomptions même douteuſes & incertaines. Dans toutes ces circonſtances, la haine & le dégoût ſont les guides les plus ſurs pour conduire nos ſoupçons à leur objet.

Quand Amelie ſe mit en devoir de dé-

jeuner, Booth lui montra la lettre qu'il avoit reçue, en disant: vous m'avez si souvent blâmé, ma chere, d'avoir des secrets pour vous, & j'ai à la vérité si souvent tâché de vous en cacher de cette nature & avec si peu de succès, que je ne tenterai plus de le faire. Amelie lut le billet avec précipitation, & n'en parut pas peu allarmée. Ensuite se tournant vers Booth avec un air tout triste: mon cher mari, lui dit-elle, la fortune prend plaisir à nous effrayer. Que peut signifier cette lettre ? Ensuite, fixant attentivement ses yeux sur le papier, elle le parcourut quelque tems, jusqu'à ce que Booth s'écria..... Comment se peut-il faire, ma chere Amelie, que vous lisiez ce papier avec tant de sens froid ? Je tâchois, mon cher, répondit-elle, de me rappeler le caractère; car je ferois serment que j'ai déjà vu de cette écriture & même il n'y a pas long-tems... Tout d'un coup elle s'écria avec beaucoup d'émotion ! Ah je me le rappelle maintenant..... il est de la main de me. Bennet. me. Ellison m'a fait voir une lettre d'elle, il n'y a qu'un ou deux jours. Ah ! l'écriture est remarquable, & je suis sure positivement que c'est la sienne.

Si c'est d'elle, s'écria Booth, que peut-elle entendre par cette derniere partie de son avertissement ? surement me. Ellison n'a pas intention de nous trahir.

Je ne sais pas ce qu'elle veut dire, répondit Amelie, mais je suis résolue de le savoir sur le champ. Car je suis assurée du caractère. Par le plus grand bonheur du monde, elle m'a dit hier son adresse, en me pressant de l'aller voir. Elle ne demeure qu'à quelques pas d'ici; je veux y aller à l'instant.

Booth ne s'opposa pas au dessein de sa femme. Il n'avoit pas moins de curiosité qu'elle & d'impatience de la satisfaire; il ne lui en marqua pourtant rien; peut-être même il eût bien mieux valu pour lui qu'il l'eût accompagnée.

Amelie prit donc ses habits de cérémonie, & laissant à son mari le soin de ses enfans, elle se hâta d'arriver chez me. Bennet.

Elle attendit près de cinq minutes à la porte avant qu'on ouvrit. Enfin il parut une servante, qui, quand elle lui demanda si me. Bennet étoit au logis, lui répondit d'un air embarrassé & confus qu'elle ne le savoit pas. Mais, madame, lui dit-elle, si vous voulez me dire votre nom, j'irai voir. Amelie le lui dit, & la fille, après avoir tardé long-tems, revint lui dire que me. Bennet étoit au logis. Ensuite l'ayant conduite dans une salle, elle l'assura que sa maîtresse viendroit dans un moment.

Amelie attendit encore un bon quart d'heure dans cette salle; dans ce moment

elle étoit dans la situation misérable d'une de ces pauvres malheureuses qui vont le matin chez un grand pour solliciter une faveur, ou peut-être demander le payement d'une dette; car toutes les deux sont aussi mal reçues, & quelquefois la derniere est regardée comme la plus incommode des deux.

Pendant qu'elle étoit là, Amelie remarqua que toute la maison étoit dans le trouble; elle entendit un grand bruit dans les chambres, & la fille aller & venir plusieurs fois fort embarrassée.

A la fin me. Bennet vint elle-même. Elle avoit les regards tout troublés, & comme le dit sa servante, elle avoit passé ses habits à la hâte; en effet, elle étoit encore au lit quand Amelie étoit entrée. C'est un fait qu'elle avoua elle-même pour s'excuser de l'avoir fait attendre si longtems.

Amelie reçut aisément son excuse; mais elle lui demanda en souriant, si elle avoit coutume de se lever tous les jours de si bonne heure. Me. Bennet devint à cette question rouge comme de l'écarlate, & répondit; Non pas, madame, pour l'ordinaire; car le plus souvent je suis levée de fort bonne heure; mais par hasard j'ai veillé un peu tard hier au soir, & à vous parler vrai, je ne m'attendois guère que

vous duffiez m'honorer de votre vifite ce matin.

Amelie la regardant fixement, lui dit: Eft-il poffible, madame, qu'un billet tel que celui-là ne vous ait pas paru propre à exciter ma curiofité? Enfuite elle lui montra le billet, en lui demandant fi elle n'en connoiffoit pas le caractère?

Me. Bennet parut furprife & confufe au poffible. Quand Amelie n'eût eu qu'un foible foupçon auparavant, la conduite de la Dame auroit été pour elle une confirmation fuffifante de la vérité; elle n'attendit donc pas une réponfe, que l'autre en effet ne fe preffoit pas de lui donner; mais elle la conjura de la façon du monde la plus preffante, de lui donner l'explication d'une preuve d'amitié fi extraordinaire. Car c'eft ainfi que je la regarde, dit-elle; & je fuis perfuadée que vous devez avoir des raifons fuffifantes pour former une préfomption qui autorife l'avis charitable que vous me donnez.

Me. Bennet, après avoir un peu héfité, lui répondit: Je n'ai pas befoin de vous dire combien je fuis furprife de ce que vous m'avez montré; la principale raifon de ma furprife eft de ce que vous avez connu mon caractère. Je fuppofe, madame, que vous n'en avez point fait part à me. Ellifon.

Amelie lui dit que non; mais qu'elle la

prioit de ne point lui en demander davantage. Qu'importe comment je l'ai découvert; il suffit que certainement le billet est de votre écriture.

Je vous en fais l'aveu, dit me. Bennet, en se remettant un peu; & puisque vous ne l'avez point fait voir à cette femme, je suis satisfaite. Je commence à deviner maintenant d'où vous pouvez avoir eu cette information: mais n'importe, je ne crois pas avoir rien fait dont je sois obligée de rougir.... Personne ne peut me faire un crime de cette démarche; peut-être y a-t-il eu du mal de faire voir ma lettre; mais quand j'examine toutes les circonstances, je puis bien le pardonner.

Puisque vous avez deviné la vérité, répondit Amelie, je ne suis point obligée de la nier, elle m'a en effet montré votre lettre; mais vous n'avez pas la moindre raison d'en rougir: au contraire, la conduite que vous avez tenue dans une circonstance si fâcheuse est digne des plus grands éloges; & vous n'avez pu, sans beaucoup de grandeur & d'héroïsme, supporter des afflictions aussi accablantes que la perte d'un mari dans une situation si triste.

Ainsi me. Ellison vous a donc montré ma lettre? s'écria me. Bennet avec vivacité.

Quoi! ne l'avez-vous pas deviné vous-même? répondit Amelie: sans cela je n'au-

rois pas trahi ma parole en vous en parlant. M'auriez-vous fait violer imprudemment ma promeſſe ? Ne m'avez-vous pas aſſurée avec une certitude abſolue que vous ſaviez qu'elle m'avoit montré votre lettre, & même que vous n'étiez point en colère de ce qu'elle en eût uſé ainſi ?

Je ſuis ſi confuſe, repliqua me. Bennet, que je ſais à peine ce que je dis. Oui, oui, je me reſſouviens que je vous ai dit cela... Je deſire fort de n'avoir pas de plus forte raiſon que celle-la d'être fâchée contre elle.

Pour l'amour de Dieu, s'écria Amelie, ne différez plus à m'éclaircir de ce que je demande. Ce que vous venez de dire augmente encore plus ma curioſité; & j'aurai l'eſprit à la torture, juſques à tant que vous m'ayez inſtruite de ce que ſignifie votre billet; car je ſuis de plus en plus convaincue que votre meſſage eſt fondé ſur quelque choſe de très-important.

Oh! de la derniere importance en effet, s'écria me. Bennet; du moins vous reconnoîtrez que mes appréhenſions ont été ſuffiſamment bien fondées..... Oh Ciel! que je m'eſtimerai heureuſe, ſi je puis contribuer à votre conſervation. Je vais en effet vous expliquer tout; mais pour vous détailler toutes mes craintes avec les couleurs qui leur conviennent, il faut que je vous raconte mon hiſtoire. Pourrez-vous,

madame, avoir la patience d'entendre les avantures de la plus infortunée des femmes ?

Amelie lui promit l'attention la plus exacte; &me. Bennet, aussi-tôt après, commença à raconter ce qui est rapporté dans le septième livre de cette histoire.



LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Fort court, & qui conséquemment n'a pas besoin de Préface.

MADAME BENNET ayant fermé la porte aux verrouils, & les deux Dames s'étant assises, elle voulut une ou deux fois commencer de parler, mais la colère l'en empêcha; enfin, après un silence de quelques minutes, elle répandit un torrent de pleurs. Amelie lui marquant la plus vive tendresse, tant par ses regards que par son discours, s'écria: Madame, qui peut vous causer une telle émotion? O madame Booth! lui répondit-elle, je vois bien que j'ai entrepris au-dessus de mes forces; vous ne seriez plus étonnée de mon trouble, si vous saviez que vous avez devant vous une femme coupable de meurtre & d'adultere.

A ces mots Amelie devint pâle comme la mort. Madame Bennet l'ayant remarqué, rassembla tout son courage, & prenant une contenance plus tranquille: Madame, s'écria-t-elle, quoique je vous aie

effrayée par ce début terrible, je crois que vous ne me jugerez cependant pas si coupable, quand vous en saurez les circonstances. Je crois en effet, continua madame Bennet, que votre candeur sera plus disposée que moi-même à m'absoudre; mais j'aurai toujours à me reprocher du moins la plus haute indiscrétion : & quand je songe aux suites fatales qu'elle m'a attirées, je ne puis jamais, non jamais me le pardonner. Ici elle recommença à se lamenter d'une façon si amere, qu'Amelie tâcha, autant qu'il lui fut possible (car elle étoit violemment agitée elle-même) de la consoler, en disant, que si l'indiscrétion faisoit son plus grand crime, ses suites malheureuses la rendoient plus infortunée que coupable : en vérité, madame, vous avez excité ma curiosité au plus haut degré ; faites moi donc le plaisir de continuer.

Madame Bennet paroissant prête à commencer une seconde fois son récit, s'écria: Je voudrois, s'il étoit possible, ne vous apprendre de ma vie infortunée, qu'autant qu'il en faut pour vous amener à une catastrophe dans laquelle je pense que vous pouvez être intéressée vous même, mais je vous proteste que je ne sais par où commencer.

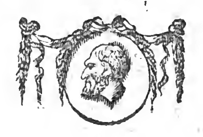
Ma chere Dame, s'écria Amelie, commencez par où il vous plaira ; mais considerez mon impatience. C'est ce que je vais

faire, répondit madame Bennet : ainsi j'entamerai par la partie de mon histoire qui mène directement à ce qui vous concerne. Car au fond comment ma vie produiroit-elle quelque chose qui fût digne de votre attention? Ne dites pas cela, madame, repliqua Amelie, j'ai long-tems soupçonné qu'il y avoit dans votre vie quelqu'incident très-intéressant; & il ne me manquoit qu'une occasion de vous marquer le desir que j'avois de l'entendre; daignez donc m'en informer sans vous faire prier davantage. Je le veux bien, dit madame Bennet; j'éviterai les choses trop communes, quoique dans de pareils récits, surtout quand l'amour y figure, il y a bien des petits incidens qui ne sont que des bagatelles pour ceux qui n'ont jamais ressenti cette passion, & que les ames délicates regarderoient comme la partie la plus intéressante. Eh! mais, ma chere, s'écria Amelie, tout cela n'est qu'un préambule...

Allons, madame, répondit madame Bennet, j'aurai égard à votre impatience. Alors elle ramassa tous ses esprits du mieux qu'il lui fut possible, & commença comme on va voir dans le Chapitre suivant.

Le lecteur blâmera peut-être ici madame Bennet d'avoir pris son histoire de si haut, & de raconter tant d'événemens auxquels Amelie n'est point intéressée; mais dans l'exacte vérité elle vouloit donner bonne

opinion d'elle-même, en racontant des faits où l'on ne pouvoit rien reprendre sur sa conduite, avant que d'en venir à la partie la plus délicate, & qui pouvoit le plus faire soupçonner son caractère. Je suppose du moins qu'elle eut cette intention : car abuser dans un tel moment du tems & de la patience d'Amelie, auroit été un procédé aussi impardonnable, que la complaisance de l'écouter étoit dans Amelie une preuve de la bonté de son caractère.



CHAPITRE II.

Commencement de l'Histoire de madame Bennet.

Je suis la plus jeune de deux filles d'un Ministre du Comté d'Essex, homme de qui on peut dire que quand je voudrois donner l'essor à ma tendresse pour célébrer ses louanges, je ne pourrois jamais aller au-delà de la réalité. Il étoit bien digne de l'habit qu'il portoit ; c'est, je crois, le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme de son état.

Je ne puis me rappeler de ce qui m'arriva jusqu'à l'âge de seize ans, rien qui mérite d'être rapporté. Tout ne fut qu'un long jour serein, qui n'offre aucun objet distinct à ma vue ; comme quand on jette les yeux sur la mer pendant un calme : tout me paroît une scène continuée de bonheur & de tranquillité.

Je dois donc commencer mon Histoire à ma seizieme année, tems où je goûtai pour la premiere fois l'amertume du chagrin.

Outre les jours de fête prescrits par notre religion, mon pere étoit dans l'usage d'en observer cinq autres, le jour de son mariage, & celui de la naissance de toute sa petite famille. Il invitoit dans ces occa-

ſions deux ou trois perſonnes de ſon voiſinage, & ſe livroit, diſoit-il, à la joie; ce qu'il appeloit ainſi étoit de boire une pinte de punch fort léger; en effet, cela pouvoit paſſer pour un excès dans un homme, qui, les autres jours, buvoit rarement de liqueur plus forte que de la petite biere.

Le jour donc de ma malheureuſe naiſſance, que nous étions tous dans la plus grande joie, ma mere étant ſortie de la chambre après le dîner, & reſtant aſſez long-tems ſans revenir, mon pere m'envoya la chercher. J'eus beau parcourir toute la maiſon, & même l'appeler dehors, je ne pus, ni la voir, ni en apprendre de nouvelles. J'en fus allarmée, quoique bien éloignée de ſoupçonner qu'il lui fût arrivé aucun accident; je courus rendre réponſe à mon pere, qui dit froidement: (car c'étoit l'homme du caractere le plus tranquille): Eh bien, mon enfant, ſans doute elle eſt ſortie, elle ne tardera pas à revenir. Au bout d'une demi-heure, ne la voyant pas de retour, mon pere marqua quelque ſurpriſe de ce long retard, & dit qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe d'extraordinaire, pour la retenir ſi long-tems abſente de la compagnie. Son étonnement croiſſoit à chaque minute; il commença à s'inquiéter, & à laiſſer paroître ſur ſon viſage des ſymptômes de ce qui ſe paſſoit

au-dedans de lui-même. Il envoya la servante la chercher dans toute la paroisse ; mais il n'attendit pas son retour ; elle n'étoit pas à peine sortie, qu'il demanda permission à ses hôtes de l'aller chercher lui-même. Tous les conviés se levèrent & accompagnèrent mon pere, tâchant de lui faire espèrer qu'il n'y auroit aucun malheur dans tout ceci. Ils visitèrent toute la paroisse, sans apprendre de ses nouvelles. Mon pere étoit hors de lui-même en arrivant ; ses amis voulurent en vain lui donner des conseils & le consoler ; il se jetta par terre, & se livra aux accès du désespoir le plus vif.

Tandis qu'il étoit dans cet état, nous étions à côté de lui, ma sœur & moi, tous également plongés dans le chagrin le plus violent ; la servante entra dans la chambre, & dit qu'elle étoit bien trompée si elle ne découvroit bientôt où étoit sa maîtresse. A ces mots mon pere se releva, & lui demanda brusquement où ? Mais, Madame, comment pourrai-je vous décrire les particularités d'une scène dont le souvenir me glace le sang d'horreur ? L'agitation de mon ame, maintenant qu'elle est passée, m'en fait encore une scène de trouble & de confusion. En deux mots, ma pauvre mere, maîtresse trop indulgente d'une unique servante que nous avions, ne voulant pas sans doute la déranger de son dîner, étoit allée elle-même

au puits pour remplir la bouilloire à thé; & s'étant trop étendue, à ce qu'on imagine, parce que l'eau étoit alors assez basse, elle étoit tombée dans le puits avec sa bouilloire à la main. Ce fut le manque de cet ustensile qui donna à la servante le premier soupçon de ce qui étoit arrivé, & cette idée ne se trouva malheureusement que trop bien fondée.

Il est plus aisé d'éprouver que de décrire ce que nous ressentîmes tous dans cette occasion. Vous avez bien raison, répondit Amelie, je le ressens si vivement, qu'à moins que vous ne vouliez me voir évanouir devant vous, je vous prie de me faire donner un verre d'eau, s'il vous plait. Madame Bennet lui fit prendre quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, & trouvant Amelie un peu remise, elle continua ainsi son histoire.

Je n'insisterai pas sur une scène, qui, comme je vois, a déja touché si fortement la tendresse de votre cœur, & qu'il est aussi douloureux pour moi de répéter, que pour vous de l'entendre. Je ne vous parlerai que de la conduite de mon pere dans cette occasion; il prit la chose en philosophe & en ecclésiastique vraiment chrétien. Le lendemain des funérailles de ma mere, il nous fit appeler dans sa chambre, ma sœur & moi, & après bien des caresses & des démonstrations de tendresse paternelle, il

nous exhorta à supporter avec résignation le grand malheur qui nous étoit arrivé ; il nous dit que tous les accidens, quelque terribles qu'ils soient, n'arrivant que par la permission divine, le juste sentiment de notre devoir envers le Créateur devoit nous enseigner à nous soumettre absolument à sa volonté ; que non-seulement la religion, mais encore le bon sens devoit nous en faire une loi. Mes chers enfans, s'écria-t-il, notre résistance est vaine, ainsi que nos cris. Si les larmes pouvoient rappeler mon ange du tombeau ; je ferois distiller tous les sucs de mon corps par mes yeux : mais hélas ! quand nous remplirions ce puits maudit de nos pleurs, tout notre chagrin seroit inutile & sans fruit. Je crois vous avoir rendu ses propres termes ; car l'impression qu'ils firent sur moi ne peut jamais être effacée. Il continua à nous consoler par l'idée satisfaisante que toute la perte n'étoit que pour nous seuls, & que ma mere avoit beaucoup gagné à l'accident que nous déplorions. Mes enfans, s'écria-t-il, j'ai maintenant une femme, & vous avez une mere dans le Ciel ; ainsi que toute notre affliction est intéressée, & que nos souhaits sont cruels pour elle ! Il nous parla ainsi pendant près d'une demi-heure, quoique, à vous parler franchement, ses exhortations ne firent pas sur le champ en nous les bons effets qu'elles devoient y produire. En le quittant nous n'étions pas plus

consolées. Cependant, en nous les rappelant de jour en jour, elles opérerent; nous étions encore soutenues par son exemple; car en cela, comme en toute autre chose, il pratiquoit le premier ce qu'il enseignoit. Depuis ce jour on ne l'entendit plus parler de ma mere; & bientôt il reprit en public la même sérénité de visage qu'auparavant: j'ai pourtant lieu de croire qu'il payoit en secret bien des soupirs amers à ce souvenir, que ni la philosophie, ni le christianisme ne peuvent tout-à-fait bannir.

Les conseils de mon pere, fortifiés par son exemple, aidés de la tendresse de quelques amis de la maison, & secondés par le tems, ce puissant médecin, avoient assez bien rétabli ma tranquillité au bout de quelques mois, lorsque la fortune vint livrer à mon repos une seconde attaque. Ma sœur, que j'aimois tendrement, & qui répondoit avec ardeur à mon affection, étoit tombée malade quelque tems avant l'accident fatal que je vous ai raconté; elle se trouvoit si bien alors, il est vrai, que nous avions conçu de grandes espérances du rétablissement total de sa santé; mais les désordres de son ame dans cette occasion affecterent tellement son corps, qu'elle retomba bientôt dans son état précédent; & depuis ce moment elle alla toujours en déclinant, jusqu'à ce qu'enfin sept mois après elle suivit ma pauvre mere dans le tombeau.

Je ne vous fatiguerai point, Madame, du détail de mon affliction ; je me contenterai de vous rappeler deux observations que me dicterent mes réflexions sur les pertes que vous venez d'entendre. La premiere, que dans une ame qui a été une fois violemment affectée, il se forme une espèce de calus, qui fait qu'elle n'est plus capable de ressentir une seconde fois les mêmes atteintes du chagrin. La seconde, que tous les traits de la fortune ainsi que tous les autres assauts, tirent leur force de la vîtesse avec laquelle ils sont décochés : s'ils approchent à pas lents & imperceptibles, ils n'ont que peu de pouvoir pour nous faire du mal.

J'ai expérimenté la vérité de ces observations, tant de mon propre cœur, que dans la conduite de mon pere, dont la philosophie parut avoir remporté une victoire complette sur cette derniere affliction. Notre famille se trouva donc réduite à deux personnes, & mon pere parut avoir rassemblé sur moi seule l'affection & la tendresse qui auparavant avoit été partagée entre plusieurs. Son langage ne le marquoit pas moins que ses actions ; il ne m'appeloit plus que son bijou, sa consolation, son tout ; il me chargea de tout le soin de sa maison, & me donna le nom de sa petite ménagere, titre dont j'étois alors plus fiere qu'aucun Ministre d'état de tous les siens. Quoique je me

donnasse tous les soins possibles pour bien remplir ces fonctions, je ne négligeois pas mes études, où j'avois fait tant de progrès, que j'entendois la langue latine, & passablement les auteurs grecs. Je crois, Madame, vous avoir déja dit que dès mes plus tendres années mon pere m'avoit fait étudier, & qu'un peu de savoir est le principal héritage que j'ai eu de lui.

La tendresse de ce bon pere avoit émoussé à la longue le souvenir de toutes mes pertes; pendant deux ans je menai une vie assez tranquille, & même je pourrois dire, parfaitement heureuse.

J'étois alors dans ma dix-neuvieme année, lorsque mon pere passa du Comté d'Essex dans le Hampshire, où un de ses compagnons d'études lui donna un bénéfice dont le revenu étoit double de celui qu'il avoit possédé jusqu'alors.

Son prédécesseur dans ce nouveau bénéfice, étoit mort dans un état peu opulent, & avoit laissé une veuve avec deux petits enfans. Mon pere, qui joignoit à beaucoup d'économie une ame généreuse, acheta tous les meubles de son prédécesseur à un prix fort cher. A la vérité il y en avoit une partie dont il avoit besoin; car quoique notre habitation dans le pays d'Essex fût bien fournie de meubles, cette maison n'étoit pas, à beaucoup près, aussi vaste que celle qu'il alloit habiter.

Cependant je fuis convaincue que fon principal motif en achetant ces meubles fut la feule générofité. La preuve en réfulte évidemment du prix qu'il en donna, & encore plus de la bonté qu'il fit paroître pour la veuve ; car il lui affigna un logement pour elle & fa petite famille, dont elle pourroit difpofer auffi long-tems qu'elle le jugeroit à propos.

Cette veuve étoit jeune, & paffoit même pour affez jolie, quoiqu'avec un tour dans les yeux qui ne me plaifoit pas : vous pourriez croire que mon pere agiffoit par un principe moins noble que je ne l'ai infinué ; mais je fuis obligée de lui rendre juftice. Dans le tems que ces offres furent faites, il ne l'avoit pas encore vue ; & j'ai les plus fortes raifons de croire, que même long-tems après, il la regardoit avec beaucoup d'indifférence.

Cette action de mon pere, quand je l'appris,d'abord, me donna beaucoup de fatisfaction ; car je puis dire, du moins avec la modeftie des anciens philofophes, que mon cœur eft fenfible à la générofité. Mais quand j'eus fait connoiffance avec la veuve, je fus encore plus charmée de ce que mon pere avoit fait pour elle. Quoique je ne fuffe pas tout-à-fait de ceux qui la regardoient comme une beauté achevée, j'avoue qu'elle poffédoit au fuprême degré l'art de fe rendre agréable ; art qu'elle faifoit valoir avec tant de fuccès, & une adreffe fi infatigable pour

obliger, que dans l'eſpace de trois mois, je devins parfaitement ſatisfaite de ma nouvelle connoiſſance, & pris pour elle une ſincere amitié.

Si je goûtai ſi bien la veuve, il ne fallut pas plus de tems à mon pere pour en devenir amoureux; elle ſut par la conduite la plus artificieuſe s'inſinuer dans ſa faveur, & le ſubjugua ſi complettement, qu'il ne pouvoit vivre éloigné d'elle, ni ſe paſſer un ſeul inſtant de la voir.

La plus artificieuſe des femmes avoit ſi bien mené cette affaire, que le cœur de mon pere étoit entiérement à elle, avant que je ſoupçonnaſſe qu'il courût aucun danger. Vous devinez aiſément, Madame, que cette découverte ne fut pas agréable pour moi; le nom de belle-mere ſonnoit mal à mes oreilles, & je ne pouvois ſupporter l'idée de partager avec une autre, cette affection dont j'avois payé la totalité par la perte d'une mere & d'une ſœur chéries.

Dans les premiers momens de trouble que mon eſprit éprouva à cette occaſion, j'avoue que je fis la plus grande faute contre les règles de la prudence & de la diſcrétion. Je pris la jeune Dame à partie tout net; je traitai ſes deſſeins ſur mon pere avec autant de dureté que ſi elle eût eu envie de commettre un vol; & dans ma colere il m'arriva de lui dire qu'elle

devroit mourir de honte d'épouser un homme qui auroit pu aisément être son grand - pere. En effet il étoit assez âgé pour cela.

La Dame dans cette occasion joua assez finement le rôle d'hypocrite. Elle affecta d'être choquée de mes soupçons qu'elle traitoit d'injustes ; & me fit tant de protestations de son innocence, qu'elle parvint presque à me faire donner un démenti à mes yeux & à mes oreilles.

Mon pere en agit plus franchement. Dès le lendemain il entra contre moi dans la plus violente colere ; il me demanda si je prétendois répondre à sa tendresse paternelle, en m'arrogeant le droit de blâmer ses inclinations. Il me tint bien d'autres discours semblables, qui me convainquirent pleinement de ce qui se passoit entre la Dame & lui, & que je ne lui avois pas fait d'injure en la soupçonnant.

J'avoue que jusqu'ici mon aversion pour ce mariage avoit été principalement causée par mon propre intérêt ; dans le fond je n'avois pas mauvaise opinion de cette femme, quoique sa situation, ni l'âge de mon pere ne me promissent rien de favorable d'une telle union ; mais j'appris alors certaines particularités, que je n'aurois jamais sues sans doute, si notre querelle ne fût devenue publique dans la Paroisse. En un mot, je fus instruite que cette créa-

ture, toute douce & obligeante qu'elle m'avoit paru d'abord, étoit méchante comme un tigre : & bien des gens croyoient qu'elle avoit fait mourir de chagrin son premier mari.

La vérité de ces faits m'ayant été confirmée avec un plus grand examen, je résolus de ne pas en faire un secret à mon pere. La fortune sembla me favoriser, & me fournit bientôt l'occasion de trouver mon pere seul & de bonne humeur ; il fut le premier à me parler de son mariage, disant qu'autrefois il avoit eu quelque scrupule au sujet de la bigamie ; mais qu'après avoir discuté plus mûrement la matiere, il s'étoit convaincu qu'elle étoit permise. Il me promit que son second mariage ne me feroit rien perdre de son affection ; & finit par les éloges les plus flatteurs de la bonté de la veuve, protestant que c'étoit de ses vertus, & non de sa personne, qu'il étoit épris.

Je me jettai à ses genoux, & arrosant ses mains des larmes qui couloient abondamment de mes yeux, je lui fis part de tout ce que j'avois entendu dire, & j'eus l'imprudence de nommer les personnes de qui je tenois ces avis.

Mon pere m'écouta sans aucune marque de colere, & répondit froidement, que s'il avoit quelque preuve raisonnable de ces faits, il ne songeroit plus à ce mariage :

mais, mon enfant, me dit-il, quoique je ſois bien éloigné de ſoupçonner la vérité de ce que vous me dites d'après votre connoiſſance, vous ſavez que le monde eſt naturellement porté à dire des méchancetés. Avant de nous ſéparer, il me promit de faire des informations exactes de ce que j'avois dit. Mais, Madame, je vous demande pardon, je m'arrête à des particularités de ma vie, qui n'ont pas le moindre rapport avec vous.

Amelie arrêta les excuſes de ſon amie; & quoiqu'elle les jugeât peut-être aſſez bien placées, elle étoit ſi bien élevée, qu'elle lui montra un grand deſir de ſavoir toutes les circonſtances de ſa vie, que la mémoire pourroit lui rappeler; après quoi Madame Bennet continua ſon hiſtoire, comme on le verra dans le chapitre ſuivant.



CHAPITRE III.

Suite de l'Histoire de Madame Bennet.

JE crois, Madame, vous avoir dit que mon pere m'avoit promis d'examiner mûrement cette affaire; il n'eut guère le tems de remplir sa promesse. Il étoit fort tard quand nous nous séparâmes; & le lendemain matin il fut marié avec la Veuve.

Quoiqu'il n'eût pas ajouté foi à mes observations, j'ai des raisons suffisantes pour croire qu'il ne les oublia pas, par le ressentiment qu'il fit bientôt paroître contre les deux personnes que je lui avois données comme auteurs de ces avis.

Je ne fus pas long-tems, non plus, sans avoir lieu de penser que la nouvelle épouse de mon pere étoit parfaitement instruite de l'opinion que j'avois d'elle; elle m'en donna des preuves par ses mauvais traitemens, & par certains traits qu'elle laissoit échapper avec un air de triomphe. Un jour entr'autres, je me rappelle qu'elle dit à mon pere, qui parloit de son âge avancé; j'espere, mon cher, que vous avez encore bien des années à vivre, à moins que je ne sois assez cruelle pour vous faire mourir de chagrin. En prononçant ces mots, elle me regarda

en face, avec un sourire amer, où l'on appercevoit la plus haute méchanceté, sous le voile d'une plaisanterie affectée.

Je ne vous entretiendrai point de choses aussi communes, que les traitemens cruels d'une belle-mere, ni, ce qui me fit encore plus de peine, la conduite dure d'un pere qui en étoit subjugué. Il me suffira de vous dire, que mon pere me retira peu à peu son affection. Ses sourires se changerent en froncemens de sourcils, les noms tendres de *ma fille*, *ma chere*, en ceux de, *cette fille*, *cette créature*, & autres mots encore plus durs. A la fin je ne fus plus qu'un zero, & on vint jusqu'à me trouver de trop dans la maison.

Tel fut le changement d'un homme, dont je vous ai donné un tout autre caractère dans le commencement de ce récit. Mais, hélas! il n'étoit plus dans ces bonnes dispositions, & se laissoit gouverner en tout par ma belle-mere. Toutes les fois qu'il se rencontre une grande disproportion d'âge entre le mari & la femme, on peut remarquer que le plus jeune prend un empire absolu sur le plus âgé; la superstition même est un soutien moins ferme du pouvoir absolu, que le radotage.

Quoique cette femme se fut rendue maîtresse des volontés de mon pere, jusqu'au point de l'engager à me traiter mal, elle ne put cependant le subjuguer si parfaite-

ment, que lui-même ne s'apperçut pas de ses mauvais traitemens; cette connoissance fut cause qu'il commença à prendre pour moi une haine implacable; & je vous proteste que je n'en connois pas d'autre raison que ce que je viens de vous dire.

Tandis que je vivois dans cette affreuse situation, la dureté de mon pere m'ayant presque accablée de chagrin, il monta un jour dans ma chambre d'un air plus irrité que jamais; &, après m'avoir grondée sévèrement de ma conduite peu respectueuse envers lui & sa digne compagne, il me dit de faire mes paquets, & de me préparer sur le champ à quitter sa maison. En même tems il me donna une lettre, disant qu'elle m'informeroit de l'endroit où je trouverois une retraite, ajoutant qu'il ne doutoit pas que je ne m'y attendisse deja, puisque j'en avois même sollicité l'invitation. Il me quitta en me déclarant qu'il ne vouloit point d'espions chez lui.

Je vis en ouvrant cette lettre, qu'elle étoit d'une sœur de mon pere. Avant que de vous en dire le contenu, je vais vous faire en peu de mots une esquisse du caractère de cette tante. Sa personne n'avoit pas beaucoup de charmes; elle étoit grande, fort mince & assez mal faite. Elle s'étoit sans doute apperçue de son défaut de beauté. Sa vanité s'étoit retranchée dans son esprit, où il n'y a point de miroir pour se

voir, & où, par conséquent, on peut se flatter de découvrir toutes les qualités qu'on veut. C'est une circonstance assez consolante; cependant, ma chere Madame Booth, j'ai remarqué que peu de femmes cherchent ces consolations intérieures, à moins qu'elles n'y soient forcées par le désespoir de pouvoir tirer du dehors de quoi entretenir leur vanité. En effet, je crois que le premier desir de toutes les personnes de notre sexe est d'être belles.

Ici les deux Dames fixerent leurs regards sur le miroir, & sourirent.

Ma tante, continua Madame Bennet, désespérant de rencontrer des éloges de ce côté-là, s'étoit employée toute entiere à la contemplation de ses qualités intérieures, & elle avoit tellement enrichi son entendement, qu'à l'âge de cinquante ans qu'elle avoit alors, elle avoit contracté un mépris marqué, égal pour l'un & l'autre sexe; elle regardoit les femmes comme des idiotes, & les hommes comme de sots admirateurs des idiotes. Ces deux mots lui revenoient à chaque moment, & elle les prodiguoit, sans mesure, à tous les gens de sa connoissance.

Cette femme n'avoit passé qu'un seul jour, depuis deux ans, à la maison de mon pere, & c'étoit environ un mois avant son second mariage. A son départ elle avoit saisi un moment pour me dire tout bas ce qu'elle

pensoit de la veuve, qu'elle appeloit une jolie idiote, & qu'elle étoit surprise que son frere pût supporter une telle compagnie dans sa maison. Ni elle, ni moi, n'avions encore le moindre soupçon de ce qui devoit arriver.

La lettre que mon pere venoit de recevoir, & qui étoit la premiere qu'elle lui eût écrite depuis son mariage, étoit telle, que je ne pourrois, sans injustice, le blâmer d'en être offensé. Elle y distribuoit libéralement les noms de fou & d'idiot à lui ainsi qu'à sa femme. Mais, ce qui, sans doute, l'avoit principalement choqué, étoit l'article qui me concernoit. Après avoir loué mon entendement, & dit, qu'il ne méritoit pas d'avoir une fille telle que moi, elle parloit de son mariage, non-seulement comme d'une folie impardonnable pour ce qui le regardoit, mais aussi comme de la plus haute injustice envers moi. En voici un passage que je n'oublierai jamais. « Vous avez » placé, disoit-elle, au dessus de votre » fille, une femme qui, du côté de l'enten- » dement, le seul don estimable de la na- » ture, est la derniere de toute la classe » des jolies idiotes ». Après beaucoup d'autres gentillesses de cette nature, elle finissoit par m'inviter d'aller demeurer chez elle.

Je puis vous assurer que, quand j'eus fait la lecture de cette lettre, je pardonnai ab-

ſolument à mon pere, d'avoir ſoupçonné que j'euſſe fait, à ma tante, quelques plaintes de ſa conduite. Quoique je fuſſe réellement innocente, il y avoit aſſez d'apparences pour préſumer le contraire.

Je n'avois jamais été attachée à cette tante, & elle ne m'en avoit pas donné lieu; cependant je fus fort aiſe de cette invitation; car je menois une vie ſi déſagréable, où je me trouvois alors, qu'il n'étoit pas poſſible que je perdiſſe au change.

Je ne pouvois ſupporter néanmoins l'idée de quitter mon pere, & de lui laiſſer dans l'eſprit une impreſſion que je ne méritois pas. Je tâchai donc de diſſiper le ſoupçon que je me fuſſe plainte à ma tante, en l'aſſurant le plus fortement de mon innocence; tous mes efforts furent inutiles. Mes larmes, mes vœux, mes prieres ne ſervirent à rien: ſi ma belle-mere parut prendre mon parti, ce fut bien foiblement; & loin de marquer quelque deſir de réuſſir en ma faveur, elle ne put cacher la joie qu'elle reſſentoit dans cette occaſion.

Enfin, Madame, je partis le lendemain pour me rendre chez ma tante, où, après un voyage de quinze lieues, j'arrivai ſans avoir mangé dans la route: car le chagrin remplit autant l'eſtomac que la nourriture, & j'en avois une trop forte doſe, pour pouvoir rien prendre. La fatigue du voyage

& l'agitation de mes esprits, jointes au long jeûne, m'avoient tellement affoiblie, que quand je fus descendue de cheval, je m'évanouïs entre les bras de l'homme qui m'avoit aidée à descendre. Ma tante fut très-surprise de me voir en cet état, avec les yeux presque hors de la tête; tant ils étoient pleins de larmes; mais la lettre de mon pere, que je lui donnai sitôt que je fus un peu revenue à moi, la guérit, je crois, de cette surprise. Elle fit plusieurs fois, en la lisant, un sourire mêlé de mépris & de colere; & ayant prononcé que son frere étoit un sot, elle se tourna vers moi, & avec toute l'affabilité dont elle étoit capable (car la bonne Dame n'en étoit pas trop fournie), elle me dit: Ne vous inquiétez pas, ma chere Molly, vous êtes venue chez une amie qui a assez de bon sens pour discerner l'auteur de tout le mal; croyez-moi, mon enfant, il y a certaines gens qui ne tarderont pas à se repentir de leur folie. Cette réception gracieuse me consola un peu; ma tante m'assura qu'elle le convaincroit qu'il m'avoit accusée injustement de lui avoir adressé mes plaintes. La guerre fut donc déclarée entre le frere & la sœur: il en résulta une haine irréconciliable entr'eux; & je n'en fus que plus confirmée dans la disgrace de mon pere. Peut-être même cela me brouilla-t-il par la suite avec ma tante: car tous

les deux me prirent pour le sujet de leur rupture.

Il y avoit déja six mois que je demeurois chez ma tante, quand j'appris que ma belle-mere étoit acouchée d'un fils, & que mon pere avoit montré une joie inexprimable dans cette occurence. Hélas! le pauvre homme ne jouit pas long-tems de cette satisfaction: un mois après, on me fit savoir la triste nouvelle de sa mort.

Malgré tous les chagrins dont il m'avoit accablé en dernier lieu, je fus sincèrement affligée de cette perte: sa tendresse pour moi dans mon enfance, les amitiés que j'en avois reçues, à mesure que je grandissois, me revinrent à la mémoire, y réveillerent mille idées tendres & tristes, & effacerent entierement le souvenir de sa derniere conduite, dont je cherchois à l'excuser autant qu'il étoit en moi.

Ce qui vous paroîtra plus extraordinaire, c'est que ma tante commença à en parler avec des regrets: elle me disoit qu'il avoit eu du bon sens autrefois, quoique sa passion, pour son indigne femme, l'avoit obscurci en grande partie. Un jour qu'elle étoit de mauvaise humeur contre moi, elle eut la cruauté de me reprocher qu'elle n'avoit jamais été brouillée avec son frere, que pour avoir pris mon parti.

Tant que mon pere avoit vécu, il avoit payé, à ma tante, une bonne pension. La

générofité entroit trop avant dans fon caractère, pour en pouvoir être déracinée malgré tout l'afcendant de fa femme ; elle eut cependant affez de crédit pour faire enforte que, de plus de deux mille livres fterlings, qu'il poffédoit, il ne me laiffa que cent livres, qui, fuivant les termes de fon teftament, étoient deftinées à me mettre en état d'apprendre un métier, fi j'avois affez de fentiment pour cela.

Ma tante, qui m'avoit traitée jufqu'ici avec affez d'amitié, commença à changer de conduite : elle faifit ce moment de me déclarer qu'elle n'avoit pas affez de bien pour m'entretenir chez elle, & que ne pouvant pas vivre fans rien faire, faute de revenu, il étoit tems que je fongeaffe à prendre un parti : qu'à l'égard de ce que fon frere avoit inféré dans fon teftament, que j'appriffe quelque métier, cela étoit ridicule, ayant été élevée à ne rien faire ; què mon legs n'étoit pas affez confidérable, pour m'établir dans le monde d'une façon décente ; qu'ainfi elle m'engageoit à fonger promtement à me mettre en fervice.

Ce confeil étoit peut-être le meilleur : je lui répondis que j'étois prête à le fuivre ; mais que ne me portant pas bien alors, je la priois de me garder chez elle jufqu'à ce que mon legs, qui ne devoit être payé qu'un an après la mort de mon pere, fût échu : je lui promis d'acquitter ce qu'il faudroit

pour ma penſion ; à quoi elle conſentit de bon cœur.

Maintenant, dit madame Bennet en ſoupirant, je vais entrer dans la partie de mon hiſtoire, qui conduit directement à la cataſtrophe que je vous fais attendre depuis trop longtems.

Amelie, malgré ſon impatience, répondit poliment à ce diſcours ; & alors madame Bennet continua à raconter ce que l'on va voir dans le chapitre ſuivant.



CHAPITRE IV.

Continuation du chapitre précédent.

Le curé de la paroiſſe où demeuroit ma tante, étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, qui étoit reſté orphelin dès ſon enfance, & abſolument ſans biens. Un oncle prit ſoin de ſon éducation, tant dans les écoles, qu'à l'univerſité. Comme ce jeune homme étoit deſtiné pour l'égliſe, ſon oncle, quoiqu'il ne fût pas fort riche, & qu'il eût deux filles, acheta pour lui la premiere préſentation à un bénéfice de près de deux cent livres ſterlings de revenu. Le titulaire n'avoit pas encore ſoixante ans, & jouïſſoit en apparence d'une fort bonne ſanté : cependant il mourut peu après le marché conclu, & bien longtems avant que ſon neveu fût en état d'entrer dans les ordres ; de ſorte que ſon oncle fut obligé de donner le bénéfice à un autre eccléſiaſtique, pour le poſſéder juſqu'à ce que ſon neveu fût en âge de le remplir par lui-même.

Le jeune homme n'avoit pas encore atteint ce tems, qu'il eut le malheur de perdre ſon oncle & ſon unique ami, qui, croyant avoir ſuffiſamment pourvu ſon neveu en lui achetant ce bénéfice, ne fit

plus mention de lui dans ſon teſtament, & laiſſa toute ſa fortune à ſes deux filles, en leur recommandant néanmoins au lit de la mort de fournir à leur couſin l'argent qui lui ſeroit néceſſaire pour l'entretenir à l'univerſité, juſqu'à ce qu'il fût ordonné.

Cette clauſe n'étant pas écrite dans le teſtament, les jeunes filles qui eurent près de deux mille livres ſterlings chacune, ne jugerent pas à propos d'exécuter les dernieres intentions de leur pere. Outre qu'elles aimoient toutes deux l'argent, elles haïſſoient leur couſin, à cauſe de la tendreſſe que leur pere avoit eue pour lui, & elles eurent la dureté de lui dire qu'il leur avoit déjà coûté aſſez.

Le pauvre garçon ſe trouva dans la plus grande détreſſe; il avoit encore une année à paſſer à l'univerſité, ſans qu'il lui reſtât la moindre reſſource pour s'y ſoutenir.

Dans cet embarras, un particulier eut la complaiſance de lui prêter une ſomme de vingt livres, pour laquelle il exigea une obligation de quarante, payables un an après qu'il ſeroit en poſſeſſion de ſon bénéfice.

Avec cette petite ſomme qu'il eut beaucoup de peine à obtenir, le pauvre jeune homme ſurmonta toutes les difficultés, & parvint au grade de diacre. Il alla trou-

ver l'eccléſiaſtique à qui ſon oncle avoit confié le bénéfice, aux conditions que nous avons dites, pour ſe procurer un titre enfin de ſe faire ordonner. Quelle fut ſa ſurpriſe & ſon chagrin, quand il ſe vit refuſer tout net!

Ce contre-tems, en lui-même, le chagrina moins que la conſéquence qu'il en tira; car il ne pouvoit guere eſpérer qu'un homme qui avoit la cruauté de lui refuſer un titre, voulût par la ſuite lui remettre un bénéfice d'un revenu conſidérable; auſſi le titulaire ne tarda-t-il pas à lui déclarer formellement, qu'il eſtimoit trop les faveurs de ſon oncle, pour les remettre à qui que ce fût: il prétexta même des ſcrupules de conſcience, & dit que s'il avoit fait quelques promeſſes légeres, dont il ne ſe rappeloit pas la mémoire, elles étoient illégitimes & nulles; qu'il ſe regardoit comme marié à ſa paroiſſe, & ne pouvoit pas plus l'abandonner, qu'un mari répudier ſa femme ſans des cauſes très-grâves, & ſans pécher.

Le jeune diacre fut obligé de chercher ailleurs un titre, qu'il obtint enfin du recteur de la paroiſſe où ma tante demeuroit.

Il ne fut pas long-tems établi dans la cure, qu'il lia une connoiſſance intime avec ma tante; elle étoit fort portée pour les gens d'égliſe, & diſoit ſouvent que

c'étoient les ſeuls avec qui on pût converſer dans la campagne.

La premiere fois qu'elle ſe trouva avec ce gentilhomme, ce fut au baptême d'un enfant dont elle fut la maraine. Elle y fit briller tout ſon petit fonds de ſavoir, pour captiver M. Bennet; (je ſuppoſe, madame, que vous avez déjà deviné qu'il ſe nommoit ainſi) &, avant que de le quitter, elle l'invita fortement à la venir voir.

Nous ne nous dîmes pas un ſeul mot dans cette cérémonie, M. Bennet & moi: mais nos yeux ne reſterent pas oiſifs. Ici, madame, je reſſentis pour la premiere fois un trouble agréable, que je ſerois fort embarraſſée de vous décrire. J'éprouvai une ſorte de mal-aiſe, mais dont je ne déſirois pas d'être débarraſſée. Je deſirois d'être ſeule, cependant je redoutois le moment de la ſéparation : je ne pouvois détourner les yeux de l'objet qui faiſoit ma confuſion, que je craignois, & dont en même tems j'étois épriſe. Mais pourquoi entreprendre de décrire ma ſituation à une perſonne qui doit ſans doute avoir ſenti le même état?

Amelie ſourit, & Me. Bennet continua ainſi. O madame Booth! ſi vous aviez connu la perſonne dont je vous parle actuellement, vous ne condamneriez pas la précipitation de mon amour. Je l'avois déjà vu auparavant, mais c'étoit la premiere

fois que je l'entendois : jamais je n'avois rien ouï de si doux ni de si mélodieux que le son de sa voix.

Monsieur Bennet vint visiter ma tante dès le lendemain ; elle attribua ces égards empressés aux charmes supérieurs de son entendement, & résolut de profiter de la circonstance pour augmenter la bonne opinion qu'elle imaginoit qu'il en avoit conçue. Ce desir la rendit tout-à-fait ridicule ; elle fit un galimathias, & dit des absurdités qu'on auroit peine à concevoir.

Monsieur Bennet, comme je l'ai su depuis, en pensa de même que moi : mais en homme sensé, & qui avoit été très-bien élevé, il sut si bien déguiser ses sentimens, que j'en fus presqu'en colere : ma tante au contraire en fut enchantée jusqu'au ravissement, & donna mille éloges à son discernement ; il avoit pourtant parlé fort peu : je fus présente à ses deux premieres visites, mais je ne dis pas un seul mot. A la troisieme, M. Bennet se trouvant d'une opinion opposée à celle de ma tante, s'en rapporta à moi : je fus de son sentiment ; je ne faisois que lui rendre justice, & je citai deux ou trois mots de latin. Ma tante rougit, marqua peu d'égards pour ma décision, & dit qu'elle étoit surprise qu'un homme d'aussi bon sens que M. Bennet, pût en appeler au jugement d'une petite fille. En vérité, monsieur, ajouta-t-elle, est-elle partie ca-

pable pour prononcer entre nous ? M. Bennet parla favorablement de ma décision : ma tante entra en fureur, me traita avec mépris, m'appela sotte & orgueilleuse, & injuria la mémoire de mon pere, pour m'avoir enseigné le latin, qui, disoit-elle, avoit fait de moi une sotte, insupportable au point, d'oser me préférer à des gens qui avoient cent fois plus de connoissances que moi. Ensuite elle déclama contre les langues savantes, qu'elle jugeoit absolument inutiles, & conclut par dire qu'elle avoit lu tout ce qui méritoit la peine d'être lu, quoique, graces au ciel, elle n'entendit point d'autre langue que la sienne.

Avant la fin de cette visite, M. Bennet se réconcilia tout-à-fait avec ma tante : cela ne lui fut pas bien difficile ; mais depuis cet instant elle conçut contre moi une haine dont je n'ai jamais pu la faire revenir.

Depuis mon arrivée dans la maison, elle avoit toujours marqué beaucoup de dégoût pour mon savoir ; cela veut dire, à parler franchement, qu'elle m'envioit ce petit avantage ; il y avoit déjà longtems que j'avois découvert cette jalousie : j'avois fait tout mon possible pour la détruire, évitant avec soin de prononcer un seul mot de latin en sa présence, & me soumettant toujours à sa décision : en effet, je méprisois trop son ignorance pour vouloir disputer avec elle ; par ce moyen j'avois assez bien

réussi, & nous vivions ensemble passablement. Mais l'affront que M. Bennet avoit fait à son entendement, en se rangeant de mon côté, fut une injure à ne me jamais pardonner. Elle me prenoit rudement à tâche tous les soirs, & me rappeloit qu'il falloit m'en aller en service, & cela dans des termes si pressans, que cela vouloit dire à la lettre qu'elle me chassoit de chez elle, m'avertissant de la maniere la plus insultante de garder mon latin pour moi seule; & que c'étoit une chose inutile & ridicule, surtout dans la bouche d'une domestique.

A la prochaine visite que M. Bennet fit dans la maison, on ne voulut pas que je parusse; aussi la fit-il très-courte, & en s'en allant, il laissa ma tante de plus mauvaise humeur que je ne l'avois vue de ma vie; elle la déchargea toute entiere sur moi, selon sa coutume, me reprochant mon indigence, me rappelant mes obligations, & instant à ce que j'allasse au plutôt en service. Malgré tout cela, j'en fus fort charmée : c'étoit me déclarer elle-même, que M. Bennet lui avoit dit quelque chose en ma faveur; & j'aurois acheté un éloge, une douceur de sa part à quelque prix que ce fût.

Il ne s'en fallut guere que je ne fusse assez injuste pour conclure, que j'avois malheureusement placé mon affection sur

un

un homme qui ne me payoit pas de retour ; mais quelques circonſtances m'aſſurerent du contraire. Car quoiqu'il m'eût à peine adreſſé une douzaine de paroles (ſans doute faute d'occaſion) ſes yeux avoient révélé aux miens certains ſecrets dont je n'étois pas mécontente.

Je reſtai près d'un mois dans une ſorte d'incertitude à cet égard, tantôt me complaiſant à croire le cœur de M. Bennet dans la même ſituation que le mien, tantôt craignant que mes deſirs trop flatteurs ne m'euſſent trompé, & ne doutant plus au moins que ma tante ne fût ma rivale ; car je ne croyois pas qu'une femme pût être à l'abri des charmes qui m'avoient ſubjuguée : en effet, madame Booth, c'étoit un jeune homme tout charmant. Il faut, & je dois rendre ce tribut à ſa mémoire. Ciel ! pourquoi faut-il que je l'aie jamais vu ! Pourquoi étois-je réſervée pour un tel malheur ! A ces mots, elle fondit en pleurs, & fut quelque tems hors d'état de parler. Amelie fit ſes efforts pour la conſoler, & lui donna des marques ſuffiſantes de la part qu'elle prenoit à ſa tendre affliction.

Madame Bennet reprit enfin ſes ſens, & continua ſon récit comme on va voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Continuation de l'histoire de madame Bennet.

Je ne fais presque plus où j'en étois restée.... Ah! je vous disois, je pense, que je crus avoir une rivale dans ma tante; par cette raison vous pensez bien que je la détestois, on ne peut pas davantage. Ce qui vous paroîtra peut-être étrange, c'est qu'elle me faisoit de jour en jour plus d'amitiés, & ma haine croissoit en même proportion que ses bonnes manieres; je les imputois toutes à son triomphe, & à la certitude qu'elle avoit du cœur dont je desirois la possession au-delà de toute chose.

Que je fus surprise, quand un jour avec toute la bonne humeur dont elle étoit susceptible (car elle n'avoit point du tout l'air gracieux), elle me demanda comment je trouvois M. Bennet? Vous sentez que cette question me jetta dans un grand embarras; elle s'en apperçut, & sans attendre ma réponse, elle me dit qu'elle étoit satisfaite, & qu'il ne falloit pas autant de discernement qu'elle en avoit, pour lire dans mon air ce que je pensois. Eh bien, ma fille, dit-elle, il y a longtems que je le

ſoupçonne, & je crois que vous ne ſerez pas fâchée de ſavoir que j'ai fait hier la même découverte dans votre amant. Je vous avoue que c'en étoit plus que je n'en pouvois ſupporter & je la priai de ne plus me parler pour le préſent de cette matiere.... Mon enfant, me répondit-elle, il faut bien que je vous diſe tout cela, ou je ne ferois pas le perſonnage de votre amie. Je ſuis convaincue que M. Bennet eſt amoureux de vous; mais c'eſt une paſſion que je crois que vous ne devez pas encourager; car, s'il faut vous parler vrai, je crains qu'il ne ſoit amoureux que de votre figure; or, mon enfant, un tel amour ne ſauroit produire le bonheur qu'une femme de ſens doit enviſager. En un mot, elle me dit quantité de choſes ſur le *bonheur raiſonnable & les femmes de bon ſens*; & finit par m'aſſurer qu'après l'examen le plus exact, elle trouvoit que M. Bennet n'avoit pas ſi bonne idée de mon entendement: ſur quoi elle voulut me faire des complimens qu'elle entremêla de ſarcaſmes ſur mon ſavoir.

Je crois, madame, que vous n'avez pas aſſez mauvaiſe opinion de ma capacité, & que vous ne me croyez pas aſſez bête pour m'être trouvée offenſée des ſentimens de M. Bennet; je ſus les expliquer à merveille: je fus même charmée que ſon eſprit lui eût ſuggéré peut-être le ſeul moyen de faire

goûter à ma tante l'inclination que je me persuadai qu'il avoit pour moi.

Ma sagacité ne fut pas longtems chargée de soutenir mon esprit ; il trouva bientôt l'occasion favorable de se déclarer. Il me fit l'aveu de sa passion d'une maniere si contrainte, quoique douce, & avec tant de protestations de tendresse, que son amour comme un torrent entraîna tous les obstacles ; je suis presque honteuse de vous dire avec quelle promtitude il obtint de moi .... en un mot, d'être honnête femme, & de lui déclarer sincérement la vérité.

Quand nous nous fumes avoué mutuellement nos sentimens, il me fit un long récit de ce qui s'étoit passé dans ses entrevues avec ma tante, auxquelles je n'avois pas été présente. Il me dit qu'il avoit découvert qu'elle se flattoit sur-tout de posséder un sens exquis ; qu'elle étoit extrêmement jalouse du mien, & me haïssoit pour mon savoir ; qu'ayant conçu pour moi une passion violente dès notre premiere entrevue, il n'avoit été occupé depuis que du desir de se jetter à mes pieds, & n'avoit pas pu imaginer de moyen plus propre à se rendre ma tante favorable, que celui qu'il avoit pris, c'est-à-dire, de louer ma beauté, perfection à laquelle elle n'avoit plus de prétention depuis longtems, aux dépens de mon entendement, dont il lui

avoit dit que je manquois presqu'au point d'en être ridicule ; défaut qu'il imputoit principalement à mon savoir. Ce jugement avoit plu tellement à ma tante, qu'elle avoit jugé à propos de s'en faire honneur ; je le lui ai entendu répéter plusieurs fois dans la suite. Le savoir, lui dit-il, produit le même effet sur l'esprit que les liqueurs fortes sur le tempérament ; ils tendent à détruire tout notre feu & notre énergie naturelle. Cette flatterie en avoit tellement imposé à ma tante, qu'elle applaudit à tout ce qu'il lui dit, sans soupçonner sa sincérité ; tant il est certain que la vanité affoiblit tous les ressorts de l'entendement, & nous fait céder à toutes les attaques qu'on nous porte.

Vous pensez bien, madame, que je lui pardonnai de bon cœur tout ce qu'il avoit dit, tant à cause du motif que je viens de vous expliquer, que parce que j'étois sûre qu'il avoit parlé directement contre ses véritables sentimens. Je ne fus pourtant pas si satisfaite de ma tante, qui commença à me traiter comme une idiote. Ses mépris me piquerent, je vous l'avoue ; & je ne pus moi-même m'empêcher d'en marquer mon ressentiment à M. Bennet, quand nous étions seuls ensemble. Mais il ne manquoit pas de m'appaiser, en faisant servir l'orgueil de ma tante de sujet à ses plaisanteries, en quoi il excelloit parfaitement.

Ces façons eurent des suites fâcheuses. Un jour que nous nous égayions sur son compte dans le jardin sous un berceau épais, elle se glissa par derriere sans être apperçue, & entendit toute notre conversation. Je voudrois, madame, que vous sussiez le latin, pour vous répéter un passage où est décrite la rage d'une tigresse qui a perdu ses petits; aucun poëte Anglois n'en a jamais approché, que je sache; & je ne puis moi-même vous le rendre comme il faut. Elle fondit sur nous en fureur, & après avoir épuisé les injures & les termes les plus grossiers de la seule langue qu'elle entende sur le pauvre M. Bennet, elle nous mit tous les deux à la porte, me dit qu'elle alloit m'envoyer toutes mes guenilles, & que jamais je ne misse les pieds dans sa maison.

Jugez, Madame, de l'état misérable où nous nous vîmes réduits. Je n'avois pas encore reçu le petit legs de mon pere, & M. Bennet ne possédoit pas cinq guinées dans tout le monde.

Dans des circonstances si embarrassantes, cet homme, que je chérissois plus que moi-même, n'eut pas de peine à me faire goûter une proposition, qui me parut une preuve de générosité de sa part, & qui prenoit sa source dans un soin délicat pour ma réputation: en effet, elle ne pouvoit partir d'aucun motif dont je dusse être

mécontente..... En deux jours de tems nous fumes mari & femme.

M. Bennet s'eftima alors le plus heureux des hommes ; pour moi, je déclare fincèrement qu'aucune femme ne me faifoit envie. . . . . Hélas! je ne foupçonnois guère que je payerois cherement un jour toutes mes joies. . . . . Un mariage formé par l'amour eft véritablement un paradis ; un bonheur fi parfait femble être le fruit défendu aux mortels, que nous devons, après l'avoir goûté, pleurer tout le refte de notre vie.

Le premier chagrin qui nous fut fufcité après notre mariage, vint de la part de ma tante. Il étoit fort défagréable pour nous de vivre auprès d'une fi proche parente, qui, loin de nous reconnoître pour tels, nous faifoit tous les mauvais tours qu'elle pouvoit. Elle forma contre nous un parti dans la paroiffe ; ce qui eft toujours affez facile parmi la populace, contre des gens qui leur font en même tems fupérieurs par le rang, & inférieurs par la fortune. Tout cela fit penfer M. Bennet à folliciter un échange, réfolution dans laquelle il fut encore confirmé par l'arrivée du Recteur. Ce Recteur étoit dans l'ufage de paffer tous les ans trois mois dans fon bénéfice ; pour cet effet il s'étoit réfervé un appartement dans fa maifon ; elle étoit affez fpacieufe pour loger deux

petites familles qui l'occupoient. Nous nous promîmes quelques petits avantages en lui fournissant la table : ainsi M. Bennet commença à écarter toute idée de quitter la Cure, du moins pour quelque tems. Mais ces idées brillantes furent bientôt renversées : quoique nous eussions fait tous nos efforts pour lui plaire, nous vîmes bientôt l'impossibilité de réussir. Pour vous peindre son caractère, en un mot, c'étoit le mortel le plus bisarre qu'il y eût au monde. Quoiqu'au fond il fût bon & très-pieux, ce caractere rendoit son commerce si insupportable, que rien ne pouvoit en dédommager ; si son déjeûner n'étoit pas prêt à la minute, si la soupe étoit trop salée ou trop peu, en un mot, si la moindre chose n'étoit pas exactement de son goût, ç'en étoit assez pour lui donner de la mauvaise humeur tout le jour ; rarement on le voyoit vingt-quatre heures dans une bonne assiette : la fortune semble prendre plaisir à contrecarrer les gens de ce caractere ; la vie humaine, avec toutes les traverses & les accidens auxquels elle est sujette, leur est presque toujours à charge.

M. Bennet se détermina donc, tant à ma priere, que par sa propre inclination, à quitter la paroisse. Quand il fut question de trouver un échange, la chose se trouva plus difficile qu'il ne se l'étoit figuré. Le caractère du recteur étoit connu par tout

le clergé du voisinage, & personne ne put se déterminer à passer avec lui trois mois de l'année.

Après bien des recherches infructueuses, M. Bennet fut enfin informé d'un bureau nouvellement établi dans le *Strand*, où il étoit assuré d'avoir probablement à choisir parmi plus de cent cures dans les différens cantons du royaume. Cette nouvelle lui plut : il résolut sans plus de délai de quitter le recteur ; ce qu'il fit le plus décemment du monde. Le dimanche suivant il fit ses adieux en chaire, & tira des larmes de tous ses auditeurs, excepté d'un petit nombre, à qui ma tante, toujours inexorable, avoit inspiré de nous haïr sans aucune raison.

Nous arrivâmes à Londres, & logeames le premier soir dans une auberge où le carosse nous avoit descendus. Le lendemain matin mon mari se transporta de bonne heure au bureau, d'où il revint avec de grands transports de joie me dire, qu'il sortoit d'un lieu où l'on peut trouver toutes les nécessités de la vie. Non-seulement, dit-il, j'ai entendu parler de quantité de cures, mais je me suis pourvu d'un logement dans le voisinage d'un digne seigneur, qui a été mon compagnon de college ; de plus, j'ai pris au bureau l'adresse d'un particulier qui vous payera votre legs d'avance, moyenant un petit escompte.

Cette derniere nouvelle me plut extrêmement ; car nous avions changé notre derniere guinée, & le recteur avoit prêté dix livres à mon mari pour payer ses dettes dans le village ; car, malgré toute sa bisarrerie, cet homme étoit bon, généreux, & avoit tant de bonnes qualités, que je le plaignois d'être de ce caractère.

Nous nous transportâmes dans notre logement ; mon mari m'y ayant déposée, alla négocier l'affaire du legs avec bonne espérance de réussir, y ayant près de cinquante personnes enrégistrées à ce bureau, qui faisoient de ces sortes d'affaires.

Mon mari revint tout enflé de son succès ; la seconde personne à qui il s'étoit adressé ayant consenti à lui faire les avances du legs : en effet, il remplit sa promesse sitôt qu'il eut fait les informations nécessaires, & dressé les actes convenables.

Ces formalités demanderent néanmoins tant de délai, que, comme nos fonds étoient fort bas, nous fumes obligés de vivre médiocrement. Cela ne m'empêcha pas d'être réduite à la ressource désagréable de mettre en gage une de mes robes.

M. Bennet fut alors admis à une Cure dans la Ville, à sa grande satisfaction ; & nos affaires sembloient prendre un tour favorable, quand il revint un matin dans le plus grand trouble, pâle comme la mort, & me priant de lui donner un verre de

liqueur, parce qu'il s'étoit trouvé mal tout d'un coup, & se sentoit très-foible.

Je descendis toute effrayée, & je demandai un peu de rhum à la maîtresse de la maison. C'est la premiere fois que je lui en ai vu boire. Quand il eut repris ses sens; ne vous allarmez pas, dit-il, je ne suis point malade, c'est un peu de chagrin qui m'a causé cette incommodité, dont je me sens parfaitement remis.

Il me raconta ensuite toute l'affaire. Il avoit différé jusqu'à ce jour à faire sa visite à son ancien camarade de classe, & maintenant son voisin, parce qu'il avoit voulu se présenter dans un habit décent. Il s'étoit acheté une soutane neuve, une perruque & un chapeau, & étoit allé rendre ses respects à ce Seigneur, qui avoit reçu autrefois de lui mille attentions, & même de petits secours dans ses études à l'Université.

Ce n'avoit pas été sans peine que Mr. Bennet avoit pénétré jusque dans l'antichambre; il y avoit attendu plus d'une heure avant de voir ce Seigneur; encore ne l'avoit-il vu alors que par hasard. Mylord alloit sortir, quand il se présenta sur son passage. Il s'approcha donc pour le saluer avec un air de familiarité, quoiqu'avec des égards, comptant sur leur ancienne amitié. Mylord s'arrêtant tout-à-coup, lui dit grâvement qu'il n'avoit pas le plaisir de le connoître. Comment, My-

lord, dit-il, avez-vous oublié votre ancienne connoissance, Tom Bennet? Ah! M. Bennet, s'écria le Lord d'un air réservé, c'est vous? Pardonnez à ma mémoire; je suis bien aise de vous voir, M. Bennet; mais excusez-moi pour le présent, je suis pressé. Alors il passa vîte, & sans autre cérémonie ni invitation, il courut à son carosse.

Cette réception glacée de la part d'un homme que mon mari avoit véritablement aimé, & de qui il avoit tout lieu d'espérer un retour d'affection, avoit tellement affecté ce pauvre homme, qu'il étoit revenu dans l'état que je vous ai décrit.

Quoique cet accident ne produisît rien de plus important, je n'ai pu le passer sous silence, parce que, de tous les malheurs qui lui sont arrivés depuis, rien ne lui a causé tant de chagrin que cette avanture. Je n'ai pas besoin, devant une femme aussi délicate que vous, de faire de commentaire sur une conduite, qui, quoique fort commune, est cependant basse & cruelle au-delà de toute expression, & opposée au véritable honneur, aussi-bien qu'à la bonté du caractère.

Pour dédommager mon mari de ce chagrin, je l'engageai d'aller tous les soirs pendant une quinzaine de jours à la comédie; il aimoit beaucoup cet amusement, sans croire que l'état d'Ecclésiastique dût

l'en exclure : en effet, il ſeroit à ſouhaiter que les gens auſteres qui ſeroient portés à le blâmer pour cela, n'euſſent pas de plus grandes fautes à reprendre en eux.

Pendant trois mois nous paſſâmes le tems fort agréablement, peut-être même un peu trop pour notre ſituation ; car, quelqu'innocens que des amuſemens puiſſent être à tous égards, ils ſeront coûteux. Ainſi, Madame, quand vous ſaurez que le produit de ſa Cure n'alloit pas à quarante livres ſterlings par an, & qu'après avoir payé la dette au Recteur, une autre à ma tante, avec les fraix qu'elle avoit faits pour l'exiger en Juſtice, mon legs ſe trouva réduit à ſoixante-dix livres au plus; vous ne ſerez pas ſurpriſe qu'en amuſemens, habits & dépenſes communes de la vie, nous avions preſqu'épuiſé tout notre fonds. La façon dont nous avons vécu pendant quelque tems, vous paroîtra ſans doute bien imprudente; je n'ai point d'excuſes à oppoſer. Deux circonſtances firent faire des réflexions plus ſérieuſes à M. Bennet; l'une, que j'approchois du tems de mes couches; l'autre, qu'il reçut d'Oxford une lettre par laquelle on lui demandoit le payement des quarante liv. dont je vous ai parlé précédemment. La premiere lui ſervit de prétexte pour obtenir un délai; ainſi, en promettant ſous deux mois

d'acquitter la moitié de la dette, il eut une ſurſéance pendant cet eſpace de tems.

J'accouchai enſuite d'un fils : cet événement auroit dû augmenter encore nos inquiétudes ; au contraire, il nous donna autant de plaiſir qu'on en peut goûter à la naiſſance d'un héritier dans une maiſon opulente, tant nous étions étourdis & ſans prévoyance des maux & des inquiétudes ſans nombre auxquels nous allions expoſer une créature qui nous étoit ſi chere. Un jour de baptême eſt dans toutes les familles un jour d'allégreſſe & de réjouiſſance ; mais ſi l'on conſidere l'intérêt du pauvre enfant qui cauſe toute cette joie, les perſonnes les plus gayes ont ſouvent bien peu de ſujet de ſe réjouir de ces ſortes d'occaſions.

Quoique nos yeux fuſſent trop foibles pour percer dans l'avenir, à l'occaſion de notre enfant, nous ne pûmes nous aveugler ſur les dangers imminens dont nous étions menacés. A l'expiration des deux mois, M. Bennet reçut une ſeconde lettre d'Oxford, écrite dans un ſtile fort preſſant, avec menace de le pourſuivre ſans autre délai. Cette lettre nous allarma beaucoup. Mon mari, pour aſſurer ſa liberté, fut conſeillé de ſe loger pour quelque tems dans l'étendue des privileges de la Cour.

C'eſt maintenant, Madame, que je vais

entrer dans une scène qui conduit directement à tous mes malheurs. . . . . En cet endroit, Madame Bennet s'arrêta pour essuyer ses larmes ; puis, ayant prié Amelie de l'excuser pour quelques minutes, elle sortit de l'appartement, laissant Amelie toute seule, & alla prendre quelques rafraîchissemens pour se mettre en état de raconter ce qui suit.



CHAPITRE VI.

Autre continuation du précédent.

MADAME Bennet fit en rentrant une excuse courte à Amelie, & continua son récit en ces termes.

Nous quittâmes notre logement, & prîmes le second étage de la maison où vous logez actuellement. Nous y fûmes recommandés par une femme où nous logions auparavant. Les maîtresses des deux maisons se connoissoient, & nous avions été à la Comédie toutes ensemble. Nous nous rendîmes donc, pour notre malheur, à ce nouveau logement, où nous fûmes reçus très-poliment par Madame Ellison (puis-je supporter encore ce détestable nom?); elle eut soin les quinze premiers jours de venir chaque Dimanche chercher son loyer; car ce quartier n'étant habité que par des personnes chargées de dettes, on ne peut pas y espérer le moindre crédit.

Quoique mon mari ne pût remplir ses devoirs que les Dimanches, le Recteur, homme bon & compatissant à nos malheurs, lui conserva sa Cure. Il fut cependant obligé quelquefois de fournir à ses dépens une personne pour officier à sa

place, de ſorte que notre revenu étoit extrêmement petit ; & les pauvres reſtes du legs étant preſque conſommés, nous nous vimes ſerrés de fort près : ce qu'il y a de pis encore, nous n'avions pas une expectative plus heureuſe.

Dans ces circonſtances, quelle ſatisfaction ne dut pas reſſentir M. Bennet du procédé de Me. Elliſon, qui, quand il lui porta ſa rente le jour ordinaire, lui dit avec un ſourire de bienveillance, qu'il ne devoit pas s'inquiéter, ni ſe piquer d'une ſi grande ponctualité ! Elle ajouta même, que pour peu qu'il le jugeât à propos, il la payeroit quand il voudroit. A vous parler franc, dit-elle, je n'ai jamais eu de locataires qui me pluſſent tant que vous ; je ſuis convaincue, M. Bennet, que vous êtes un galant homme, & que vous êtes même fort heureux ; car vous avez la plus jolie femme & le plus bel enfant que j'aye encore vu. Voilà, ma chere Dame, les propres termes dont elle voulut bien ſe ſervir ; elle y joignit tant de marques extérieures d'amitié, que, ne pouvant pas deviner les vues d'intérêt qu'elle pouvoit avoir, il ne me fut pas difficile de les croire réelles.

Il logeoit dans la même maiſon ; Ah ! Madame Booth, mon ſang ſe glace dans mes veines, & vous éprouverez la même choſe vous-même quand je vous l'aurai

nommé ; dans la même maison logeoit un Lord. . . . . le même Lord que j'y ai vu depuis en votre compagnie. Ce Lord avoit pris un goût singulier pour mon petit Charles. Folle que j'étois, & aveuglée par ma propre passion, qui me fit croire qu'un enfant de trois mois pût réellement être l'objet de l'affection de tout autre qu'un pere, & sur-tout d'un jeune étourdi de Seigneur! Si j'ai été assez simple pour me laisser ainsi amuser, que dira-t-on de la méchanceté de celui qui m'a trompée, & qui a employé pour cela tant de soins, de peines & d'artifices? Il faisoit à mon fils les mêmes caresses que feroit une nourrice, l'amusoit, le faisoit sauter sur ses genoux, le baisoit; c'étoit, disoit-il, le vrai portrait d'un de ses neveux, fils d'une sœur qu'il chérissoit. Enfin il me dit tant de choses flatteuses à son sujet, que moi-même, qui, je crois, ne le cédois pas à une mere du côté de la tendresse, j'aurois à peine osé porter aussi loin mes propres idées sur la beauté de mon cher petit enfant.

Mylord, peut-être par modestie, ne portoit pas les choses encore si loin que Madame Ellison. Quand elle vit l'impression qu'un tel discours faisoit sur moi, elle saisit tous les moyens favorables pour exagérer les vertus de Mylord, & sur-tout son extrême tendresse pour les enfans de

ſa ſœur; elle ne manqua pas de me faire entrevoir les eſpérances les plus ſingulieres & les plus flatteuſes des ſuites que pouvoit avoir ſon amitié pour mon petit Charles.

Quand, par de tels moyens, qui, tout ſimples qu'ils paroiſſent, étoient peut-être les plus adroits, Mylord ſe fut acquis dans mon eſprit quelque choſe de plus que de l'eſtime, il prit la méthode la plus efficace pour ſe confirmer dans mon affection; ce fut d'affecter l'amitié la plus tendre pour mon mari. Pour ce qui me regarde, jamais il ne m'a fait paroître que des égards ordinaires; & je me flatte que vous m'en croirez ſur ma parole: s'il l'eût fait, j'aurois eu peur, & je m'en ſerois détachée ſur le champ. Simple que j'étois! j'attribuois l'amitié qu'il affichoit pour mon mari, & ſa tendreſſe apparente pour mon enfant, à la gentilleſſe de l'un, & au mérite de l'autre; m'imaginant follement que les autres voyoient avec mes yeux, & ſentoient avec mon cœur. Je ne ſongeois guère que ma malheureuſe figure étoit la ſeule cauſe des bontés de ce Seigneur, & que ma perſonne même étoit la récompenſe qu'il s'en promettoit.

Une après-dînée que je prenois le thé avec madame Elliſon auprès du feu chez Mylord, liberté qu'elle ne ſe faiſoit pas de ſcrupule de prendre quand il étoit ſorti, mon petit Charles, qui pouvoit avoir

alors six mois, assis sur ses genoux, Mylord rentra par hasard; du moins je le pensai ainsi. Je fus confondue, & je voulus me retirer; mais Mylord jura que s'il dérangeoit la compagnie de madame Ellison, (ce sont ses termes) il alloit sortir lui-même, & quitter la place. Quand il m'eût ainsi obligée de rester, Mylord prit mon petit garçon sur lui, & lui fit avaler un peu de thé, aux dépens de sa broderie; car il étoit magnifiquement vêtu: & en effet c'est une des belles figures d'homme que j'aie vu. Sa conduite dans cette occasion m'en donna des idées assez favorables; je crus avoir découvert en lui du bon sens, un bon caractère, de la politesse, & d'autres qualités aimables, par la tendresse qu'il montroit pour mon fils, & le peu de cas qu'il sembloit faire de sa parure, qui lui alloit si bien; car on ne sauroit nier qu'il ne soit le plus aimable homme du monde; quoiqu'à bien dire, toutes ces réflexions ne lui firent pas faire un seul pas dans la route de mon cœur.

Mon mari revint alors de l'Eglise, c'étoit un dimanche. A la priere expresse du Mylord, on le fit entrer dans la chambre. Mylord le reçut avec une politesse extrême, & mille protestations d'estime, qu'il avoit prise, disoit-il, sur le récit que madame Ellison lui avoit fait de son mérite. Ensuite il parla du bénéfice que l'on rete-

noit à mon mari, dont madame Ellison l'avoit instruit, & dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût beaucoup de difficulté à le lui faire rendre par le crédit de l'Evêque, qui étoit son ami particulier, & à qui il en diroit deux mots à la premiere occasion. Il résolut même d'entâmer cette affaire dès le lendemain : après quoi, il les invita tous à dîner, où il espéroit pouvoir les informer du succès de sa négociation.

Mylord voulut que mon mari restât à souper avec lui, sans faire aucune mention de moi. Madame Ellison lui dit qu'il ne falloit pas séparer l'homme d'avec la femme, & qu'elle resteroit aussi avec moi. Cette proposition m'étoit trop agréable pour la rejetter; & excepté quelques momens que je pris pour aller coucher mon enfant, nous passâmes ensemble la soirée la plus agréable. Il n'étoit pas aisé, je crois, de décider, qui, de Mr. Bennet ou de moi goûta le plus de plaisir dans la compagnie de Mylord & de madame Ellison. Ce que je puis vous assurer, c'est que la nuit suivante, pendant laquelle aucun de nous deux ne peut fermer les yeux, notre unique conversation roula sur la générosité de Mylord, & sur la complaisance & la bonté extrême de la Dame.

Le lendemain au dîner, Mylord nous apprit qu'il avoit engagé l'Evêque à écrire au Bénéficier à la campagne; que l'Evê-

que lui avoit promis de prendre nos intérêts avec chaleur, & qu'il ne faisoit pas le moindre doute du succès. Cela nous inspira beaucoup de gaieté, & l'après-dîner Mr. Bennet, à la priere de madame Ellison secondée par Mylord, raconta notre histoire depuis l'instant de notre connoissance. Mylord parut fort touché des endroits tendres que personne ne pouvoit mieux exprimer que mon mari, puisque personne ne pouvoit les sentir plus vivement que lui. Quand il eut fini, Mylord demanda excuse de rappeler une occurrence qui lui avoit fait une peine sensible, & troublé le délicieux état de bonheur dans lequel nous avions vécu à notre précédent logement. Ce seroit manquer de générosité, dit-il, que de se réjouir d'un accident, qui, quoiqu'il m'ait procuré l'heureux hasard de connoître le plus aimable couple du monde, a été cependant acheté aux dépens de votre félicité mutuelle. La circonstance que je veux dire, est votre dette d'Oxford. En quel état est-elle actuellement? Je ne veux pas souffrir qu'elle trouble votre tranquillité à l'avenir. A ces mots les larmes vinrent aux yeux de mon pauvre mari, &, dans un transport de sa reconnoissance, il s'écria: Mylord, vous m'accablez du poids de votre générosité. Si vous vous y prenez de la sorte; la reconnoissance de ma femme & la mienne

ne suffiront jamais pour acquitter tant de bontés. Ensuite il instruisit Mylord de l'état exact de cette affaire, & en reçut de nouvelles assurances que cette dette ne le troubleroit plus davantage. Mon mari alloit encore lui marquer sa reconnoissance par les expressions les plus vives ; Mylord l'arrêta. Si vous avez quelque obligation, dit-il, c'est à mon petit Charles, de qui le sourire innocent m'a causé plus de plaisir que ne vaut cette bagatelle que je veux faire pour vous. J'oubliois de vous dire, que, quand je voulus sortir de ma chambre après dîner, à cause de mon fils, Mylord ne le voulut pas, & donna ordre qu'on me l'apportât. Alors il le prit de mes bras, le mit sur ses genoux, & lui fit manger un peu de fruit du dessert. En un mot, ce seroit vous ennuyer, que de rappeler toutes les amitiés qu'il faisoit à cet enfant. Il lui donna mille babioles, & entr'autres un hochet qui valoit au moins trois guinées; & quand mon mari fut obligé de garder la chambre près de quinze jours pour un rhume, il venoit voir l'enfant tous les jours, (car l'enfant servoit toujours de prétexte à ses visites) & rarement il manquoit d'accompagner sa visite de quelque petit présent.

Je ne puis m'empêcher, madame Booth, de vous parler d'un doute qui m'est souvent venu dans l'esprit, depuis que j'ai eu assez de connoissance pour songer à l'en-

chaînement horrible des moyens que l'on prit pour détruire mon innocence. Ils étoient, ſans doute, barbares & méchans au dernier point. Mon doute eſt de ſavoir lequel s'y faiſoit le plus appercevoir, de l'artifice, ou de l'abſurdité. Quelque délicat & recherché que l'artifice ait pu être, je crois qu'à y regarder de près, la folie n'en paroîtra pas moins étonnante.

En effet, en écartant toutes les idées de cruauté & de crime d'un tel complot, l'homme ne fait-il pas un bien ſot marché pour lui-même, en achetant ſi cher un plaiſir ſi mince?

Depuis près de trois ſemaines nous vivions avec autant de liberté que ſi nous n'euſſions tous formé qu'une ſeule famille, quand, un jour, Mylord propoſa à mon mari de monter à cheval pour aller lui-même ſolliciter la reſtitution de ſon bénéfice. Car, dit-il, l'Evêque n'a pas reçu de l'Eccléſiaſtique une réponſe ſatisfaiſante à ſa lettre: il lui en a écrit une plus preſſante, que Mylord propoſa encore d'appuyer par une autre de ſa propre main, dont mon mari ſeroit le porteur. Mr. Bennet accepta cette propoſition avec reconnoiſſance, & l'on fixa le voyage au lendemain. Il y avoit près de vingt-cinq lieues: une chaiſe de poſte parut la commodité la plus agréable & la plus promte. Mon mari ſe retranchoit ſur la dépenſe. Je me

me rappelai d'avoir vu quelque chose sur cette matière dans le plan du *Bureau des adresses*. Il y alla par mon conseil, & trouva un second qui s'étoit fait enrégistrer pour aller à quelques lieues du même endroit; par le plus grand hasard, ce compagnon se trouva être une ancienne connoissance & un camarade d'études.

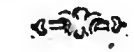
Mon mari partit donc pour son voyage: il ne m'eut pas plutôt quitée, que madame Ellison entra au logis pour me consoler de son absence. A vous parler vrai, quoiqu'il ne dût être éloigné de moi que peu de jours, & que l'objet de son voyage fût de fixer notre bonheur sur un fondement solide pour le reste de notre vie, j'eus peine à me résoudre à cette séparation. Quoique je crusse alors les intentions de madame Ellison droites & pleines d'amitié, les motifs qu'elle employa furent tout-à-fait inutiles, & ne me parurent point judicieux. Au lieu d'adoucir mon inquiétude, premier remède qu'on oppose ordinairement au chagrin, elle commença par m'en railler, & me parla d'un style enjoué fort extraordinaire, jettant du ridicule sur l'amour conjugal.

Je lui fis comprendre que ce langage n'étoit pas de mon goût; mais elle trouva le moyen de lui donner une tournure, & de se faire un mérite de tout ce qu'elle avoit dit: ensuite, quand elle m'eut remise

en bonne humeur, elle me fit une proposition, que je rejettai d'abord: à la fin, par une fatalité..... je me laissai persuader. Ce fut d'aller à la mascarade à Ranelagh, pour laquelle Mylord lui avoit donné des billets.

A ces mots, Amelie devint aussi pâle que la mort, & demanda vite à son amie un verre d'eau, & un peu d'air. Madame Bennet ayant ouvert la fenêtre, & donné à Amelie un verre d'eau qui l'empêcha de s'évanouïr, la regarda avec tendresse, & lui dit: je ne suis pas surprise, ma chere Dame, que vous ayez été affectée de la simple mention de cette fatale mascarade; je crois fermement qu'on avoit complotté votre ruine au même endroit. C'est cette appréhension qui a occasionné la lettre que je vous ai écrite ce matin, & tout l'embarras que vous avez eu de m'écouter jusqu'ici.

Amelie l'embrassa avec mille expressions de reconnoissance, l'assura qu'elle étoit tout-à-fait remise, & la pria de continuer son histoire; ce que madame Bennet fit à l'instant. Mais comme le lecteur sera peut-être bien aise de reprendre haleine, nous finirons ici ce Chapitre.



CHAPITRE VII.

Suite de l'hiſtoire de madame Bennet.

MADAME Bennet reprit ainſi la parole.

On me détermina donc à accompagner madame Elliſon à la maſcarade. L'agrément du lieu, la variété des déguiſemens, & la nouveauté de ce ſpectacle, me plûrent extrêmement, & m'enflammerent l'imagination au dernier point. N'ayant aucune apparence de ſoupçon, je bannis de mon eſprit toute réſerve ; mes penſées n'étoient occupées que du plaiſir ſeul. L'innocence, il eſt vrai, rempliſſoit mon cœur ; mais c'étoit une innocence ſans appui, ennivrée de deſirs fols, & expoſée à toutes les tentations. Pendant les deux premieres heures, nous n'eumes que des avantures badines, & qui ne méritent pas d'être rapportées. A la fin Mylord nous joignit, & reſta avec nous toute la ſoirée ; nous danſâmes pluſieurs fois enſemble.

Je crois n'avoir pas beſoin de vous dire, madame, combien ſa converſation eſt amuſante. Je voudrois pouvoir dire avec vérité que je n'en fus pas charmée, ou du moins que j'eus lieu d'en être bien contente. Mais je ne veux rien vous déguiſer ; je commençai alors à découvrir qu'il avoit de

l'affection pour moi; mais il étoit déjà trop ancré dans mon estime, pour que cette découverte me parût dangereuse. Je vous... je vous avouerai la vérité. Je ne fus point fâchée d'appercevoir en lui une passion que je voulois bien croire qu'il eût conçue dès le commencement; & je me complaisois à attribuer le silence qu'il avoit gardé si long-tems, à son respect pour ma vertu, & à la crainte de me déplaire. Je vous assure, Madame, que mes intentions ne furent jamais de passer au-delà des bornes de l'innocence. Enchantée de la délicatesse de sa passion, &, dans la situation d'esprit folle & étourdie où je me trouvois alors, j'imaginai pouvoir sans risque donner quelque espérance éloignée à sa passion, & sacrifier à la fois à ma vanité & à mon intérêt, sans me rendre coupable.

Je sais que madame Booth blâmera toutes ces pensées: je ne les condamne pas moins; & je suis d'avis, maintenant, que toute femme qui se relâche sur les moindres dehors de la vertu, est prête au même instant à livrer la place.

Sur les deux heures nous revinmes à la maison, & trouvâmes une collation qu'on nous avoit préparée. On me pria d'en prendre ma part; je ne pus pas le refuser; j'y consentis. Cependant je n'étois pas tout-à-fait sans défiance, & je formai bien des résolutions, dont l'une fut de ne pas

boire plus que d'ordinaire; c'eſt-à-dire, tout au plus trois verres de petit punch.

Je me tins ferme ſur la quantité; pour la qualité, il y eut de la ſupercherie. Avant que de ſortir de la chambre, je me trouvai la tête toute étourdie. Je ne ſais ce que ce malheureux me donna; outre que je fus enivrée, j'en reſſentis des effets que je ne puis vous décrire.

Il faut tirer le rideau ſur le reſte de cette fatale nuit. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ma ruine fut complette. Cependant je puis proteſter avec vérité que je n'y ai jamais conſenti; & que, je m'en étois à peine apperçu, quand cet impudent me l'avoua en face le lendemain matin.

Voilà mon hiſtoire, Madame, juſqu'à cette cataſtrophe la plus terrible. Plût à Dieu que c'eût été le dernier période de ma vie! Hélas! j'étois réſervée encore pour des miſeres plus grandes. Mais avant que d'en entamer le récit, il faut vous apprendre une choſe remarquable, dont je fus inſtruite alors, & qui vous fera voir, que le haſard n'a contribué en rien à l'accident qui m'étoit arrivé, & que ce ne fut que l'exécution d'un projet prémédité de longue main.

Vous devez vous rappeler, Madame, que nous avions été recommandés à madame Elliſon, par la femme chez qui nous

avions logé auparavant. Cette femme, à ce que je pense, est une des pourvoyeuses de Mylord, & m'avoit déjà fait connoître à ce seigneur.

Vous saurez donc, Madame, que ce coquin de Lord m'avoua qu'il m'avoit vue pour la premiere fois dans une gallerie à l'Oratorio, où j'étois allée avec ma premiere hôtesse, qui m'avoit fourni des billets, que sans doute Mylord avoit fait acheter. Ce fut-là que je trouvai pour la premiere fois ce traître, déguisé avec un habit de peluche, & un emplâtre sur le visage.

A ces mots Amelie s'écria: ô ciel! & retomba sur sa chaise. Madame Bennet se donna des soins pour la rappeler à ses sens: & Amelie lui déclara, qu'elle l'avoit vu aussi elle-même au même endroit, & sous le même déguisement. Madame Bennet, s'écria-t-elle, que je vous ai d'obligations! quels termes, quelles actions pourront jamais vous exprimer la reconnoissance de mon cœur! Je vous regarde & vous reconnoîtrai toujours comme une amie, qui m'a tirée du bord du précipice; car j'allois tomber dans le même malheur, dont vous venez de faire si généreusement l'aveu pour m'en préserver.

En comparant les circonstances, il parut que la conduite du Lord, à l'Oratorio, avoit été la même avec toutes les deux;

qu'il s'étoit servi avec Amelie des mêmes termes & des mêmes actions qu'il avoit auparavant mis en usage contre l'infortunée madame Bennet. Peut-être trouvera-t-on singulier qu'aucune des deux n'ait pu le reconnoître ensuite : mais le fait est vrai ; & si l'on considère la force du déguisement, le peu de tems que passerent l'une & l'autre avec lui dans cette premiere entrevue, & le peu de curiosité qu'on doit supposer dans l'esprit de ces deux Dames, joint à l'amusement qui les occupoit alors, toute surprise, à mon avis, doit cesser. Cependant Amelie déclara, qu'elle se rappeloit parfaitement sa voix & ses traits, & qu'elle étoit pleinement convaincue que c'est la même personne. Ensuite elle s'excusa de ne pas lui avoir rendu visite l'après-midi, suivant sa promesse, sur ce qu'elle avoit déclaré à madame Ellison sa résolution de ne point les voir. Alors elle prononça quelques invectives satyriques contre cette femme, & déclara qu'elle avoit l'artifice aussi bien que la méchanceté du diable même.

Madame Bennet félicita beaucoup Amelie, qui lui marqua à son tour les plus sinceres témoignages de reconnoissance. Au lieu de nous amuser à les détailler, nous continuerons l'histoire de madame Bennet, qu'elle reprit, comme nous l'allons dire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Continuation du précedent.

MYLORD ne fut pas plutôt parti, dit madame Bennet en continuant son histoire, que madame Ellison entra, après avoir su ce qui s'étoit passé: elle se conduisit de telle maniere, que, quoique je fusse convaincue d'abord qu'elle avoit trempé dans le complot de ma ruine, elle eut le secret de m'en faire douter, & à la longue parvint à s'en disculper tout-à-fait à mes yeux. Elle vômit mille horreurs contre Mylord, jura qu'il ne resteroit pas une minute dans sa maison, & que de sa vie elle ne lui reparleroit. Quand elle eût été la femme la plus innocente du monde, elle n'auroit jamais pu montrer plus de colere & d'indignation, contre le malheureux qui m'avoit déshonorée.

Elle avoit dit dans le fort de sa colère, que Mylord sortiroit de sa maison; elle me jura qu'elle alloit sur le champ mettre cette promesse à exécution: puis, feignant de réfléchir en elle-meme; ma chere enfant, me dit-elle, examinons un peu cependant; c'est pour l'amour de vous ce que j'en dis. Un tel procédé ne donneroit-il pas quelques soupçons à votre mari? Je lui répon-

dis que je ne m'en fouciois pas; que j'étois réfolue à informer mon mari de tout, à l'inftant que je le verrois; que je me déteftois moi-même; que la vie m'étoit à charge, & beaucoup d'autres chofes femblables.

Madame Ellifon trouva moyen de m'appaifer, & de me convaincre de ma propre innocence; c'eft un point fur lequel, à mon avis, nous fommes faciles à nous laiffer perfuader: en un mot, elle vint à bout de nous excufer elle & moi, de rejetter tout le crime fur Mylord, & me détermina à ne pas en informer mon mari.

Je reftai tout le jour renfermée dans la chambre, & ne vis perfonne que madame Ellifon. J'aurois été honteufe de regarder quelqu'un en face; heureufement pour moi Mylord partit pour la campagne, fans tenter de venir me voir. Son afpect m'auroit mife en fureur.

Le lendemain je dis à madame Ellifon, que j'étois déterminée à quitter fon logement, fi-tôt que Milord reviendroit à la ville, non pas pour elle, (car je panchois réellement à la croire innocente) mais à caufe de Mylord, que j'étois réfolue, s'il étoit poffible, de ne jamais revoir de ma vie. Elle me répondit, qu'il n'y avoit point de raifon à moi de quitter fa maifon pour cela: que Mylord lui-même avoit changé de logement ce matin, fans doute par ref-

ſentiment des injures qu'elle lui avoit dites la veille.

Cette nouvelle me confirma encore dans l'opinion de ſon innocence; &, depuis ce jour, juſqu'au moment de ma connoiſſance avec vous, je n'avois rien trouvé en elle qui pût me faire perdre cette idée. Au contraire, elle m'a rendu toutes ſortes de ſervices, &, entr'autres, j'ai reçu de Mylord un contrat de cent cinquante livres ſterlings de rente, que je dois à ſes ſollicitations: car elle n'eſt pas ſans générosité & ſans un aſſez bon naturel; quoique ce que j'ai vu en dernier lieu, me prouve qu'elle a été cauſe de ma ruine, & qu'elle a tâché de vous attirer dans le même piége.

Pour revenir à ma malheureuſe hiſtoire, mon mari retourna au tems marqué, & je le reçus avec une agitation d'eſprit que je ne ſaurois décrire. Peut être la fatigue du voyage, & le chagrin de ſon peu de réuſſite, l'empêcherent-ils de prendre garde à ce que j'appréhendois qu'il n'apperçut. Toutes ſes eſpérances étoient détruites; le Bénéficier n'avoit point reçu de lettre de l'Evêque; quant à celle de Mylord, il l'avoit regardée avec mépris, & s'en étoit moqué. Tout las qu'il étoit, Mr. Bennet ne voulut pas s'aſſeoir ſans demander des nouvelles de Mylord, & prétendoit aller lui rendre ſes devoirs. Le pauvre homme! il ne ſoupçonnoit pas qu'il l'eût trompé,

comme je l'ai appris, à l'égard de l'Evêque, bien loin de songer aux autres torts qu'il lui avoit faits. Le Lord..... ce malheureux, étant allé en campagne, il fut forcé de différer les témoignages de sa reconnoissance.

Mr. Bennet arriva à Londres le samedi fort tard, fit ses fonctions le lendemain à l'Eglise: je ne voulus pas y aller avec lui; c'est, je crois, la premiere chose que je lui avois refusée depuis notre mariage. J'étois devenue si misérable, que sa présence, qui, auparavant, étoit la source de tout mon bonheur, faisoit alors le poison de ma vie; non que j'eusse de la répugnance à le voir, mais j'étois honteuse de le regarder en face: j'étois tourmentée par les remords de mon..... j'espère qu'on ne peut pas appeler cela, crime.

Je ne le pense pas non plus, s'écria Amelie.

Mon mari, poursuivit madame Bennet, s'apperçut de mon mécontentement, & l'imputa au mauvais succès de son voyage. Je fus charmée qu'il prit ainsi le change. Cependant, quand je considere ce que je souffrois, des efforts qu'il faisoit pour me consoler sur ce point, j'étois bien punie. Oh! ma chere Dame, heureux celui qui est trompé entre deux amans, & malheureux mille fois l'auteur de la tromperie!

Dans ce misérable état, je passai toute

une semaine, la plus fâcheuse, je crois; de toute ma vie, tâchant à fortifier l'erreur de mon mari, & à cacher ce que je souffrois moi-même. J'eus lieu de craindre que je ne réussirois pas long-tems. Le samedi au soir, je vis un changement sensible dans sa façon d'agir avec moi. Il se coucha de fort mauvaise humeur, & s'éloigna de moi tout-à-coup: j'eus beau lui faire des caresses; il répondit toujours d'un ton brusque.

Après une nuit passée dans l'agitation & sans dormir, il se leva le dimanche au matin de bonne heure, & descendit l'escalier. J'attendis son retour pour déjeûner; mais bientôt j'appris par la servante qu'il étoit sorti; il n'étoit cependant pas plus de sept heures. Vous concevez bien, madame, que tout cela m'allarma: je vis clairement qu'il avoit découvert le fatal secret, quoique je ne pusse pas deviner par quel moyen. Mon ame étoit dans un trouble qui approchoit de la folie. Tantôt je pensois à quitter mon pauvre mari que j'avois outragé, & tantôt à mettre fin à ma malheureuse vie.

Je passai tout le jour dans ce cruel état; mon mari revint le soir. O ciel! pourrai-je vous décrire ce qui arriva? cela m'est impossible, je m'évanouïrai en vous le racontant. Il entra dans la chambre aussi blanc que du papier, les lêvres tremblantes, les

yeux rouges comme des charbons de feu, &, pour ainsi dire, sortans de sa tête. Molly, s'écria-t-il, comment vous trouvez-vous? O ciel! lui dis-je, qu'est ce que cela signifie? A la vérité, je ne puis pas dire que je sois en bonne santé. Non! monstre horrible, dit-il en s'élançant de dessus sa chaise: vous m'avez donc trahi? vous m'avez perdu? vous avez ruiné votre mari? Ensuite, avec des regards irrités, il saisit un gros livre de dessus son bureau, & avec la violence d'un furieux, il me le jetta à la tête, & du coup me renversa par terre. Après cela il me prit dans ses bras, m'embrassa avec une tendresse extravagante; puis me regardant fixement pendant quelques instans, les larmes coulerent de ses yeux, comme un torrent; & il me jetta encore sur le carreau de toute sa force, me heurta & me foula aux pieds. Je crois en vérité que son dessein étoit de me tuer, & j'imagine qu'il crut l'avoir fait.

Je restai quelque tems par terre sans connoissance. Quand je repris mes sens, je vis mon mari couché près de moi sur le visage, & le sang ruisselant de son corps. Quand il crut m'avoir ôté la vie, il se jetta de toute sa force la tête contre des tablettes qui étoient dans la chambre, & se fit une blessure considérable à la tête.

Je puis vous certifier avec vérité que je n'eus aucun ressentiment du mauvais trai-

tement que je venois d'essuyer; je sentois que je méritois tout cela, quoique je ne devinois guère le mal que je lui avois fait. J'employai les prieres les plus pressantes pour l'appaiser, & je tâchai avec mes foibles bras de le soulever de terre. Il s'échappa de mes bras, & se relevant tout seul, il se jetta dans un fauteuil, d'où me lançant des regards furieux, il s'écria : éloignez-vous, Molly, je vous prie; laissez-moi, je serois fâché de vous tuer..... O madame Booth! ne devinez-vous pas ? le misérable Lord m'avoit donné du mal.... j'avois infecté mon mari.... O ciel! pourquoi faut-il que je vive pour raconter une chose si horrible? Non, je n'y survivrai pas..... je ne puis me pardonner à moi-même; le Ciel ne me pardonnera jamais.

Ici la violence de sa douleur étouffa sa voix, & elle tomba dans des transports si violens, que la pauvre Amelie effrayée appela du secours. La servante accourut, & voyant sa maîtresse dans de violentes convulsions, s'écria qu'elle étoit morte. Alors il survint une autre personne; qui croyez-vous que c'étoit ? L'honnête sergent Atkinson. Sa contenance nous fit bientôt voir que, quoique soldat & très-brave, il n'étoit pas le moins troublé de la compagnie en cette occasion.

Si le lecteur s'est jamais trouvé dans de pareilles scenes, il devinera aisément que

madame Bennet recouvra au bout de quelque tems la parole. Le premier usage qu'elle en fit, fut de marquer son étonnement en présence du sergent, & de demander d'un air égaré qui il étoit.

La fille, concluant que sa maîtresse n'étoit pas encore revenue dans son bon sens, répondit : eh bien, madame, c'est mon maître. Que le ciel vous conserve la raison, madame.... Mon Dieu, mon maître, il faut que ma maîtresse soit bien mal pour ne pas vous connoître !

Je ne saurois vous dire ce qu'Atkinson pensa dans ce moment ; il est sûr qu'il étoit fort troublé. Il voulut deux fois prendre la main de madame Bennet ; elle la retira brusquement, & aussitôt après se levant de dessus sa chaise, elle dit qu'elle se sentoit assez bien, & pria Atkinson & la servante de se retirer : ils obéirent sur le champ l'un & l'autre ; le sergent, à son air, paroissoit avoir presqu'autant besoin de secours que la dame pour qui on l'avoit appelé.

Quand on fait des confidences, il est bon de les faire entieres, ou point du tout ; car souvent on trahit un secret pour ne l'avoir su qu'à demi. Il est certain que le discours de la servante fit passer un soupçon dans l'esprit d'Amelie, que la conduite du sergent n'étoit pas propre à dissiper. Les lecteurs intelligens peuvent s'imaginer ce que c'est ; sinon ils attendront quelque

tems pour le découvrir. Madame Bennet, après bien des excuses, reprit son récit, comme on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Conclusion de l'histoire de madame Bennet.

QUAND je me fus apperçue, continua madame Bennet, de l'injure que j'avois faite à mon mari, je me jettai à ses pieds, & embrassant ses genoux que j'arrosois de mes pleurs, je le priai de m'écouter patiemment, lui déclarant que s'il n'étoit pas satisfait de mes raisons, je consentois de me soumettre à son ressentiment. Je lui protestai, & c'étoit avec vérité, que quand je devrois recevoir à l'instant la mort de ses mains, je n'aurois pas d'autre frayeur que celle des suites fatales qu'elle pouvoit avoir contre lui.

Il parut se tranquilliser un peu, & me permit de parler tant que je voudrois.

Alors je lui fis une relation fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé. Il m'écouta avec beaucoup d'attention ; & quand j'eus fini, il s'écria avec un profond soupir.... Ah! Molly, je crois tout.... il faut que vous ayez été trahie, comme vous le dites; vous ne pouvez pas être coupable d'une telle

baſſeſſe, d'une telle cruauté, d'une telle ingratitude.... Alors il me marqua tant d'amitié, de tendreſſe, de douleur, de la maniere dont il m'avoit traitée.... Je ne ſaurois m'arrêter ſur cette ſcene.... je retomberois.... il faut que vous m'excuſiez.

Amelie la pria de ſupprimer tout ce qui pouvoit trop l'émouvoir : elle continua ainſi.

Mon mari, plus convaincu que moi que madame Elliſon avoit trempé dans le projet, déclara qu'il ne vouloit pas coucher le ſoir dans ſa maiſon ; enſuite il ſortit pour chercher un autre logement. Il me donna tout l'argent qu'il avoit, & me laiſſa le ſoin de payer le loyer & d'emballer nos effets, diſant que ſi je n'avois pas aſſez d'argent, je pouvois laiſſer les habits pour gage : mais il me proteſta qu'il ne répondoit pas de lui-même, s'il voyoit jamais Me. Elliſon.

Il n'y a point de termes capables d'exprimer le procédé de cette femme artificieuſe, tant elle fut douce & généreuſe. Elle me dit qu'elle ne blâmoit point le reſſentiment de mon mari, & qu'elle ne pouvoit s'attendre à autre choſe que d'être condamnée de lui & de tout le monde ; qu'elle haïſſoit ſa maiſon preſqu'autant que nous, & qu'elle déteſtoit ſon couſin encore plus, s'il eſt poſſible : enfin elle me dit que ſi

je laiſſois chez elle mes hardes ce ſoir, elle nous les enverroit le lendemain matin; qu'elle rougiroit même d'avoir la penſée de les retenir; & qu'à l'égard de cette méchante dette, nous pourrions la payer quand il nous plairoit: en effet, il faut lui rendre juſtice, elle eſt aſſez bonne malgré ſes vices.

Aſſez bonne! en effet, s'écria Amelie avec indignation.

A peine fûmes-nous inſtallés dans notre nouvelle habitation, pourſuivit madame Bennet, que mon mari commença à ſe plaindre de douleur dans le corps; il me dit qu'il craignoit de s'être bleſſé lui-même dans ſa fureur, & d'avoir rompu quelque vaiſſeau au-dedans de ſon corps. Quant à l'horrible maladie dont je ne puis ſoutenir la penſée, l'habileté du chirurgien l'eut bientôt tiré d'affaire; ſon autre mal, au lieu de céder aux remèdes, ne fit qu'empirer de plus en plus, & enfin le conduiſit au tombeau.

O madame Booth! ſi j'avois ſu certainement lui avoir cauſé la mort, quelqu'innocemment que ce fût, je n'aurois jamais pu lui ſurvivre. Le chirurgien qui fit l'ouverture de ſon corps après ſa mort, m'a aſſuré qu'elle avoit été occaſionnée par un polipe dans le cœur, & que rien de ce qui lui eſt arrivé à mon ſujet, n'y a contribué en aucune ſorte.

Je vous ai raconté fidèlement mon histoire. La première fois que je l'ai jamais entendu se plaindre, fut un ou deux jours après notre sortie de chez madame Ellison ; & ces douleurs ont duré jusqu'à sa mort ; ce qui peut sans doute conduire à croire qu'elle a eu une autre cause : mais le chirurgien, qui est un homme fort habile, m'a toujours déclaré le contraire, avec la certitude la plus positive ; & cette opinion a été mon unique consolation.

Quand mon mari mourut, c'est-à-dire, environ deux mois & demi après avoir délogé de chez madame Ellison, dont j'avois alors une opinion différente de celle que j'en ai maintenant, il me laissa dans la situation la plus misérable du monde. Je crois, madame, qu'elle vous a montré ma lettre. Elle fit pour moi alors tout ce qu'on peut attendre de la meilleure des amies ; elle me fournit de l'argent de sa propre bourse, & par son moyen j'ai été à l'abri de la misere extrême, qui, sans cela, m'auroit fait périr inévitablement.

Son bon procédé pour moi dans cette saison de détresse me détermina encore à retourner dans sa maison. Comment en effet refuser une offre qu'il m'étoit si essentiel d'accepter, & qui me paroissoit si généreuse de sa part ? J'y menai une vie retirée avec mon petit garçon, sans voir d'autre compagnie que madame Ellison elle-

même, pendant plus de trois mois. A la fin elle m'apporta de Mylord un contrat, par lequel il m'avoit assuré, à sa sollicitation, à ce qu'elle me dit, & comme je l'ai cru en effet, une annuïté de cent cinquante livres sterlings. Ce fut, je pense, la premiere fois qu'elle prononça devant moi le nom détesté de ce seigneur depuis mon retour dans sa maison. Elle m'engagea alors, quoiqu'avec bien de la peine, je vous en assure, à souffrir qu'il consommât cette affaire en ma présence.

Je ne vous ferai point le détail de notre entrevue, je ne le pourrois pas; & je me suis souvent étonnée comment j'ai eu le courage de supporter sa vue; tout ce que je puis vous dire en sa faveur, c'est que s'il n'est pas véritablement répentant de ce qu'il a fait, personne au monde ne peut mieux en jouer le personnage.

Outre mon ressentiment, j'avois encore une raison pour ne me pas prêter volontiers à une telle entrevue : je craignois, non sans raison, que l'annuïté ne fût destinée plutôt comme un piége que comme une récompense, & qu'il n'eût encore de nouveaux desseins contre mon innocence: en cela je me trouvai heureusement trompée; car ni dans ce moment, ni en aucun tems depuis, je n'ai reçu de sa part la moindre sollicitation de cette espece ;

je n'ai pas eu même ſujet de ſoupçonner dans Mylord aucun deſſein ſemblable.

Bon Dieu ! ce que c'eſt que les hommes ! quelle paſſion ! à qui il faut de la nouveauté & de la réſiſtance pour l'exciter, & qui ne ſe plaît avec nous qu'autant de tems que nous pouvons être conſidérées comme leurs ennemies !

Je vous rends graces, madame, s'écria Amelie, de m'avoir tirée de la crainte où j'étois pour vous. J'ai tremblé des ſuites de cette ſeconde entrevue avec un tel homme, & dans une telle ſituation.

Je vous aſſure, madame, que je ne courois aucun danger, répondit Me. Bennet ; outre que je crois que j'aurois pu compter ſur ma propre réſolution, j'ai entendu dire depuis par un intime ami de Mylord, qui ignoroit parfaitement mes affaires, que ſon vrai caractere eſt l'inconſtance ; & que dans le grand nombre de ſes maîtreſſes, il y en a fort peu qui aient reçu de lui une ſeconde viſite.

Madame, continua-t-elle, il ne me reſte guere autre choſe à vous raconter que le mauvais état de ma ſanté qui a duré longtems, & dont je ſuis heureuſement rétablie depuis peu, par l'avis de M. Thompſon ; ou à moins que je ne vous diſe le cruel accident qui arriva à mon pauvre petit Charles.... Ici madame Bennet s'arrêta & ſes larmes coulerent de ſes yeux.

Amelie garda quelque tems le silence, pour donner à la dame celui d'appaiser sa douleur ; après quoi elle lui fit mille remercimens de lui avoir raconté son histoire, & sur-tout du motif qui l'y avoit engagée, & de l'avis salutaire qu'elle lui avoit donné en lui écrivant ce matin.

Oui, madame, s'écria madame Bennet, je suis convaincue par ce que j'ai déjà vu, qu'on vous destinoit comme une victime à ce méchant Lord ; & que madame Ellison, que je n'hésite plus de regarder comme l'instrument de ma ruine, avoit projetté de vous trahir de même. Le jour que je rencontrai Mylord dans votre appartement, je commençai à former quelques soupçons ; & je pris fortement madame Ellison en aversion par cette raison. Sa conduite, malgré tout ce qu'elle put dire au contraire, me convainquit que j'avois deviné juste ; j'eus envie plusieurs fois de vous en parler, mais je ne le pus commodément : hier au soir le projet de la mascarade me décida à ne pas différer plus longtems. Je vous ai donc envoyé un petit billet ce matin, & je suis bien aise que vous ayez connu heureusement mon écriture, puisque cela m'a fourni l'occasion de vous ouvrir mon cœur, même en vous prouvant combien je suis indigne d'obtenir votre amitié, quoique je la desire ardemment.

CHAPITRE X.

Qui eſt le dernier du ſeptieme livre.

AMELIE ne manqua pas de faire à madame Bennet les complimens ordinaires ſur la concluſion de ſon diſcours, qu'on a vu dans le chapitre précédent ; elle lui dit que, dès le premier moment de leur connoiſſance, elle avoit ſenti la plus forte inclination de ſe lier avec elle ; & que ce deſir s'étoit encore accru en entendant ſon hiſtoire. En vérité, madame, lui dit-elle, vous vous jugez trop ſévérement vous-même ; à mon avis il faudroit avoir bien peu de candeur pour regarder votre malheur d'un œil ſi ſévère : vous me paroiſſez mériter toute ſorte de compaſſion, & je vous conſidérerai toujours comme une femme innocente & malheureuſe.

Amelie voulut alors prendre congé ; mais madame Bennet la preſſa ſi fortement de déjeûner, qu'à la fin elle y conſentit. Elle avoit jeûné ſi longtems, & ſes eſprits avoient été ſi fortement agités par différentes paſſions, que le beſoin de la nature appuya efficacement l'invitation de Me. Bennet.

Tandis que la ſervante préparoit le déjeûner, Amelie, d'un air indifférent, demanda

à Me. Bennet, si le sergent Atkinson ne demeuroit pas dans sa même maison. Celle-ci rougit tellement à cette question, répéta le nom du sergent d'un son de voix si mal assuré, & se conduisit d'un air si embarrassé, que les soupçons d'Amelie n'en furent encore que mieux confirmés; elle ne voulut pas cependant les lui faire entrevoir si brusquement, mais elle entama une dissertation sur les qualités & le mérite du sergent; & après avoir parlé de l'embarras où il s'étoit trouvé pendant l'évanouïssement de madame Bennet, elle finit par lui dire que le sergent feroit le meilleur mari de la terre, qu'il avoit le cœur extrêmement tendre, & une douceur de mœurs qu'on ne rencontre pas fréquemment dans les hommes, & encore plus rarement dans les personnes de son rang.

Et pourquoi non dans son rang, dit Me. Bennet? En vérité, Me. Booth, nous faisons bien injustice à l'état inférieur des hommes. Je ne nie pas la force & le pouvoir de l'éducation; mais si l'on considère que l'éducation des gens d'un certain rang supérieur est mal conduite, & combien on néglige de les instruire dans la pratique des vertus, en vérité on ne doit pas s'attendre que leur cœur en devienne meilleur pour cela: quand on ne parleroit que de la tête, ne la trouvons-nous pas souvent très-mal meublée par ce qu'on appelle une

une belle éducation ? Je crois avoir rencontré moi-même des exemples d'autant de bonté & même d'entendement dans des gens du petit peuple, que parmi des personnes d'un état plus relevé. Comparons notre sergent avec le Lord, qui a fourni la matiere de notre conversation, de quel côté la balance ne doit-elle pas pancher au jugement de toute personne impartiale ?

Hélas ! s'écria Amelie, c'est une opinion monstrueuse, de regarder comme une espece de déshonneur de nous marier tant soit peu au-dessous de notre condition.

Elle est sotte & absurde, répondit vivement Me. Bennet, absolument contraire à l'équité, au sens commun, à l'humanité ; mais sur-tout directement contraire à une religion où l'on fait profession de ne point connoitre de différence de degrés, & qui place tout le genre humain dans la classe de nos freres. De toutes les especes d'orgueil, il n'y en a point de si contraire au christianisme, que celui de la connoissance & de l'état ; non, il n'en est pas de si extravagant ; on peut dire que le mépris est son véritable objet ; & pour moi je ne connois point de gens plus odieux que ceux qui méprisent les autres.

Madame, dit Amelie, vous pensez précisément de même que moi ; je vous donne ma parole, que je ne serois point honteuse

d'être la femme d'un honnête homme, de quelque profession qu'il fut..... Non, quand j'aurois été d'un état plus relevé, je ne me ferois pas cru dégradée en appelant notre honnête fergent mon mari.

Puisque vous me faites cette déclaration, s'écria Madame Bennet, je suis sûre que vous ne ferez pas offensée d'un secret que je vais vous révéler.

Au contraire, ma chere, répondit Amelie, je suis plutôt surprise que vous me l'ayez si long-tems caché, sur-tout après vous avoir mis sur la voie.

Pardonnez-moi, Madame, répliqua l'autre, je ne me souviens pas que vous m'ayez donné aucune indication de cela, & peut-être même que vous ne devinez pas encore ce que je vais vous dire : voici mon secret.

Jamais femme n'a eu un amant si sincere, ni si passionné que vous en avez un dans le sergent.

Moi! un amant dans le sergent! moi! s'écria Amelie un peu surprise.

Un peu de patience, répondit l'autre; oui, ma chere, quelque surprise que vous paroissiez, je vous dis la vérité; mais c'est une verité que vous n'auriez jamais compté apprendre de ma bouche, sur-tout avec tant de bonne humeur, puisque je vous avouerai bonnement..... Mais, qu'ai-je besoin de vous avouer ce que vous avez

déja deviné ? Dites - moi maintenant de bonne foi, ne devinez-vous pas ?

Je devine en effet, & je compte, dit-elle, qu'il eſt vôtre mari.

Oui, Madame, s'écria l'autre, il eſt mon mari, & je ſuis très-flattée de votre approbation ; en vérité, vous devez approuver mon choix, puiſque vous en avez été de toute façon la cauſe ; ce que vous m'avez dit de lui m'en a donné l'opinion la plus favorable ; mais ce qui me l'a rendu encore plus cher, c'eſt ce qu'il m'a dit de vous. En un mot, j'ai découvert qu'il vous a toujours aimé avec une paſſion ſi fidelle, ſi honnête, ſi noble, ſi généreuſe, que j'ai été convaincue que ſon ame doit poſſéder tout ce qu'il faut pour une ſi grande paſſion ; c'eſt-à-dire, l'honneur, la bonté, la modeſtie, la bravoure, la tendreſſe ; en un mot, toutes les vertus humaines...... Pardonnez-moi, ma chere ; mais je n'ai point eu de tranquillité que je n'aye été l'objet d'une telle paſſion.

Penſez-vous, dit Amelie en ſouriant, que je vous pardonnerai de m'avoir dérobé cet amant ? Ou ſuppoſé que ce dont vous faites un badinage ſoit vrai, croyez-vous réellement que vous pourriez changer telle inclination ?

Non, ma chere, répondit l'autre ; j'eſpere ſeulement lui avoir fait changer d'objet ; car ſoyez ſûre, c'eſt la plus grande

& la plus commune erreur, de croire qu'il ſoit impoſſible à un homme qui aime une femme, d'en aimer jamais une autre. Au contraire, il eſt certain qu'un homme qui peut ſi bien aimer une femme de loin, en aimera encore mieux une autre qui eſt proche de lui. J'ai entendu un des meilleurs maris du monde, avouer en préſence de ſa femme, qu'il avoit toujours aimé une princeſſe à l'adoration. Ces paſſions, qui ne réſident que dans les eſprits fort ſenſibles, ſe repaiſſent des délicateſſes qui y germent, & en laiſſent toute la nourriture ſubſtantielle, & aſſez de délicateſſe auſſi pour la femme.

Le thé étant prêt, Madame Bennet, ou, comme nous la nommerons à l'avenir, Madame Atkinſon, propoſa d'appeler ſon mari. Amelie s'y oppoſa, diſant qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir en tout autre tems; mais qu'elle étoit alors trop preſſée, y ayant plus de trois heures qu'elle étoit abſente de ce qu'elle aimoit. Cependant elle avoit à peine bu une taſſe de thé, qu'elle changea d'avis, & dit que, ne voulant pas ſéparer l'homme de la femme, elle la prioit de faire venir M. Atkinſon.

La fille répondit que ſon maître n'étoit pas au logis. Dans le même inſtant il frappa vivement à la porte, & accourant dans la chambre tout pâle & hors d'haleine, il adreſſa la parole à Amelie, & s'écria : je

suis fâché, ma chere Dame, de vous apporter de mauvaises nouvelles; mais le Capitaine Booth..... Quoi, quoi! s'écria Amelie, en laissant échapper la tasse de ses mains, de quoi est-il question par rapport à lui ? Ne vous effrayez pas, ma chere Dame, dit le sergent; il est en bonne santé, il lui est arrivé un petit malheur..... Comment vont mes enfans, dit Amelie ?... Fort bien, répondit le sergent; je vous prie, Madame, ne vous effrayez pas; j'espere que ce ne sera rien..... il est arrêté, j'espere le tirer bientôt de leurs maudites mains. Où est-il, s'écria Amelie, que je l'aille trouver tout à l'heure ? Il vous prie de n'en rien faire, interrompit le sergent; je lui ai envoyé son Procureur, & je vais y retourner tout à l'heure avec Madame Ellison. Je vous conjure pour l'amour de lui & pour vous-même de ne pas y aller. Madame Ellison, dit Amelie ? qu'a-t-elle affaire là, Madame Ellison ? Je veux y aller, il le faut. Madame Atkinson se mêla alors dans la conversation, & la conjura de ne point s'inquiéter l'esprit, mais de se tranquilliser, & de retourner auprès de ses enfans, où elle iroit lui tenir compagnie; elle la consola par la réflexion que le capitaine n'étant pas en danger, elle pourroit l'aller voir quand elle voudroit: en même tems elle la pria de permettre au sergent de retourner chez Madame

Ellifon, difant que cette femme pourroit lui être utile, & qu'il y avoit de la prudence, & point du tout de blâme ; à tirer parti des méchantes gens dans de certains cas.

Et qui eft-ce qui a fait cette action barbare, s'écria Amelie un peu revenue à elle-même.

Un homme que je fuis honteux de nommer, répondit le fergent ; j'avois bien meilleure opinion de lui, & je ne l'aurois jamais cru capable de ce procédé, fi je ne l'euffe vu & entendu moi-même, c'eft le Docteur Harrifon qui a fait ce coup.

Le Docteur Harrifon, s'écria Amelie ! Eh bien donc, il y a un terme à tout, même à la bonté, je n'aurai bonne opinion de qui que ce foit.

Le fergent dit qu'il alloit rejoindre le Capitaine, & que s'il plaifoit à Amelie de retourner chez elle, il l'accompagneroit. Elle aima mieux ne pas voir Madame Ellifon dans cette circonftance ; & après un peu de réflexion, elle fe chargea de refter où elle étoit, & Madame Atkinfon réfolut d'aller chez elle, & de lui amener fes enfans, n'y ayant que quelques pas de diftance.

Alors le fergent partit : dans la confufion où étoit Amelie, elle ne fongea pas feulement à lui faire compliment fur fon mariage.

LIVRE VIII.

CHAPITRE I.

Qui est le commencement du huitieme Livre.

Il faut reprendre maintenant notre histoire de plus loin, & rappeler les circonstances qui ont donné lieu à la catastrophe que l'on a vue à la fin du Livre dernier.

Amelie en sortant le matin avoit laissé son mari gardien de ses enfans. Il avoit été occupé près d'une heure à cette agréable fonction, & il étoit alors assis par terre avec ces marmots, qui rodoient & jouoient autour de lui, lorsqu'on frappa un grand coup à la porte; aussi-tôt un laquais montant l'escalier vint lui dire que sa femme s'étoit trouvée extrêmement mal, & qu'on l'avoit transportée chez une marchande de modes, nommée Madame Chenevix. Booth n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qui lui fut annoncée avec empressement, & une apparence de zèle, qu'il se leva brusquement, laissa ses enfans en pleurs à la

nouvelle de la maladie de leur mere, & sous les soins de la servante; & courut de toutes ses forces à l'endroit, ou plutôt vers le lieu désigné. Mais, avant que d'arriver à cette boutique, un homme l'arrêta en criant : Capitaine, où allez-vous si vîte ? Booth lui répondit en courant : Ami, qui que vous soyez, ne me retardez point par vos questions. Pardonnez-moi, Monsieur, répondit l'homme, j'ai une affaire à vous communiquer; oui, Capitaine, j'ai dans ma poche un petit décret à vous signifier à la requête d'un nommé le Docteur Harrison. Vous êtes donc un baillif, répliqua Booth ? Je suis un officier, Monsieur, répondit l'autre. Eh bien Monsieur, dit Booth, il n'y a point à disputer, permettez-moi seulement de m'arrêter chez Madame Chenevix. Je vous suivrai sur mon honneur par tout où vous voudrez; mais ma femme qui y est, s'est trouvée extrêmement mal. . . . . Oh ! pour cela, lui répondit le baillif, vous pouvez être tranquille; j'espere que votre femme est en bonne santé; je vous assure qu'elle n'y est pas : vous m'excuserez, Monsieur, ce sont des ruses de guerre. *Bolus and virtus quis in a gostess equirit ?* Monsieur, j'honore votre savoir, & je vous embrasserois presque pour la nouvelle que vous m'apprenez; je vous assure que je vous pardonne cinq cent arrêts pour une pareille nouvelle. Eh

bien, Monsieur, où faut-il que j'aille avec vous? Oh! par tout où vous voudrez, s'écria le baillif. Eh bien, allons, si vous voulez, au caffé de Brown, dit le prisonnier. Non, répondit le baillif, cela ne se peut pas, il est dans l'étendue des priviléges de la cour. Eh bien donc à la prochaine Taverne, dit Booth. Non, non, s'écria l'autre, pas à la prochaine Taverne, ce n'est pas un lieu sûr; & vous savez, capitaine, que vous êtes un morceau trop précieux pour le laisser échapper; il y a trois mois que je vous guette: venez avec moi, Monsieur, nous irons, s'il vous plaît, à ma maison. De tout mon cœur, répondit Booth, si ce n'est pas trop loin. Oh! c'est à deux pas, répliqua le baillif: alors il appela un carrosse, & pria le prisonnier d'y monter.

Booth entra dans le carosse sans faire de résistance: quand il auroit été d'humeur d'en faire, elle auroit été fort inutile; le baillif avoit plusieurs gens à sa suite, dont deux avec leur commandant y monterent aussi. Booth, qui étoit d'un tempérament doux, & un peu philosophe, conserva toute la bonne humeur imaginable, & même plus que ses compagnons, qui cependant lui marquerent ce qu'ils appellent de la politesse, c'est-à-dire, qu'ils ne le frapperent, ni ne lui cracherent au visage.

L v

Malgré l'air gai que Booth tâchoit de conserver, il envioit réellement tous les porte-faix qu'il voyoit passer dans le chemin. Les charmes de la liberté lui revinrent malgré lui dans l'esprit; & il ne put s'empêcher de songer combien le misérable le plus pauvre qui peut retourner librement dans sa maison & avec sa famille, est moins à plaindre que lui, qu'on arrachoit ainsi par violence, & cependant avec justice, à la compagnie de sa femme & de ses enfans; leur état, & sur-tout celui d'Amelie, causoit à son cœur mille tourmens cruels & amers.

Arrivé à la maison du baillif, on l'enferma dans une chambre, où il y avoit déja plusieurs personnes. Booth demanda d'être seul; sur quoi le baillif le fit monter dans un appartement dont les fenêtres étoient fermées de grilles de fer; mais les murs n'avoient point la moindre tapisserie pour les couvrir: on peut bien dire qu'ils étoient absolument nuds, les briques n'ayant été couvertes que d'un enduit mince, qui dans beaucoup d'endroits étoit écaillé, & tomboit par morceaux.

La premiere chose qu'on demanda à Booth, fut de quoi payer le louage du carosse, qui montoit à deux shellings; suivant le compte du baillif, quoique ce fût au moins le double de ce qui étoit dû. On lui demanda ensuite s'il ne souhaitoit

pas une jatte de punch. A quoi ayant répondu que non ; le baillif répliqua : eh bien, Monſieur, comme il vous plaira. Je ne demande pas à boire, ſi vous ne voulez pas; mais vous devez ſavoir la coutume : ma maiſon eſt remplie de priſonniers, & je ne ſaurois fournir aux gens une chambre particuliere pour rien.

Booth ſentit tout d'un coup ce qu'il vouloit ; il dit au baillif qu'il ne feroit point difficulté de payer le loyer, mais que réellement il ne buvoit jamais hors de ſes repas. A cet égard, Monſieur, cria le baillif, cela eſt juſte, cela eſt juſte, comme il vous plaira ; je ne veux pas rançonner les perſonnes qui ſont dans l'infortune ; je ſouhaite même que vous en ſortiez bien vîte : au reſte, vous ne devez pas m'en vouloir ; je ne fais que mon devoir, & ce que je ſuis obligé de faire ; mais comme vous dites que vous ne voulez rien boire, que vous plaît-il avoir pour dîner ?

Booth alors conſentit à commander un plat de bonne chere, & dit au baillif qu'il boiroit bouteille avec lui après dîner. Enſuite il demanda une plume, de l'encre, du papier & un commiſſionnaire. On lui procura de tout cela ; le baillif promit d'envoyer par-tout où il voudroit, répétant qu'il étoit fâché de l'infortune de

Booth, & qu'il souhaitoit de tout son cœur de la voir cesser.

Le messager fut à peine dépêché avec la lettre, qu'à l'instant on vit entrer le bon Atkinson. Un soldat des gardes de la même compagnie que le sergent, & qui avoit connu Booth à Gibraltar, ayant vu faire la capture, & entendu les ordres donnés au cocher, avoit rencontré par hasard Atkinson, & lui avoit raconté toute l'affaire.

A l'arrivée d'Atkinson, la joie se répandit aussi-tôt sur le visage de Booth. Il n'est pas nécessaire de répéter les amitiés qu'ils se firent réciproquement. Atkinson fut aussitôt dépêché chez le procureur & chez Madame Ellison, comme le lecteur l'a déja entendu de sa propre bouche.

Booth fut alors très-fâché d'avoir écrit à sa femme; il sentit qu'il auroit mieux valu qu'elle eût appris son accident de la bouche du sergent. Booth le pria de faire tout son possible pour la consoler, l'assurer qu'il étoit en bonne santé & de bonne humeur, & diminuer, autant que faire se pourroit, le chagrin qu'elle devoit sentir à la lecture de sa lettre.

Cependant le sergent, comme le lecteur l'a vu, lui donna lui-même la premiere nouvelle de son emprisonnement: l'autre messager n'arriva qu'une bonne heure après. Ce retard fut moins causé par

sa propre négligence, que par les courses différentes qu'il eut à faire avant que de délivrer la lettre. Car, malgré le désir pressant que le baillif supposoit de voir Booth hors d'embarras, il avoit ordonné au porteur, qui étoit un homme à sa dévotion, d'aller avertir deux ou trois baillifs & autant de procureurs, pour tâcher de charger son prisonnier d'autant de recommandations qu'il seroit possible.

Ici le lecteur sera prêt à conclure que le baillif étoit un ennemi du pauvre Booth; point du tout, il n'avoit point d'autre objet que d'accumuler les actions: car ce baillif passoit pour un assez bon & honnête homme dans son métier; & il n'avoit pas plus d'animosité contre les personnes qui étoient sous sa garde, qu'un boucher contre les animaux qu'il a chez lui: & comme le dernier, quand il prend en main son couteau, ne songe qu'aux jointures où il doit trancher sa viande; de même aussi le premier, quand il manie un décret, n'a en vue que de lier son homme par autant de créances qu'il peut, afin qu'il y ait plus de cautions. A l'égard de la vie de l'animal ou de la liberté du prisonnier, ce sont des pensées qui ne viennent jamais troubler la cervelle de l'un ni de l'autre.

CHAPITRE II.

Qui contient le détail des compagnons d'infortune de M. Booth.

AVANT que de retourner à Amelie; nous retiendrons un peu plus longtems notre lecteur avec M. Booth dans la prison de M. *Bondum* le baillif, qui alors informa son prisonnier qu'il auroit la liberté de sa maison avec les autres personnes qui y étoient.

Booth demanda qui étoient ces Messieurs. Monsieur, dit *Bondum*, l'un d'eux est un grand écrivain, un auteur célèbre. Il est ici depuis cinq semaines à la requête d'un libraire pour onze guinées d'argent prêté. Il compte être élargi dans un ou deux jours; car il a une décharge de la dette. Il écrit maintenant pour cinq ou six libraires; & il gagne quelquefois, quand il s'y met, jusqu'à quinze shellings par jour: c'est une bonne plume, dit-on; mais il est paresseux. Il y a des jours qu'il ne travaille pas plus de six heures; dans d'autres tems je lui en ai vu employer plus de seize. Mais, s'écria Booth, quelles sont ses productions? qu'est-ce qu'il écrit? Quelquefois, répondit *Bondum*, il écrit l'histoire, des livres de morale, des vers, des

poëmes : que sais-je ? Quelquefois aussi il écrit des nouvelles pour les papiers publics. En vérité, dit Booth, c'est un homme extraordinaire. Quoi ! il fait des nouvelles ici ? Oui, vraiment, dit *Bondum*, comme il fait des discours de parlement pour vos *magasins*. Il nous les lit quelquefois en buvant une jatte de punch. . . . . Ma foi, c'est précisément comme si on étoit dans une des chambres du Parlement. . . . . Ils roulent sur la liberté, la franchise, & sur la constitution de l'Angleterre. J'écoute tout sans rien dire, parce que je ne veux pas donner prise : mais, ma foi, il fait voir tout clairement que toutes les matieres ne vont pas comme elles devroient aller. Pour ce qui me regarde, je suis tout pour la liberté. Cela est-il tant d'accord avec votre profession ? s'écria Booth. Je croyois, mon ami, que vous aviez toujours vécu en privant les autres de leur liberté. Ah ! c'est une autre affaire, s'écria le baillif ; tout cela se fait suivant les loix ; & c'est mon métier. Il faut que chacun paye ses dettes, sans quoi on ne finiroit jamais rien. Booth lui demanda ce qu'il entendoit par liberté ; sur quoi il hésita un moment, & ensuite s'écria : oh ! c'est une belle chose, oui une très-belle chose, & la constitution d'Angleterre. Booth lui dit que, suivant l'ancienne constitution d'Angleterre, il avoit entendu dire qu'on ne

pouvoit pas arrêter les gens pour dettes? A quoi le baillif répondit que ce devoit donc être des tems bien mauvais. Car enfin, dit-il, ne feroit-ce pas la chose du monde la plus dure, qu'un homme ne pût pas en arrêter un autre pour une dette juste & légitime ? D'ailleurs, Monsieur, il faut que vous vous soyez trompé; car comment cela pourroit-il être ? La liberté n'est-elle pas la constitution d'Angleterre ? la constitution n'est-elle pas comme qui diroit....: au moyen de quoi la constitution qui est la loi & la liberté..... & tout cela.....

Booth eut un peu de pitié du pauvre baillif en le voyant verbiager ainsi, & lui dit qu'il avoit bien expliqué la chose. Il continua ensuite à le questionner sur les autres prisonniers, ses compagnons d'affliction; & *Bondum* lui répondit: l'un d'eux est un pauvre garçon qui se dit gentilhomme; mais je n'ai jamais rien remarqué de tel en lui. Depuis huit jours pleins qu'il est ici, il n'a bu que sa part d'une bouteille de vin. Je compte l'envoyer à Newgate dans un ou deux jours, s'il ne peut pas trouver une caution: ce que je ne le crois pas en état de faire; car chacun dit que c'est un homme ruiné. Il a consommé tout ce qu'il avoit par des pertes dans les affaires, & autrement; de plus il a une femme & sept enfans. Toute sa famille vint ici l'autre jour: tous par-

soient ensemble : jamais je n'ai vu une telle bande de gueux ; j'étois presque honteux de les voir dans ma maison. Ils m'ont paru plus propres pour Bridewell que pour tout autre endroit. Cet homme assurément n'est pas une société qui vous convienne ; mais, Monsieur, il y a dans la maison un autre prisonnier ; j'ose assurer que vous le goûterez beaucoup. C'est celui-là qui sent bien son gentilhomme, & il dépense son argent comme tel. Il n'y a que trois jours qu'il est ici, & je crains bien qu'il n'y reste pas long-tems. A la vérité, on dit que c'est un joueur ; mais qu'importe à moi ou à tout autre, tant qu'un homme se comporte bien, & a l'air d'un gentilhomme ? J'aime toujours à parler selon les gens que je trouve : & à mon avis, il pourroit faire compagnie au premier lord du royaume. Il est très-bien vétu, & ne manque pas d'argent : il n'est point ici pour dettes, mais sur un décret du Juge, pour dispute & batterie. Car il faut que vous sachiez qu'on dépose aussi chez moi des criminels.

Le Baillif haranguoit ainsi Booth, quand il fut interrompu par l'arrivée du Procureur, que le fidèle sergent étoit allé chercher en diligence, & qu'il avoit envoyé au secours de son ami dans la détresse. Mais, avant que de parler davantage du Capitaine, retournons à la pauvre Amelie,

pour qui le lecteur compatissant doit sans doute être inquiet, attendu la situation dans laquelle nous l'avons laissée.

CHAPITRE III.

Conduite assez extraordinaire dans Madame Ellison.

LE sergent étant parti pour mener madame Ellison au Capitaine, sa femme alla chercher les enfans d'Amelie, afin de les conduire auprès de leur mere.

L'inquiétude d'Amelie pour les malheurs de son mari, augmenta encore à la vue de ses enfans. Bon Dieu! s'écria-t-elle, que vont devenir ces pauvres misérables? Quoi! n'ai-je donné le jour à ces petites créatures, que pour leur faire souffrir la pauvreté & la misere? A ces mots elle les embrassa tendrement, & les arrosa tous les deux de ses larmes.

Bientôt ces enfans répandirent des pleurs abondamment, comme faisoit leur mere, quoique ni l'un ni l'autre ne fût la cause de son affliction. Le petit garçon, qui étoit l'aîné, & le plus raisonnable des deux, attribuoit la douleur de sa mere à la force de la maladie dont on avoit apporté la nouvelle devant lui à son pere.

Quand Amelie fut le fujet des craintes de l'enfant, elle lui annonça bientôt qu'elle étoit en parfaite fanté. Le petit garçon lui répondit avec beaucoup de fatisfaction, qu'il étoit bien aife qu'elle fe portât mieux... Amelie lui certifia qu'elle n'avoit pas été malade du tout. Sur quoi le petit innocent s'écria: Hélas! comment donc peut-on inventer de pareils menfonges? Un grand homme eft venu dire à mon papa, que vous vous étiez trouvée mal dans la boutique de Me. Chenevix: mon papa a couru auffi-tôt au bas de l'efcalier; j'avois peur qu'il ne fe brisât le col pour aller vous trouver.

Oh! les coquins, s'écria madame Atkinfon; quelle rufe ils ont inventée pour prendre votre mari, & l'emmener!

L'emmener! répondit l'enfant.... Eft-ce que quelqu'un a emmené mon papa? Sûrement ce grand vaurien n'a pas pu emmener mon papa.

Amelie pria madame Atkinfon de dire quelque chofe à fes enfans, parce qu'elle étoit prête à tomber en défaillance; enfuite elle s'alla mettre dans un fauteuil, & donna l'effor à fa douleur, qui penfa prendre le deffus fur fon tempérament délicat.

Il m'eft impoffible de décrire à mes lecteurs la fcène qui fe paffa enfuite, & qui dura quelques minutes; ainfi, qu'ils

consultent leur propre cœur, & se la peignent à eux-mêmes. Les enfans étoient après leur mere, qu'ils tâchoient en vain de consoler. Madame Atkinson en faisoit autant aussi inutilement auprès d'eux, pour les tranquilliser, en disant que tout iroit bien, & que bientôt ils reverroient leur cher pere.

Enfin, soit à la persuasion de madame Atkinson, soit à la considération de ses petits enfans, & peut-être encore plus par le soulagement que lui avoit procuré l'effusion de ses larmes, Amelie devint un peu plus tranquille.

Il ne se passa rien dans cette famille affligée, qui mérite d'être raconté, depuis ce moment, jusqu'au retour de madame Ellison de chez le Baillif. Nous ne nous étendrons pas plus long-tems sur ces scènes de tristesse; outre que cette tâche est trop difficile à remplir, les lecteurs qui ont l'ame un peu portée à la mélancolie, ne nous sauroient pas de gré de la peine que nous aurions prise.

Madame Ellison arriva, & entra dans la chambre avec un air de gaieté qui sembloit peu convenable dans de pareilles circonstances. Quand elle fut assise, elle dit à Amelie que le Capitaine étoit en bonne santé & d'une humeur charmante, & qu'il souhaitoit qu'elle eût soin aussi de la sienne. Venez, Madame, dit-elle; ne

vous découragez pas: j'espère que bientôt nous le tirerons de cet embarras. Il est vrai que les dettes montent plus haut que je ne croyois; cependant on peut trouver des moyens pour le délivrer. Il doit un peu s'accuser de témérité, pour être sorti de l'enceinte des *franchises*, sachant ce dont il étoit menacé; c'est une affaire faite, à laquelle il n'y a point de remede. S'il eût suivi mon conseil, cela ne seroit pas arrivé; mais les hommes sont si entêtés.....

Je ne puis pas y tenir, s'écria Amelie: faut-il blâmer le meilleur des hommes, pour avoir eu de la tendresse pour moi?

Eh bien, je ne le blâmerai pas, répondit madame Ellison: je n'ai rien à proposer que pour le servir; &, si vous en voulez faire autant pour l'amour de lui, il ne restera pas long-tems en prison.

Je ne demande pas mieux, s'écria Amelie. O ciel! y a-t-il quelque chose sur la terre.....

Oui, il y a quelque chose sur la terre, dit madame Ellison, & une chose bien facile encore. Cependant je gagerois ma vie, que vous vous y opposerez, si je vous la propose..... Pourtant, quand je considere que vous êtes une femme d'esprit, je ne sais pourquoi je pense ainsi: sûrement vous avez trop de bon sens pour croire que vous puissiez tirer votre mari hors de prison par des pleurs: si cela étoit

possible, il seroit déjà en liberté; car je vois que vous vous êtes presque perdu les yeux à force de pleurer: cependant vous pouvez en venir à bout d'une maniere beaucoup plus agréable qu'en vous lamentant.

Que voulez-vous dire, madame, s'écria Amelie? Pour moi je ne le comprends pas.

Avant que de vous le déclarer, Madame, répondit madame Ellison, il faut que je vous apprenne, si vous ne le savez déjà, que le Capitaine est chargé de recommandations pour plus de cinq cent livres: je m'offrirois volontiers pour sa caution; mais je suis bien sûre qu'on ne recevroit pas ma garantie pour une si grosse somme. Il faut donc considérer, Madame, quelle espérance vous avez de racheter, à moins que vous n'aimiez mieux, comme certaines femmes feroient peut-être, qu'il restât toute sa vie en prison.

A ces mots Amelie répandit un déluge de pleurs, & montra les simptômes du chagrin le plus vif.

A quoi tout cela sert-il maintenant, s'écria madame Ellison? Tandis que vous vous livrez à cette douleur extravagante, comment pouvez-vous être en état d'écouter la raison? Je sais que je suis une folle de me mêler ainsi des affaires des autres. Je connois combien l'office que je fais est ingrat: cependant je vous aime,

ma chere madame Booth, je ne puis supporter de vous voir affligée, & je vous consolerois si vous vouliez le souffrir. Permettez donc que je vous mette l'esprit tranquille; dans deux jours je réponds de la liberté de votre mari. Ecoutez-moi, mon enfant, conduisez-vous seulement en femme d'esprit ce soir; tenez votre rendez-vous, malgré ce qui est arrivé; je suis convaincue qu'il y a un homme qui a le pouvoir & la volonté de vous servir.

Madame Ellison prononça tout bas la derniere partie de son discours, de sorte que madame Atkinson qui étoit alors occupée avec les enfans, ne pouvoit pas l'entendre; mais Amelie répondit tout haut: Quel rendez-vous voulez-vous que je tienne ce soir?

Bon, bon! si vous avez oublié, s'écria madame Ellison, je vous en dirai davantage une autre fois. Allons, voulez-vous venir à la maison? le dîner est prêt actuellement, & vous dînerez avec moi.

Ne me parlez pas de dîner, s'écria Amelie, je n'ai déjà l'estomac que trop plein.

Eh mais, ma chere Dame, répondit madame Ellison..... venez à la maison avec moi, je vous prie. Je ne me soucie pas, dit-elle tout bas, de parler devant certaines gens.

Madame, repliqua Amelie tout haut, je n'ai point de secret dans le monde que

je ne voulusse communiquer à cette Dame. Je lui aurai toujours les plus sinceres obligations des secrets dont elle a bien voulu me faire part.

Madame, lui dit madame Ellison, je ne me mêle pas de ces obligations, je suis charmée que cette Dame vous ait tant obligée; & je souhaite que tout le monde soit aussi reconnoissant des services qu'on rend. Je pense n'avoir laissé échapper aucune occasion d'obliger madame Booth, de même que j'ai fait à quelques autres personnes.

Madame, dit madame Atkinson, si c'est moi que vous entendez par ces autres personnes, j'avoue & je crois sincérement que vous avez eu envie de nous rendre le même service à toutes les deux; & j'ai le plaisir de penser que c'est moi qui suis cause que cette Dame ne vous est pas tant obligée que je le suis.

Je vous proteste, Madame, dit madame Ellison, que je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Avez-vous dessein de m'insulter, Madame.

J'ai dessein, Madame, répondit l'autre; de conserver, tant que je le pourrai, l'innocence & la vertu: & il n'y a qu'une résolution ferme & décidée de la détruire, qui puisse vous porter à parler actuellement d'un tel rendez-vous.

Je n'attendois pas de vous un pareil traitement;

tement, dit madame Ellison. Si toute autre m'eût raconté une telle ingratitude de votre part, je vous avoue que je n'aurois jamais pu le croire.

Ah! s'écria madame Atkinson, une telle impudence, à mon avis, surpasse tout ce qu'on peut croire. Quand une fois les femmes ont renoncé à cette modestie qui caractérise notre sexe, il est rare qu'elles mettent des bornes à leur effronterie.

Je n'aurois jamais imaginé, s'écria madame Ellison, que pareille chose eût pu se rencontrer dans la nature. Est-ce donc là cette femme que j'ai nourrie, habillée, entretenue? qui doit à ma charité & à mes sollicitations le bonheur de n'être pas à présent destituée de toutes les nécessités de la vie?

J'avoue tout cela, répondit madame Atkinson..... J'ajouterai encore par dessus le marché la faveur d'un billet de mascarade. Aurois-je pu penser, Madame, que vous voulussiez en ma présence demander à une autre Dame d'aller au même lieu avec le même homme? Mais je vous impute peut-être plus d'assurance que vous n'en avez..... Vous avez tâché de me faire un secret de ce rendez-vous; ce n'a été que par hasard que j'en ai fait la découverte: il faut qu'il y ait des intelligences célestes, qui, en général, protégent l'innocence & la vertu, quoique pourtant je

n'aie pas toujours eu le bonheur de les trouver si vigilantes.

En vérité, dit madame Ellison, vous ne méritez pas que je vous réponde; je ne puis pas rester plus long-tems avec une telle femme. Eh bien, madame Booth, c'est à vous à choisir, ou de venir avec moi, ou de préférer la compagnie de cette Dame.

Madame, répondit madame Booth, je ne serai pas long-tems à me déterminer de rester où je suis.

Madame Ellison jetta alors un regard d'indignation sur les deux Dames, & fit un discours fort court & plein d'invectives contre madame Atkinson, non sans reprocher indirectement l'ingratitude à la pauvre Amelie; après quoi elle sortit de la chambre, & s'en retourna fort vîte chez elle, dans une situation d'esprit, à laquelle la fortune seule sans le crime ne peut guère, à mon avis, réduire jamais personne.

En effet, la supériorité de la misere est du côté des méchans, comme on le connoîtra aisément, pour peu que l'on compare la situation actuelle d'Amelie avec celle de madame Ellison. La fortune avoit lancé contre la premiere presque tous les traits de sa malice. Elle se trouvoit accablée du malheur le plus sensible; & son mari, son principal soutien, étoit arraché

par force de ses bras : cependant son affliction, quoiqu'extrême, étoit pleine de douceur & de tendresse, & elle n'étoit pas sans motifs de consolation. Quelque dure que fût sa position, elle n'étoit pas tout-à-fait désespérée ; car il n'y a guère de revers de fortune qui soit absolument sans ressources. L'art & l'industrie, le hasard, des amis, ont souvent procuré du soulagement dans les circonstances les plus fâcheuses, & les ont quelquefois transformées en un état d'opulence. Au milieu de tous ses malheurs, il lui restoit de l'espérance pour cette vie ; sa vertu & une innocence parfaite lui donnoient les plus fortes assurances pour l'autre : au lieu que dans le cœur de madame Ellison, il n'y avoit que tempête & orage. La colère, la vengeance, la crainte & l'orgueil, comme autant de furies menaçantes, s'étoient emparés de son ame, & la tourmentoient par l'idée de la honte & de l'infamie. La perte de la réputation, qui, communément est irréparable, étoit son unique partage ; la perte des amis en est une suite certaine : tout dans cette vie ne lui offroit qu'horreur sans consolation ; & une misere éternelle lui présentoit un avenir désespérant.

Ainsi, lecteurs, consolez-vous, si vous n'avez pas reçu en partage beaucoup de bonheur dans cette vie ; la meilleure de

toutes les chofes, l'innocence, eft toujours en votre pouvoir: la fortune peut vous traverfer, mais elle ne peut jamais vous rendre complétement miférable & fans reffources, à moins que vous n'y confentiez.



CHAPITRE IV.

Qui contient entr'autres choses la conduite exemplaire du Colonel James.

QUAND madame Ellison fut partie, madame Atkinson alloit employer tout son art pour adoucir & consoler Amelie; mais elle en fut aussi-tôt empêchée par elle-même. Je suis honteuse, ma chere, dit Amelie, d'avoir tant écouté mon affliction à vos dépens. Je n'ai d'autre excuse que la maniere brusque dont la circonstance s'est présentée. Si j'avois eu le tems d'appeler mon courage à mon secours, je me flatte que j'aurois montré plus de patience que vous ne m'en avez vu jusqu'ici: je sais, Madame, que dans mes excès que je ne puis justifier, j'ai été coupable de bien des fautes, d'abord contre la volonté divine, sans la permission de qui aucun accident ne peut arriver: en second lieu, Madame, si quelque chose est capable d'aggraver cette faute, j'ai blessé les loix de l'amitié aussi bien que la décence, en rejettant sur vous une partie du poids de mon chagrin: j'ai péché encore contre le bon sens, qui devoit m'enseigner, au lieu de lamenter foiblement & de pleurer mes infortunes, à rassembler toutes mes forces

pour les écarter. Je suis confuse de ma folie, & je suis résolue de confier mes enfans à vos soins, & d'aller directement trouver mon mari. Je dois le consoler : je dois l'aider : je dois le secourir. Il n'y a rien maintenant pour moi de trop difficile à entreprendre.

Madame Atkinson approuva & même complimenta son amie sur la premiere partie de son discours, excepté en ce qui avoit rapport à elle-même: sur quoi elle lui parla, je crois, très-franchement: à l'égard de sa résolution d'aller trouver son mari, elle tâcha de l'en dissuader; du moins elle la pria de différer jusqu'au retour du sergent. Ensuite elle fit ressouvenir Amelie qu'il étoit cinq heures passées, & qu'elle n'avoit encore rien pris de tout le jour qu'une tasse de thé; en conséquence elle la pria de lui permettre qu'elle fît venir un poulet pour dîner.

Amelie remercia son amie, & dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit: mais, dit-elle, si je ne mange pas, je vous conjure de ne l'imputer qu'au défaut d'appétit; car sûrement toutes choses me sont indifférentes. Je suis plus inquiéte pour ces pauvres petits enfans, qui ne sont pas dans l'habitude de jeûner si long-tems. Dieu sait ce qui leur doit arriver un jour.

Madame Atkinson la conjura d'avoir

bonne espérance, & recommanda à sa servante d'avoir soin des enfans.

Aussi-tôt il arriva un domestique de la part de madame James, portant une invitation au Colonel Booth & à sa femme d'aller dîner avec le Capitaine le surlendemain. Amelie se trouva un peu embarrassée; mais après y avoir réfléchi, elle fit réponse à madame James, & l'informa en deux mots de ce qui étoit arrivé.

L'honnête sergent, qui avoit été occupé presque toute la journée à courir, revint alors, & apporta une petite lettre à Amelie de la part de son mari, qui, après les plus fortes assurances de sa bonne santé & de son courage, la prioit instamment de bien conserver la sienne; & que, si elle le fait, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent bientôt heureux. Il ajoutoit quelque chose de l'espérance qu'il fondoit sur Mylord, dont madame Ellison l'avoit bercé, & qui ne servit qu'à détruire la consolation qu'Amelie avoit reçue du reste de la lettre.

Tandis qu'Amelie, le sergent & sa femme étoient occupés à manger un poulet & d'autres viandes froides, on entendit frapper un grand coup à la porte, & aussitôt le Colonel James entra dans la chambre. Après les premiers complimens, le Colonel dit à Amelie qu'on avoit apporté sa lettre à madame James, tandis qu'ils

étoient à table; & que, dès qu'elle lui en eut fait part, il avoit fait ses excuses à la compagnie, & avoit pris une chaise pour la venir trouver. Il lui parla de cet accident avec toute la tendresse possible, & la pria de se tranquilliser, l'assurant qu'il feroit de son mieux pour servir son mari. Ensuite il l'invita au nom de sa femme, de la manière la plus pressante, de venir dans sa maison.

Amelie lui rendit mille actions de graces de ces offres obligeantes, mais le pria de souffrir qu'elle n'acceptât pas un appartement chez lui...... Elle lui dit pour excuse, que ne pouvant pas quitter ses enfans, elle ne vouloit pas lui causer cet embarras dans sa maison. Le Colonel l'assura que ses enfans seroient aussi bien reçus qu'elle de madame James; mais, quoiqu'il en vint jusqu'aux prieres, elle persista toujours dans son refus.

A la vérité, Amelie avoit pris beaucoup d'amitié pour madame Atkinson; sa compagnie lui procuroit dans son malheur une consolation dont elle ne pouvoit consentir à se priver, ni à la changer pour celle de madame James, pour qui elle sentoit depuis peu assez d'éloignement.

Le Colonel ne pouvant réussir à faire accepter son invitation à Amelie, cessa de la presser davantage. Il tira de son portefeuille un billet de banque de cinquante

livres, & lui dit.... Ma chere Dame, j'attribue le refus que vous faites de ma maison, à un éloignement pour mon épouse, que je ne vous donne pas pour la plus gracieuse des femmes, plutôt qu'à aucune aversion ou ressentiment contre moi : mais, ajouta-t-il en soupirant, tous les hommes n'ont pas le même bonheur que le Capitaine Booth. Je prétends donc rendre votre habitation actuelle la plus douce que faire se pourra.... J'espère, Madame, que vous ne me refuserez pas cette satisfaction. Faites-moi l'honneur d'accepter cette bagatelle. En disant ces mots, il lui mit ce billet dans la main, & ajouta, que l'honneur de la toucher valoit cent fois plus que cette somme.

Colonel James, répondit Amelie en rougissant, je ne sais que faire ni que dire, tant je suis confuse de tant de bonté. Connoissant si bien l'étendue des grandes obligations que Mr. Booth a déjà à votre générosité, puis-je consentir que vous ajoutiez encore à une dette que nous ne pourrons jamais acquitter ?

Le Colonel l'arrêtant tout court, protesta qu'elle plaçoit mal le terme d'obligation ; que si accorder le plus grand bonheur étoit obliger, il lui étoit très-obligé lui-même de vouloir bien l'accepter. Je vous assure, Madame, continua-t-il, que si cette bagatelle, & même une somme

beaucoup plus forte pouvoit contribuer à votre aisance, je me croirois le plus heureux mortel, d'être capable d'y contribuer; & vous, Madame, je vous regarderai comme ma bienfaitrice, si vous daignez ne pas me refuser.

Amelie mit le billet dans sa poche, & ils entamerent une conversation, qui fut assaisonnée de part & d'autre de mille politesses: ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est qu'Amelie avoit presque toujours le nom de son mari à la bouche, & que le Colonel n'en parla presque point. La premiere affectoit de rejetter autant qu'elle pouvoit toutes les obligations sur le compte de Booth; & le Colonel tâchoit, avec la plus grande délicatesse, de faire entendre que son bonheur à elle étoit le principal & même l'unique but qu'il se proposoit, & de lui procurer un peu de tranquillité & d'aisance.

En voyant entrer le Colonel, Amelie n'avoit fait aucun doute qu'il n'eût dessein d'aller aussi-tôt visiter son mari. Quand donc il laissa échapper qu'il comptoit le voir le lendemain matin, elle parut fâchée de ce délai. Le Colonel s'en appercevant, lui dit: Quoique cette visite ne s'accorde pas avec mes affaires, si elle peut vous obliger, Madame, & que vous le vouliez, je la ferai dès ce soir. Amelie lui répondit: Mon mari seroit fort éloi-

gné, Monsieur, de souhaiter aucune consolation qui put vous gêner : mais si vous me le demandez, je prends la liberté de vous dire que je ne desire rien tant au monde, que de lui procurer une aussi grande consolation, que celle qu'il recevra sûrement de la présence d'un ami tel que vous. Eh bien, Madame, s'écria le Colonel, pour vous prouver que je ne cherche qu'à vous plaire, je vais le voir sur le champ.

Amelie alors songea au sergent, & dit au Colonel, qu'Atkinson son ancienne connoissance, qu'il avoit vu à Gibraltar, étoit alors dans sa maison, & qu'il le conduiroit où Booth étoit détenu. Aussi-tôt on appela le sergent; il rendit ses respects au Colonel, qui le reconnut, & ils sortirent tous les deux ensemble, parce que Amelie les pressa de toutes ses forces de s'y rendre au plutôt.

Madame Atkinson rentra alors; Amelie lui fit part de la derniere générosité du Colonel. Son cœur étoit si rempli de reconnoissance, qu'elle ne pouvoit en cacher toute l'étendue. Amelie fit encore à son amie le récit entier de l'ancienne amitié du Colonel pour son mari, tant en Angleterre que hors du Royaume, & finit par lui déclarer que c'étoit l'homme le plus généreux qu'il y eût sur la terre.

Madame Atkinson applaudit à la con-

clusion d'Amelie, & dit qu'elle étoit charmée d'apprendre qu'il y eût un tel homme. Ensuite elles se mirent avec les enfans à prendre le thé. Les éloges, & non la médisance, firent la matiere de leur conversation, & l'objet principal en fut le Colonel, les deux Dames semblant célébrer à l'envi les louanges de sa bonté, & renchérissant l'une sur l'autre.



CHAPITRE V.

Commentaire sur les Auteurs.

Nous avons laissé Amelie dans une situation aussi tranquille qu'on pouvoit l'espérer, ses principaux besoins soulagés, & le cœur rempli de grandes espérances fondées sur l'amitié du Colonel. Nous la laisserons pour retourner à Booth, qui, quand le Procureur & Atkinson l'eurent quitté, reçut une visite de ce grand Auteur, dont nous avons fait une mention honorable dans le Chapitre second.

Le lecteur aura la bonté de se rappeler que Booth étoit passablement versé dans la lecture des auteurs classiques. Son pere, quoiqu'il le destinât pour le métier de la guerre, n'avoit pas cru devoir l'élever comme un ignorant. Il imaginoit bien qu'une connoissance passable du latin & du grec ne feroit pas de son fils un ignorant & un lâche. Il envisageoit aussi sans doute que la vie d'un soldat étant oisive & paresseuse, les heures d'un officier dans ses quartiers seroient aussi bien employées avec un livre, qu'à courir les rues, s'ennuyer dans un caffé, s'abrutir dans une taverne, & méditer des projets pour dé-

baucher & ruiner de pauvres filles de campagne novices & innocentes.

Booth étant donc ce qu'on peut appeler, sur-tout dans notre siecle, un homme d'étude, il commença sa conversation avec notre auteur par des sujets de littérature. Je crois, monsieur, dit-il, que tous les critiques du royaume en général sont d'accord que le docteur Swift connoissoit mieux que personne le sel de la fine raillerie. En effet, je maintiens qu'il a possédé les talens les plus admirables en ce genre : s'il a choisi Rabelais pour modèle, il nous a bien prouvé la vérité du proverbe, que souvent l'écolier surpasse le maître. Quant à Cervantes, je ne crois pas qu'on puisse établir entr'eux aucune comparaison juste : car quoique M. Pope l'ait loué d'avoir pris quelquefois l'air sérieux de Cervantes .... Je me ressouviens du passage, s'écria l'auteur : *O toi, de quelque nom que tu te plaise à être nommé, Doyen, Drapier, Bickerstaff ou Gulliver ; soit que tu prennes l'air sérieux de Cervantes, & que tu plaisantes assis dans la chaire facile de Rabelais.....*

Vous avez raison, monsieur, dit Booth ; j'avoue que quelquefois le Dr. a bien voulu imiter Rabelais ; mais je ne me souviens pas d'avoir vu dans ses ouvrages le moindre morceau dans le goût de Cervantes. Il y a un homme qu'il a trouvé dans son chemin, & que je suis convaincu qu'il a étu-

dié plus que tous les autres : vous devinez, je crois, que je veux parler de Lucien. Je ſuis convaincu qu'il a tâché d'imiter cet auteur; mais ce n'a été que de loin, comme ont fait, à mon avis, tous les écrivains de ſon genre ; car aucun, je penſe, ne l'a encore égalé. A la vérité je penſe comme M. Boyle, dans ſon diſcours ſur le ſiecle de la Philopatris, quand il lui donne l'épithete de l'*incomparable* Lucien : & je crois en effet qu'il ſera toujours tel, tant que la langue dans laquelle il a écrit durera. Quel admirable morceau de plaiſanterie que ſon *Coq*! Oh! je m'en ſouviens fort bien, s'écria l'auteur; ſon hiſtoire du Bœuf & du Coq eſt excellente. Booth s'arrêta, & lui demanda ce qu'il entendoit par le Bœuf. Mais..... répondit-il, ma foi je ne ſais pas trop bien. Il y a longtems que je l'ai lu, je l'ai appris par cœur à l'école, & je ne l'ai pas vu beaucoup depuis. Je vous prie, monſieur, continua-t-il, comment trouvez-vous ſa Pharſale? ne penſez-vous pas que la traduction de M. Rowe eſt fort belle? Booth lui répliqua : nous parlons de deux auteurs différens. La Pharſale que M. Rowe a traduite, a été écrite par Lucain; mais je vous parlois de Lucien, auteur grec, & à mon avis le plus grand dans le genre de plaiſanterie, que le monde ait jamais produit. Ah! s'écria l'auteur, vous avez raiſon : c'étoit en effet un excellent auteur;

j'imagine qu'une traduction de lui seroit de bonne défaite. Je ne sais pas, s'écria Booth; il est sûr qu'une bonne traduction de lui seroit un ouvrage inestimable. J'en ai vu une mauvaise publiée par M. Dryden, mais écrite par d'autres, qui en beaucoup d'endroits ont mal entendu le sens de Lucien, & n'ont conservé nulle part l'esprit de l'original. C'est grand dommage, dit l'auteur; dites-moi, je vous prie, monsieur, a-t-il été bien traduit en françois? Booth répondit qu'il ne pouvoit pas l'assurer, mais qu'il en doutoit fort, n'ayant guere vu dans cette langue de bonne traduction du grec. A vous dire le vrai, dit-il, je crois que les traducteurs François ont en général consulté le latin seulement, qui, dans quelques-uns des auteurs grecs que j'ai lu, est horriblement mauvais; & comme la plupart des traducteurs Anglois suivent les François, nous ne pouvons guere deviner à quel point ces mauvaises copies d'autres mauvaises copies ont conservé l'esprit de l'original.

Par Dieu, s'écria l'auteur, vous savez deviner à merveille! Je suis bien aise que les libraires n'aient pas autant de sagacité que vous. Mais comment pourroit-on faire autrement, vu le prix qu'ils payent de la feuille? Vous conviendrez que le grec est une langue difficile, & que parmi les gens qui écrivent, il y en a peu qui soient en

état de le lire sans un *Lexicon*. Or, monsieur, si nous prenions le tems nécessaire pour trouver la vraie signification des mots, un auteur ne gagneroit pas du pain; encore si on espéroit d'être payé comme M. Pope l'a été pour son Homere. Ne pensez-vous pas, monsieur, que c'est la meilleure traduction qu'il y ait au monde ?

Monsieur, s'écria Booth, c'est assurément une belle paraphrase, & par elle-même un beau poëme; mais il y a beaucoup d'endroits où ce n'est point du tout une traduction. Au commencement de l'ouvrage, par exemple, il n'a pas rendu la vraie force de l'original. Homere invoqua sa muse dans les cinq premiers vers de l'Iliade, & à la fin du cinquieme il en donne la raison.

Toutes ces choses, dit-il, *sont arrivées par un décret de Jupiter;* par conséquent il suppose que leurs véritables sources ne sont connues que des divinités. Or la traduction ne fait pas plus de cas du DE, que si ce mot n'y eût pas été.

Cela se peut, répondit l'auteur, il y a longtems que j'ai lu l'original; peut-être aussi a-t-il suivi les traductions françoises. J'observe en effet qu'il parle beaucoup dans les notes de madame Dacier & d'Eustathe.

Booth fut alors convaincu de l'étendue des connoissances de cet homme dans la

Urbi pater est, *Urbique maritus ;* c'est-à-dire, que c'est pour l'amour seul de la ville qu'il devint pere & mari.

Sur ma foi vous avez raison, dit l'auteur ; je n'y faisois pas réflexion. Ce sens est beaucoup plus beau que l'autre, *Urbi pater est :* quel est l'autre ? est... *Urbis maritus*.... C'est assurément comme vous dites, monsieur.

Booth sut à quoi s'en tenir sur le profond savoir de l'auteur ; cependant il voulut le mettre à l'épreuve encore. Il lui demanda donc quelle étoit son opinion en général sur Lucain, & dans quelle classe des écrivains il le rangeoit.

L'auteur fut un peu embarrassé à cette question, & après avoir hésité quelques instans, il lui répondit : monsieur, assurément c'est un bel écrivain & un grand poëte.

Je suis bien de même avis que vous, s'écria Booth ; mais dans quelle classe le rangez-vous ? Après quel poëte le placez-vous ?

Voyons, s'écria l'auteur, à quelle classe je le range, après qui je le place : eh ! mais.... & vous, monsieur, je vous prie, où le placez-vous vous-même ?

Sûrement, s'écria Booth, si on ne le place pas au premier rang avec Homere, Virgile & Milton.... je crois qu'il est à la tête du second, avant même Stace, ou Silius

Italicus.... quoique j'accorde à chacun d'eux leur mérite; peut-être un poëme épique étoit-il au-dessus du génie de l'un & de l'autre. J'ai souvent pensé, je l'avoue; que si Stace n'avoit pas pris un vol plus élevé qu'Ovide ou Claudien, il auroit mieux réussi. Ses *Silvæ* sont à mon avis beaucoup meilleures que sa Thébaïde.

Je crois aussi, dit l'auteur, que j'étois autrefois de même opinion que vous.

Et par quelle raison en avez-vous changé, s'écria Booth?

Je n'en ai point changé, répondit l'auteur; mais à vous parler franchement, je n'ai point d'opinion du tout sur ces matieres pour le présent; je ne m'embarrasse pas beaucoup la tête de poésie; car on ne peut tirer aucune ressource de cette étude dans ce siecle. Il est vrai que j'ai fait de tems en tems de petites poésies pour les magasins, mais je n'ai pas envie d'en écrire davantage, on n'est pas payé de son tems. Une feuille n'est jamais qu'une feuille pour les libraires; qu'elle soit en vers ou en prose, ils n'en font point de distinction, quoique certainement il y a autant de différence pour un particulier dans ces ouvrages, que pour un tailleur entre un habit uni & un habit galonné. Les rimes sont fort difficiles, diablement difficiles, monsieur. J'ai été quelquefois plus longtems à repasser un couplet, qu'à écrire un discours

entier sur *l'opposition*, qui a été lu avec applaudissement par tout le royaume. Je suis bien aise que vous daigniez me mettre au fait, s'écria Booth; je vous proteste que jusqu'à présent j'ai toujours été absolument dans l'erreur. Je suis si simple, que je croyois que les discours publiés dans les magasins avoient été réellement prononcés par les membres eux-mêmes.

Il y en a quelques-uns, & je crois pouvoir dire sans vanité, les meilleurs, s'écria l'auteur, qui sont des productions de ma plume. Mais je crois que je cesserai bientôt d'en faire, à moins qu'on ne me paye de la feuille un prix plus fort qu'on n'a fait jusqu'à présent. Franchement, écrire des Romans est la seule chose qui soit avantageuse aujourd'hui, & qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Les ouvrages de ce genre ont eu tant de faveur depuis peu dans le commerce, qu'un libraire ne regarde pas quel prix il en donne; c'est pourtant l'ouvrage le plus facile à faire. On compose dans ce genre presqu'aussi vîte qu'on peut écrire; &, pour peu qu'on y entrelarde de médisance, ou un peu de satire contre quelques grands personnages, on ne peut guere manquer de réussir.

Ma foi, monsieur, s'écria Booth, vous m'avez instruit beaucoup; je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût autant de régularité dans le commerce de littérature, que vous m'en

avez fait appercevoir. Comme je vois, les plumes & l'encre ont l'air de devenir la marchandise de défaite dans le royaume.

Hélas ! Monsieur, répondit l'auteur, il en est surchargé, il y en a trop; on ne trouve plus ni encouragement au mérite, ni patrons. Je suis occupé depuis cinq ans à solliciter une souscription pour ma nouvelle traduction des métamorphoses d'Ovide, avec des notes grammaticales, historiques & critiques; & j'ai bien eu de la peine à ramasser jusqu'ici cinq cent noms.

La nouvelle de cette traduction surprit un peu Booth, outre que l'auteur venoit de déclarer qu'il avoit intention de renoncer aux muses; par quelques autres raisons qu'il avoit recueillies de sa conversation, il ne s'attendoit guere à lui entendre proposer une souscription pour traduire aucun des poëtes latins. Il résolut donc de le questionner un peu plus, & d'après ses réponses, il fut pleinement convaincu que cet auteur connoissoit aussi peu Ovide, qu'il avoit paru peu instruit au sujet de Lucain.

L'auteur tira ensuite un paquet de papier contenant les propositions pour sa souscription, & des quittances; & s'adressant à Booth : monsieur, lui dit-il, quoique le lieu où nous nous rencontrons ne soit guere convenable pour solliciter des faveurs de cette espece, peut-être aurez-vous occasion de

me rendre ſervice, en vous chargeant de quelques ſouſcriptions. Booth alloit s'excuſer, quand le bailli annonça le Colonel James & le ſergent.

La viſite imprévue d'un ami chéri, pour un homme dans l'affliction, & ſur-tout dans la ſituation de M. Booth, eſt une conſolation à laquelle il eſt difficile de ne pas être bien ſenſible; outre qu'il eſpere être ſoulagé ou délivré par ſon moyen, cette viſite eſt la preuve évidente d'une amitié ſincere, qui ne laiſſe dans ſon ame ni doute, ni ſoupçon. Un tel exemple à la vérité dédommage de toutes les peines & les embarras; & on doit ſe trouver fort heureux, lorſque l'on a cette occaſion de découvrir que l'on poſſéde un des biens les plus eſtimables de la vie.

Booth fut ſi tranſporté de joie à la vue du colonel, qu'il laiſſa tomber les papiers que l'auteur lui avoit mis en main; il s'abandonna aux témoignages les plus expreſſifs de ſa reconnoiſſance envers un ami qui agiſſoit ſi dignement en ſa faveur, & dit tout ce qui peut venir à la bouche en pareil cas.

Il eſt vrai que le colonel ne paroiſſoit pas remué comme Booth ou le ſergent, dont les yeux ne purent refuſer des larmes dans cette circonſtance. En effet, quoique fort généreux, il ne mettoit pas la moindre degré de tendreſſe dans ſes procédés.

Son ame étoit formée de ces matériaux plus fermes dont la nature avoit anciennement forgé les Stoïciens, & sur qui les chagrins du prochain ne pouvoient faire une forte impression. Un homme de cette trempe, qui ne craint pas beaucoup le danger, combattra pour la personne qu'il appelle son ami; celui qui n'a que peu d'amour pour son argent, le lui donnera : mais il ne faut jamais compter sur une telle amitié; il est sûr qu'elle tombe & s'évanouit en fumée, dès que la passion dominante s'y trouve intéressée; au lieu que l'homme dont le caractere tendre ressent les malheurs d'un autre, tâchera de toutes ses forces de les faire cesser pour l'amour de lui : l'amitié dans une telle ame prend souvent le dessus, & l'emporte sur toute autre passion.

De quelque motif qu'elle vînt, la conduite du colonel avec Booth parut vraiment estimable; l'auteur saisit la premiere occasion pour y applaudir par un discours très-orné, dont le lecteur ne sera pas surpris. S'il se rappelle qu'il en faisoit son métier, il ne le sera peut-être pas beaucoup plus, de ce que bientôt après il fit naître l'occasion de mettre une de ses souscriptions entre les mains du colonel, tenant en même tems dans la sienne une quittance toute prête.

Le colonel reçut l'une & l'autre, & en échange il donna à l'auteur une guinée, qui

qui étoit le double de la ſomme portée dans la quittance. L'auteur lui fit une révérence très-baſſe, & prit congé poliment, en diſant : ſans doute, meſſieurs, vous avez enſemble quelqu'affaire ; ainſi je vous laiſſe M. Booth, je vous ſouhaite de tout mon cœur une promte délivrance ; & je vous félicite de poſſéder un ami ſi grand, ſi noble & ſi généreux.



CHAPITRE VI.

Dont la matiere vise plus à la satire qu'au panégyrique.

Le colonel eut la curiosité de demander à Booth le nom du gentilhomme, qui en bon François lui avoit tiré une guinée avec tant d'aisance & d'adresse. Booth répondit qu'il l'ignoroit ; qu'autant qu'il en pouvoit juger, c'étoit l'homme le plus impudent & le moins lettré qu'il eût encore vu ; & que, de son propre aveu, il étoit l'auteur de la plupart des étonnantes productions de ce siecle. Peut-être, dit-il, qu'il paroîtra peu charitable à moi de blâmer votre générosité ; mais je suis convaincu que cet homme n'a ni mérite, ni capacité, & vous avez souscrit pour la plus horrible misere qui ait jamais été écrite.

Je m'embarrasse de ce qu'il publie comme d'un rien, dit le colonel ; à Dieu ne plaise que je sois obligé de lire la moitié des absurdités pour lesquelles j'ai souscrit.

Mais ne pensez-vous pas, dit Booth, qu'en encourageant ainsi les auteurs sans distinction, vous faites un tort réel à la société ? En multipliant ces souscriptions, les gens se lassent & retirent leurs contri-

butions à des personnes d'un mérite réel, & vous contribuez à inonder le monde de toute sorte de sottises, d'indécences & de profanations dont le siecle abonde, & dont les mauvais écrivains remplissent leurs ouvrages au défaut de génie.

Bon! s'écria le colonel, je n'ai jamais considéré tout cela. Bon ou mauvais, c'est tout un pour moi; j'ai un ami, homme de beaucoup d'esprit, qui pense que les plus mauvais livres sont les meilleurs, parce que ce sont ceux qui l'amusent le plus.

Je vous demande pardon, monsieur, dit le sergent, vous devriez songer un peu à vos affaires; il commence à être tard.

Le sergent a raison, répondit le colonel. Qu'est-ce que vous avez envie de faire?

Ma foi, colonel, je ne sais pas; mes affaires se trouvent si embarrassées, que je cherche tant que je puis à les chasser de mon esprit : si j'étois le seul qui dût en souffrir, je pourrois envisager mon malheur d'un œil philosophique; mais quand je songe à ceux qui doivent partager mon sort.... les enfans les plus chers, la meilleure, la plus digne & la plus noble des femmes.... Pardonnez-moi, mon cher ami, ces sensations sont plus fortes que moi; elles abattent mon courage; elles me jettent dans le désespoir & la fureur.

Le colonel lui conseilla de prendre le

dessus, & lui dit que ce n'étoit pas le moyen de réparer sa fortune. Quant à moi, mon cher Booth, dit-il, vous savez que vous pouvez disposer de moi, autant que mes facultés pourront s'étendre.

Booth répondit vivement, que bien loin d'exiger de nouvelles faveurs du colonel, il avoit résolu de ne pas lui rien faire connoître de ses malheurs. Non, mon cher ami, s'écria-t-il, je vous ai déjà été trop à charge. Alors il lui donna mille témoignages de sa reconnoissance, tant que le colonel l'arrêta lui-même, & lui demanda un état des dettes pour lesquelles il étoit détenu dans cet horrible lieu.

Booth lui répondit qu'il ne pouvoit pas le dire exactement, mais qu'il craignoit qu'il ne montât à plus de quatre cent livres sterlings.

Il n'y a que trois cent livres, monsieur, s'écria le sergent. Si vous pouviez avoir trois cent livres, vous seriez libre dans le moment.

Booth qui ne saisit pas la généreuse intention du sergent, aussi bien que le lecteur le fera sans doute, répondit qu'il se trompoit, qu'il en avoit fait le calcul, qu'elles montoient à plus de quatre cent; & que le bailli lui avoit montré des actes pour plus que cette somme.

Si vos dettes montent à trois ou quatre cent livres, dit le colonel, il ne s'agit main-

tenant que de donner caution ; vous aurez quelque tems pour vous adresser à vos amis. Je pense que vous pourrez obtenir une compagnie hors d'Angleterre : alors j'avancerois l'argent sur l'hypotheque de la moitié de votre paye ; jusqu'à ce tems je serai un de vos garans de tout mon cœur.

Tandis que Booth lui exprimoit sa reconnoissance pour tant de bontés, le sergent descendit chez le bailli, & bientôt après revint avec lui dans la chambre.

Le bailli informé que le colonel offroit d'être caution pour le prisonnier, répondit un peu brusquement : fort bien, monsieur, & qui sera l'autre ? Vous savez qu'il en faut deux ; de plus, il me faut du tems pour les discuter.

Le colonel repliqua : je crois, monsieur, que suis capable de répondre d'une somme beaucoup plus grosse que la dette de ce gentilhomme ; mais si vos formalités en exigent deux, le sergent ici présent voudra bien être le second.

Je ne connois point le sergent, ni vous non plus, Monsieur, répondit *Bondum ;* si vous vous proposez pour servir de cautions à ce gentilhomme, il me faut du tems pour faire mes informations.

Il n'en faut pas beaucoup pour vous informer de moi, dit le Colonel ; je puis faire venir plusieurs gens de foi que vous

connoiſſez ſans doute, qui certifieront qui je ſuis; mais conſiderez qu'il eſt tard.

Oui, Monſieur, répondit Bondum, je conſidere qu'il eſt trop tard pour que le Capitaine ſoit cautionné aujourd'hui.

Qu'entendez-vous, trop tard, s'écria le Colonel?

J'entends, Monſieur, qu'il faut que j'aille au Bureau, & qu'il eſt fermé actuellement. Quand le Lord Maire & la Cour des Aldermans voudroient être ſes garans, je ne le relâcherois pas que je n'euſſe été au Bureau.

Comment, Monſieur, repliqua le Colonel, la loi d'Angleterre a-t-elle aſſez peu d'égards à la liberté des ſujets, pour ſouffrir que des drôles tels que vous, retiennent un homme en chartre pour dettes, quand il peut donner des garans indubitables?

Point d'injures, dit le Bailli, je ſuis auſſi honnête homme que vous, quoique vous portiez un ruban à votre chapeau.

Savez-vous à qui vous parlez, dit le ſergent? Savez-vous que c'eſt à un Colonel d'armée?

Que m'importe, un Colonel d'armée, s'écria le Bailli? J'ai eu ſous ma garde des gens qui le valoient bien.

Et à un membre du Parlement, dit le ſergent?

Quoi! reprit Bondum tout ſtupéfait;

Monſieur eſt membre du Parlement? Eh bien, quel mal ai-je dit? En vérité, je n'ai pas eu mauvaiſe intention. Si j'ai offenſé Monſieur, je lui demande pardon; sûrement ſon honneur doit ſavoir que le Sheriff eſt reſponſable de tous les décrets qui ſont au Bureau, quelque nombre qu'il y en ait; & moi je réponds au Sheriff. Je me flatte que le Capitaine ne peut pas ſe plaindre que je lui aie fait aucune ſorte d'incivilités depuis qu'il eſt ici; & j'eſpère, mon honorable Seigneur, en ſe tournant vers le Colonel, que vous ne ſerez point choqué de ce que j'ai dit, & que vous ne l'attribuerez point à un manque de reſpect, ni à rien de ſemblable. A la vérité, comme ce gentilhomme vient de le dire, je ne ſavois pas à qui je parlois; mais je n'ai rien dit de déſobligeant, je crois, & en tout cas je n'y entendois point de mal.

Le Colonel fut plus aiſe à s'appaiſer qu'on n'auroit pu le croire, & dit au Bailli que s'il étoit contre les regles de la juſtice de décharger Mr. Booth ce ſoir, il falloit bien ſe réſoudre d'attendre. Alors, s'adreſſant à ſon ami, il lui recommanda de prendre patience, puiſqu'il falloit ſe réſoudre à ſouffrir cette détention pour la nuit, & que le lendemain il lui promettoit de venir le voir.

Booth répondit, que pour lui, coucher une nuit dans quelqu'endroit que ce put

être, étoit une bagatelle qui ne méritoit pas d'attention. Vous & moi, mon cher ami, nous en avons passé d'autres dans une situation pire que je ne le ferai dans cette maison. Toute mon inquiétude n'est que pour la pauvre Amelie, dont je connois les inquiétudes à cause de mon absence; je les ressens avec une tendresse inexprimable. Si je pouvois être sûr qu'elle fût passablement tranquille, je serois content, même dans les chaînes.

Ne vous inquiétez point par rapport à elle, dit le Colonel, je l'irai voir moi-même, quoiqu'il faille pour cela manquer à un rendez-vous; je lui donnerai de telles assurances, que je suis convaincu qu'elle se tranquillisera.

Booth embrassa son ami, & lui fit mille remercimens de toutes ses bontés, en pleurant, car pour de bouche il ne le pouvoit pas; la reconnoissance se joignant avec ses autres passions, étouffoit sa parole, & l'empêchoit de s'exprimer.

Après une courte scène, dans laquelle il ne se passa rien autre chose d'intéressant, le Colonel souhaita le bon soir à son ami, laissa le sergent avec lui, & retourna chez Amelie.

CHAPITRE VII.

Qui mérite d'être lu avec une sérieuse attention.

LE Colonel trouva Amelie inconsolable, & seule avec madame Atkinson. Il entra dans la chambre avec un air de gaieté, & l'assura que son mari se portoit fort bien, & qu'il esperoit le lui rendre le lendemain.

Amelie fut un peu consolée à cette nouvelle, fit au Colonel beaucoup de complimens sur son amitié incomparable, comme il lui plaisoit de la nommer. Cependant elle ne put s'empêcher de laisser échapper un soupir en pensant à la détention de son mari, & l'assura que cette soirée seroit la plus longue qu'elle eût jamais passée.

Madame, lui dit le Colonel, cette Dame tâchera de vous la rendre plus courte, & si vous me le permettez, je me joindrai à elle pour faire les mêmes efforts. Ensuite, après quelques autres discours consolans, le Colonel entreprit de donner un tour plus gai à la conversation. J'étois engagé, dit-il, à aller passer la soirée désagréablement à Ranelagh avec une compagnie qui ne me plaît pas; que je vous suis obligé, ma chere Dame, de souffrir

que je la paſſe avec vous d'une maniere infiniment plus ſatisfaiſante pour moi!

En vérité, Colonel, dit Amelie, je ſuis perſuadée qu'une ame auſſi bien faite que la vôtre goûte beaucoup plus de plaiſir à rendre les plus grands ſervices de l'amitié, qu'à aucuns des divertiſſemens que les aſſemblées publiques pourroient vous procurer.

Sur ma parole, Madame, répondit le Colonel, vous faites plus que me rendre juſtice. J'ai toujours eu la plus grande indifférence pour ces ſortes de plaiſirs; je les trouve à peine dignes de porter ce nom; ou ſi ce ſont des plaiſirs, ils ſont de la claſſe la moins amuſante. A mon avis, la plus grande amitié doit toujours nous conduire au plaiſir le plus ſenſible.

Ici Amelie enfila une longue diſſertation ſur l'amitié, dans laquelle elle s'adreſſa pluſieurs fois au Colonel comme au héros de ſon conte.

Le Colonel applaudit beaucoup à tous ſes diſcours; & quand il ne lui fut plus poſſible de ne pas prendre le compliment pour lui-même, il le reçut avec un ſalut très-reſpectueux. Enſuite il mêla auſſi du ſien dans la converſation, & trouva moyen de payer Amelie de la même monnoie. Mais, quoiqu'il le fit avec toute la délicateſſe poſſible, un obſervateur curieux auroit aiſément ſoupçonné que c'étoit pour

l'amour d'elle que le Colonel s'étoit dispensé d'aller à la mascarade.

La soirée se passa à des discours de cette nature, jusqu'à ce qu'il fût fort tard : le Colonel ne fit mine de s'en aller que quand il entendit sonner une heure ; il crut sans doute que la décence l'obligeoit à prendre congé.

Si-tôt qu'il fut parti, madame Atkinson dit à madame Booth : il me semble, Madame, que vous m'avez dit cette après-dînée que le Colonel étoit marié.

Amelie répondit qu'en effet elle l'avoit dit.

J'ai pensé aussi, Madame, que vous connoissez la femme du Colonel.

Amelie répondit qu'elle avoit lié une amitié intime avec elle hors du Royaume.

Est-elle jeune & belle ? demanda madame Atkinson ; en un mot, je vous prie, étoit-ce un mariage d'amour ou de convenance ?

Tout-à-fait d'inclination, répondit Amelie, du moins du côté du Colonel : car la Dame avoit fort peu de fortune.

Je suis bien aise de savoir cela, dit madame Atkinson : je suis sûre que le Colonel est amoureux. Je ne crois pas avoir jamais entendu faire un portrait si vrai de l'amour, que celui qu'il lui a plu de nous donner pour celui de l'amitié. J'ai lu bien des choses d'Oreste & de Pilade, de

Damon & de Pythias, & d'autres grands amis de l'Antiquité. Je me flatte quelquefois moi-même d'être capable d'amitié; mais pour cette passion douce, tendre, délicate, qu'il lui a plu de nous décrire, je suis convaincue qu'elle ne peut se rencontrer qu'entre des personnes de différent sexe.

Ma chere, vous vous êtes trompée, s'écria Amelie. Si vous aviez connu l'amitié qui a toujours subsisté entre le Colonel & mon mari, vous n'imagineriez pas qu'aucune description pût aller au-delà; je pense que la conduite qu'il a tenue aujourd'hui doit suffisamment vous en convaincre.

J'avoue, dit madame Atkinson, que son procédé d'aujourd'hui mérite bien des éloges. Cependant d'après ce qu'il a fait ce soir..... Vous me pardonnerez, ma chere Dame; peut-être je suis trop clairvoyante dans mes observations; je crains même d'en devenir impertinente.

Fi donc, s'écria Amelie, comment pouvez-vous parler ainsi? Imaginez-vous que j'attende des cérémonies; dites, je vous prie, dites tout ce que vous pensez avec la plus grande liberté.

N'a-t-il pas répété, dit madame Atkinson, bien plus d'une fois, *la plus belle femme du monde?* N'a-t-il pas employé une expression qui auroit pu convenir à Orondate lui-même? Si je me rappelle bien,

voici ses termes : « Que s'il eût été Alexandre le Grand, il auroit trouvé plus de gloire à essuyer une larme des beaux yeux de Statira, qu'à faire la conquête de cinquante mondes ».

A-t-il dit cela ? s'écria Amelie : oui en effet il a dit quelque chose de semblable ; mais j'avois les idées si occupées de mon mari, que je n'y ai pas fait attention. Que voudriez-vous conclure de ce qu'il a dit ? Vous ne pensez pas qu'il soit amoureux de moi ?

Je veux qu'il ne le pense pas non plus lui-même, répondit madame Atkinson : cependant en parlant des yeux brillans de Statira, il fixoit les siens sur les vôtres de l'air le plus languissant.

Amelie alloit lui répondre, lorsque le sergent arriva ; aussi-tôt elle l'interrogea au sujet de son mari, & en reçut des réponses si satisfaisantes à toutes ses questions, qu'elle en marqua le plus grand plaisir. Ces idées occuperent tellement son ame, que sans détourner une seule fois ses pensées sur un autre sujet, elle prit congé du sergent & de sa femme, & s'alla mettre au lit avec ses enfans dans une chambre que madame Atkinson lui avoit fait préparer dans la même maison.

CHAPITRE VIII.

Qui contient des ſujets fort graves.

TANDIS que l'innocence & l'eſpérance ſereine, en dépit des méchancetés de la fortune, fermoient les paupieres de la douce Amelie ſur un lit aſſez mauvais, & qu'elle jouiſſoit d'un ſommeil aſſez profond, le Colonel paſſa toute la nuit ſans dormir ſur ſon lit de duvet ; ſon eſprit étoit agité d'une eſpèce de fièvre, tantôt brûlant de deſirs enflammés, & tantôt glacé par le deſeſpoir le plus affreux.

Il y a, je crois, ſuivant un de nos Poëtes, un tems où l'envie & la lubricité ſommeillent; c'eſt, je ſuppoſe, quand elles ſont raſſaſiées des alimens qu'elles aiment le plus: mais quand l'une ou l'autre eſt affamée, *le pavot, la mandragore, ni tous les ſoporatifs du Levant ne peuvent la guérir, ni lui provoquer le ſommeil.*

Le Colonel étoit alors tourmenté de ces deux paſſions ennemies du repos; ſa derniere converſation du ſoir avec Amelie, avoit opéré efficacément; toutes les douceurs qu'elle lui avoit prodiguées, les regards attendris qu'elle lui avoit lancés, comme à l'ami & au libérateur de ſon mari, avoient fait abſolument la conquête

de son cœur. Les sentimens qu'elle lui accordoit, comme à un homme à qui sa petite famille alloit être redevable de sa conservation & de son bonheur, lui inspirerent les pensées de les précipiter tous dans le plus profond abîme de la ruine & de la misere ; & tandis qu'elle sourioit avec douceur à l'ami prétendu de son mari, elle transformoit ce même ami en son plus mortel ennemi.

Prends garde à l'amitié ; car si la femme s'y trouve mêlée, sois sûr que le moment de ta ruine est proche.

Ce passage est de Vanbrugh ; la maxime en est meilleure que la poësie. Il est vrai que si une belle femme est la cause & le lien des fausses amitiés, souvent elle est capable de détruire les véritables.

L'objet de la lubricité du Colonel saute aux yeux; mais celui de son envie est peut-être plus difficile à découvrir. La nature & la fortune sembloient s'être disputé avec une sorte de rivalité, à qui des deux verseroit le plus de faveurs sur lui. La premiere lui avoit donné une figure, des qualités, un tempérament, qui l'emportoient sur presque tous les autres hommes. La derniere lui avoit procuré un rang dans le monde, & des richesses considérables : à qui donc cet homme heureux devoit-il

naturellement porter envie? De peur que l'ambition n'inſpire mal-à-propos au lecteur de parcourir les Palais des Grands, nous l'adreſſerons tout d'un coup à Grays Inn-Lane, où dans un méchant lit, dans un pauvre appartement, il verra un malheureux Lieutenant hors de ſervice, dans l'état le plus fâcheux, accablé du fardeau peſant de ſes dettes, & ſans un ſol dans ſa poche. Voilà, n'en cherchez point d'autre, voilà l'objet de l'envie du Colonel. Et pourquoi? Parce que ce malheureux poſſédoit les affections d'un pauvre petit agneau; tout le vaſte troupeau qui étoit à la portée & au pouvoir du Colonel, ne put empêcher ce glouton de convoiter encore ce morceau: ce n'eſt pas ſans raiſon que nous la comparons ici à un agneau: car quel étoit le deſir du Colonel & ſon deſſein, ſinon de conduire cette pauvre innocente, pour ainſi dire, à la boucherie, pour ſe procurer un regal de quelques jours par ſa ruine totale, & l'arracher des bras d'un homme, dans leſquels elle étoit sûre d'être chérie & careſſée tout le tems de ſa vie.

Tandis que le Colonel étoit agité de ces penſées, ſa plus grande conſolation étoit qu'Amelie & Booth étoient maintenant ſéparés, & ſa plus grande appréhenſion de les voir réunis enſemble. Des deſirs, il en vint donc à méditer ſur les moyens, & il

se trouva si éloigné de toute intention de procurer la liberté à son ami, qu'il commença au contraire à former des projets pour prolonger sa détention, jusqu'à ce qu'il pût saisir quelque occasion favorable pour l'envoyer au loin, & le séparer d'elle; auquel cas il ne faisoit pas difficulté de croire qu'il réussiroit dans ses desirs.

Il étoit occupé à arranger ce plan dans son esprit, quand un domestique vint annoncer qu'un sergent nommé Atkinson demandoit à parler à son honneur. Le sergent fut introduit aussi-tôt, & annonça au Colonel, que s'il lui plaisoit de venir & de se porter caution pour M. Booth, un autre particulier bien solvable se joindroit volontiers avec lui. Le sergent avoit trouvé cette caution ce matin; & avec la permission de sa femme, il avoit passé en sa faveur un acte d'indemnité en bonne forme.

Le Colonel parut moins empressé à cette nouvelle, qu'Atkinson ne se l'étoit promis. Au lieu de répondre directement à ce qu'Atkinson lui disoit, ce Seigneur lui parla ainsi: Il me semble, sergent, que Mr. Booth m'a dit que vous étiez frere de lait de sa femme; en vérité cette femme est charmante, & c'est grand dommage qu'elle se trouve dans la situation terrible où elle est maintenant. Il n'y a rien de si ridicule pour des Officiers subalternes de l'armée, que de se marier, à moins qu'ils ne rencontrent des fem-

mes qui leur donnent une fortune considérable. Que peut-il arriver, quand ils se marient autrement, que de plonger dans la misere & réduire à la mendicité leurs femmes & leurs enfans?

Monsieur, s'écria le sergent, il est trop tard à présent pour faire ces réflexions. Il est sûr que Madame pouvoit espérer d'épouser le plus distingué de tous les Gentilshommes de sa Province : elle est sans difficulté une des meilleures aussi-bien que des plus belles femmes du Royaume; & si elle eût été traitée comme elle devoit l'être, elle auroit eu une fortune fort considérable. En effet, elle est digne du plus grand Prince du monde; & si j'eusse été dans ce cas, je me serois tenu fort heureux de posséder une telle femme ; mais son sort a été d'aimer le Lieutenant, & il ne peut jamais y avoir de vrai bonheur dans le mariage, si on n'a point de goût l'un pour l'autre.

Tenez, sergent, dit le Colonel, vous savez que je suis l'ami du Lieutenant; je crois lui en avoir déjà donné des preuves.

Oui, Monsieur, répondit le sergent, je le sais, & plus d'une fois à ma connoissance.

Mais, dit le Colonel, je suis fâché contre lui de son imprudence : oui très-fâché, & d'autant plus qu'elle fait souffrir une femme qui a tant de mérite.

Oui, dit le sergent, elle est du plus haut mérite. Cette pauvre chere Dame, je la connois, ne vous en déplaise, dès sa plus tendre enfance; c'est le caractère le plus doux, le meilleur naturel de femme que l'Angleterre ait produite; je l'ai toujours aimée, comme si elle eût été ma propre sœur..... Bien plus, elle m'a souvent appelé son frere, & je m'en suis senti plus honoré, que si on devoit m'appeler un Officier général.

Quel dommage donc, dit le Colonel, qu'une créature si digne soit exposée à tant de misere par l'étourderie d'un homme de qui, tout son ami que je suis, je ne puis m'empêcher de dire qu'il s'est comporté tout au moins avec une imprudence impardonnable! Quoi! ne pouvoit-il pas vivre de sa demi-paye? Qu'avoit-il besoin d'aller s'endetter par-dessus les oreilles?

Je voudrois bien, dit le sergent, qu'il eût été un peu plus circonspect; je pense que cette avanture-ci sera pour lui une bonne leçon.

Comment en être sûr, répondit le colonel, & quelle raison y a-t-il de l'espérer? L'extravagance est un vice dont les hommes ne se corrigent pas aisément. J'ai beaucoup réfléchi sur cette matiere, M. le sergent, &, après la délibération la plus mûre, je suis d'avis qu'il sera plus à propos, tant pour lui que pour sa pauvre

femme, qu'il reste un peu plus long-tems dans l'embarras.

Votre honneur a raison sûrement, Monsieur, dit le sergent ; cependant si vous voulez bien me permettre de parler, daignez considérer la situation de ma pauvre Dame ; elle souffre pendant ce tems-là autant ou plus même que le lieutenant : je la connois très-bien ; je suis persuadé qu'elle ne goûtera pas un moment de tranquillité, tant que durera la détention de son mari.

Je connois les femmes mieux que vous, Sergent, s'écria le Colonel ; elles placent leurs affections sur un mari, de même que les enfans sur leurs nourrices ; mais ils s'effacent bientôt de leur souvenir. Je sais, sergent, que vous êtes un garçon de sens aussi-bien que de courage, sans quoi je ne parlerois pas si clairement devant vous ; j'ai pris du goût pour vous, il y a déja long-tems, & j'ai dessein de vous rendre service ; auparavant il faut que je vous fasse une question : est-ce à M. Booth ou à sa femme que vous êtes attaché ?

Certainement, Monsieur, dit le sergent, je dois aimer ma Dame plus que lui ; ce n'est pas que je ne me sente beaucoup d'affection aussi pour le lieutenant, parce que je sais que Madame en a beaucoup ; d'ailleurs il m'a rendu service tant qu'il a pu. Un lieutenant, comme votre honneur sait,

ne peut pas faire beaucoup, mais il s'eſt toujours déclaré mon ami en toutes les occaſions.

Vous avez raiſon, répliqua le colonel, un lieutenant n'a pas grand crédit ; mais je puis vous ſervir efficacément, & je le ferai volontiers. . . . . Répondez - moi encore une fois . . . . . qui eſt la Dame que j'ai vu hier au ſoir avec Madame Booth à ſon nouveau logement ?

Le ſergent rougit & répéta : la Dame, Monſieur ! Oui, une Dame, une femme, s'écria le colonel, qui ſoupa avec nous hier. Elle m'a paru avoir l'air d'une Dame, plutôt que d'une femme qui loue des chambres.

Le ſergent ſentit la rougeur lui monter aux joues, à ce compliment fait à ſa femme, & il alloit la reconnoître pour ſon épouſe, lorſque le colonel continua : jamais je n'ai vu une femme ſi ruſée, ſi renfermée, ſi réſervée ; je donnerois bien quelque choſe pour ſavoir qui elle eſt.

Je ne ſais pas en vérité, dit le ſergent extrêmement confus . . . . . je ne devine pas qui c'eſt.

Il faut que vous vous en informiez, dit le colonel ; apprenez-moi ſon nom & ce qu'elle eſt ; j'ai une étrange curioſité de le ſavoir. Vous viendrez me revoir ce ſoir à ſept heures préciſes.

Votre honneur n'ira donc pas trouver le lieutenant ce matin : dit Atkinſon ?

Je ne le puis pas, répondit le colonel ; je ſuis engagé d'un autre coté. D'ailleurs cette affaire ne preſſe pas. Quand les hommes ſont imprudens, il n'y a point de mal qu'ils en eſſuyent un peu les conſéquences. Venez me voir à ſept heures, & apportez-moi toutes les informations que vous pourrez de cette dégingandée que je vous ai dit ; car je veux abſolument ſavoir qui elle eſt. Adieu, ſergent, ſoyez ſûr que je ſaiſirai l'occaſion de vous être utile ; je ferai quelque choſe pour vous.

Quelques lecteurs imagineront peut-être que le ſergent n'étoit pas digne que le colonel voulût s'entretenir ſi bonnement avec lui : en effet, cet officier hautain n'auroit pas voulu ſans doute s'abaiſſer à cette familiarité avec un homme de ce rang, s'il n'eût pas eu deſſein de s'en ſervir. Dans l'acte de vérité, il commença à concevoir l'eſpérance de faire entrer le ſergent dans ſes projets ſur Amelie, ou, pour parler clairement, d'en faire un mercure ; fonction à laquelle le colonel avoit quelquefois employé des gens plus relevés qu'Atkinſon : il ne doutoit pas que le ſergent n'acceptât très-volontiers, ſachant qu'il étoit en ſon pouvoir de le bien récompenſer de ſa complaiſance. Or c'eſt une opinion que le ſergent, ſans avoir jamais

donné lieu de la concevoir, auroit dû lui pardonner, puiſque le colonel l'avoit tirée de la connoiſſance de ſon propre cœur. Ce cœur lui dictoit que, par un mauvais motif, il étoit capable de chercher à débaucher la femme de ſon ami ; le même cœur lui inſpiroit de ſouhaiter qu'un autre homme, par un auſſi mauvais motif, pût de même violer l'amitié en le ſécondant. Il y a peu de gens qui aient des autres une meilleure idée qu'ils n'ont d'eux-mêmes ; & on n'admet que difficilement l'exiſtence d'aucune vertu, dont on n'apperçoit pas des traces dans ſon propre cœur. Auſſi j'ai remarqué qu'il eſt extrêmement difficile de perſuader à un coquin que vous êtes un honnête homme ; on ne réuſſiroit jamais dans cet eſſai avec les plus évidentes preuves, ſans la concluſion conſolante que cet homme en tire. Celui qui prouve qu'il eſt honnête homme, prouve en même tems qu'il eſt une dupe.



CHAPITRE X.

Fort intéressant, & dont le lecteur curieux pourra tirer bien des remarques.

Le sergent quitta le colonel avec l'ame plongée dans le plus grand découragement. Nous le laisserons quelque tems pour retourner à Amelie, qui, aussi-tôt son lever, avoit dépêché Madame Atkinson pour acquitter ce qu'elle devoit à son précédent logement, & faire rapporter ses habits & autres effets.

La fidelle messagere revint sans avoir rien fait: Madame Ellison ayant fermé toutes ses chambres, étoit sortie de bonne heure, & la servante ne savoit où elle étoit allée.

Les deux Dames se mirent donc à déjeûner ensemble avec les deux enfans d'Amelie; après quoi celle-ci dit qu'elle vouloit prendre un carosse, & aller voir son mari. Madame Atkinson, loin de s'y opposer, offrit même de l'accompagner: à dire le vrai, cela étoit assez raisonnable; & le grand éloignement que Booth avoit de voir sa femme dans cette maison du baillif, étoit peut-être une délicatesse mal entendue.

Quand les Dames furent habillées & prêtes

prêtes à envoyer chercher un carrosse, on frappa un grand coup à la porte, & peu après Madame James entra dans la chambre.

Cette visite ne fut pas trop agréable à Amelie, d'autant qu'elle l'empêchoit de voir son mari, qu'elle désiroit avec ardeur d'aller trouver. Cependant, comme elle avoit lieu de penser que cette visite seroit assez courte, elle résolut de recevoir la Dame avec le plus d'égard qu'il lui seroit possible.

Madame James se comporta d'une maniere si différente du personnage qu'elle avoit fait ci-devant, que, pour n'en être pas extrêmement surpris, il faut savoir que les Dames, pour l'ordinaire, outre les façons d'une femme du bel air, qui ne sont qu'artifice & momerie, ont au fond un caractere particulier qui les fait agir, toutes les fois que la nature prend le dessus. Ainsi les plus belles femmes du monde, tantôt aiment, tantôt déchirent, selon leur caractere naturel, avec fureur & violence, quoique ces deux façons d'agir soient également incompatibles avec le caractere étudié d'une belle Dame.

Madame James étoit dans le fond de l'ame d'un fort bon naturel; dès qu'elle avoit appris l'infortune d'Amelie, elle en avoit été sincèrement affligée. En conséquence, elle avoit applaudi au premier mot

du dessein qu'avoit eu le colonel de l'inviter à prendre sa maison : & ce matin au déjeûner, ayant été informée qu'Amelie faisoit difficulté d'accepter sa proposition, elle s'étoit portée volontiers à la venir voir pour lui persuader d'accepter l'invitation.

Elle pressa donc Amelie avec tant de vivacité, que celle-ci qui n'étoit pas extrêmement versée dans l'art de refuser, eut beaucoup de peine à résister à son importunité. En effet, rien que son affection pour Madame Atkinson n'auroit pu l'y faire persister. Elle ne voulut pourtant pas abandonner ce point; & Madame James à la fin se contenta, que, dès que leurs affaires seroient arrangées, Amelie avec son mari & sa famille iroient lui faire une visite, & resteroient quelque tems avec elle à la campagne, où elle devoit retourner bientôt.

Après avoir obtenu cette promesse, & s'être fait réciproquement mille protestations d'amitié, Madame James prit congé. En remontant dans son carosse, elle reprit le rôle de grande Dame, & alla rejoindre sa compagnie à une vente où elle l'avoit laissée.

Au moment qu'elle fut partie, Madame Atkinson, qui étoit sortie de la chambre à l'arrivée de Madame James, y rentra; & Amelie lui raconta tout ce qui s'étoit passé.

Madame, dit Madame Atkinſon, dites-moi, je vous prie, le Colonel & ſa femme vivent-ils bien enſemble ?

Voulez-vous me demander, dit Amelie, ſi ce ſont des gens bien amoureux l'un de l'autre ? Dans ce cas je dois vous répondre que je ne le crois pas trop.

On m'a appris, dit Madame Atkinſon, qu'il y avoit des exemples de femmes qui étoient devenues les commodes de leurs maris, & réciproquement des maris de leurs femmes.

Fi donc, s'écria Amelie, je ne puis croire qu'il y ait de tels gens dans le monde. En bonne foi, ma chere, n'eſt-ce pas porter la critique un peu trop loin ?

Vous l'appellerez comme vous voudrez, dit Madame Atkinſon: en tout cas, c'eſt mon amitié pour vous, & la crainte que vous ne couriez des dangers, qui me le fait dire. Vous ſavez le proverbe du *chat échaudé;* pour peu qu'on ait le cœur bon, on craint le danger pour les autres auſſi-bien que pour ſoi-même; & s'il m'eſt permis de vous parler ſincérement, je ne ſaurois croire que vous ſoyez en ſûreté dans la maiſon du Colonel.

Je ne doute pas que vos appréhenſions ne ſoient ſinceres, répliqua Amelie: j'en ſuis très-reconnoiſſante: mais je ſuis convaincue que vous êtes abſolument dans l'erreur: je regarde le Colonel James com-

me le plus généreux & le meilleur des hommes. Il étoit ami, & ami solide de mon mari, long-tems avant que je l'aye connu; & il lui a rendu mille bons offices. Que dites-vous, par exemple, de sa conduite d'hier ?

Je souhaiterois, dit Madame Atkinson, que ses façons d'aujourd'hui eussent été semblables. Je vais maintenant faire auprès de lui l'office le plus désagréable de l'amitié; mais cela est absolument nécessaire. Il faut que je vous dise ce qui s'est passé ce matin entre le Colonel & Mr. Atkinson; quoiqu'à tous égards cela vous afflige, il faut toujours que vous le sachiez. Elle lui raconta alors tout ce que nous avons rapporté dans le Chapitre précédent, & que le sergent lui avoit appris, pendant que Madame James faisoit sa visite à Amelie. Comme le sergent avoit rendu les choses encore plus fortement que le Colonel, Madame Atkinson renchérit peut-être aussi sur le sergent. Non pas que ni l'un ni l'autre eût dessein d'aggraver les circonstances; mais c'est le sort de tous les récits qui passent de bouche en bouche. On peut supposer que Madame Atkinson ne vit pas ce qui regardoit James sous un jour bien favorable, parce qu'Atkinson, plus sincere que prudent, avoit redit à sa femme, que le Colonel n'avoit pas trop bonne idée d'elle, & qu'il l'avoit traitée de rusée &

fine. Il eſt vrai qu'il avoit omis d'autres mots, qui peut-être auroient pouſſé à bout la patience de Job lui-même, s'il eût été femme. Il y avoit pourtant ſuppléé en ſubſtituant d'autres termes, qui ne pouvoient pas être écoutés trop favorablement par une oreille femelle.

D'après le récit de Madame Atkinſon, Amelie ſentit que le Colonel avoit mal parlé de Booth devant le ſergent, & qu'il avoit refuſé abſolument de ſe porter ſa caution. La pauvre Amelie pâlit, & devint auſſi immobile qu'une ſtatue. Enfin elle s'écria: ſi cela eſt, nous voilà tous ruinés. Nous n'avons plus de conſolation, plus d'eſpérance, plus d'amis. Je ne puis pas refuſer de vous croire. . . . Je ſais que vous ne voudriez pas me tromper . . . . . Et pourquoi en effet me tromperiez-vous? . . . . Mais qu'eſt-ce qui peut avoir opéré ce changement depuis hier au ſoir? Ai-je fait ou dit quelque choſe capable de l'offenſer?

Au contraire, dit Madame Atkinſon, vous en avez plutôt dit & fait trop pour lui plaire. D'ailleurs il n'eſt point fâché contre vous. Il en a dit quantité de choſes gracieuſes.

Eh! qu'eſt-ce que mon pauvre amour peut avoir fait, dit Amelie? Il n'a pas vu le Colonel depuis hier au ſoir. Il faut bien que quelque coquin l'ait indiſpoſé contre

ſionné, le meilleur..... Ici elle tomba dans une eſpece de chagrin qui ſurpaſſe toute deſcription.

Dans cette ſituation, Madame Atkinſon alloit faire tous ſes efforts pour la conſoler, quand on entendit frapper à la porte. On vit paroître auſſi-tôt Atkinſon, qui, en entrant dans la chambre, préſenta à Amelie un cordial qui la fit revenir ſur le champ. Le lecteur apprendra dans un autre tems ce que c'étoit que ce cordial. En attendant, qu'il ſuſpende ſa curioſité. Les gens qui ſont au café de *White*, pourront gager ſi c'étoit des pilules de *Ward*, ou cette poudre dont la découverte dans tout autre pays que celui-ci, auroit valu à mon digne & ſavant ami le Docteur James des honneurs publics & des récompenſes.

Mais avant que de terminer ce Chapitre, & de retourner à la maiſon du Baillif, tâchons d'excuſer le caractère de notre Héroïne, du défaut de conception & d'intelligence, dont pluſieurs de nos lecteurs pénétrans pourroient l'avoir déjà accuſée, plus que n'avoit fait ſon amie Madame Atkinſon.

Il faut donc informer ces lecteurs, que l'innocence n'eſt pas plus aveugle que le crime, quoique la premiere bronche ſouvent, & tombe dans des précipices que le dernier prévoit, & dont il ſe garantit. La vérité eſt, qu'il eſt preſque impoſſible que

le crime manque à découvrir tous les filets qui ſont tendus ſur ſon paſſage, parce qu'il examine avec ſoin tous les recoins, afin de tendre lui-même des embuches aux autres; au lieu que l'innocence ne croyant pas avoir d'ennemis, marche ſans précaution & ſans crainte: par conſéquent elle eſt expoſée à mettre le pied ſur les piéges, que l'adreſſe & la fraude ont tendus pour l'arrêter & la ſurprendre. Pour parler clairement & ſans allégorie, ce n'eſt pas faute de ſens, mais faute de ſoupçon que l'innocence eſt trahie. D'ailleurs, nous frondons ſouvent la folie des dupes, au lieu que nous devrions reſerver toute notre haine pour le crime & la trahiſon. En un mot, bien des perſonnes innocentes ont dû leur ruine à cette ſeule circonſtance, que le degré du crime étoit tel, qu'il ſurpaſſoit la croyance de tout homme qui n'auroit pas été un coquin lui-même.



CHAPITRE X.

Dans lequel on verra plusieurs secrets profonds de philosophie développés.

BOOTH ayant été suffisamment dégoûté de la compagnie de l'Auteur le jour précédent, choisit un autre compagnon; aussi bien cet homme ne se soucioit pas d'une seconde entrevue. Outre qu'il n'avoit point de prétentions sur la bourse de Booth, il n'y avoit pas d'apparence que sa vanité pût trouver son compte à sa conversation. Tout mal partagé qu'étoit ce pauvre misérable du côté de la vertu, du sens, du savoir, de la naissance & de la fortune, il n'en étoit pas moins pétri de vanité. Cette passion étoit si grande chez lui, & elle éclipsoit tellement à ses yeux son peu de mérite, qu'il haïssoit tous ceux qui ne lui donnoient pas de l'encens ou de l'argent: en un mot, il exerçoit une prétention fort singuliere; c'étoit, ou d'arracher des louanges à tous les gens de sa connoissance, ou de leur attraper de l'argent; aussi dans le dernier cas il les payoit libéralement par des éloges.

Il ne falloit pas avoir pratiqué long-tems une telle espèce, pour qu'un homme de la trempe d'esprit de M. Booth en fût plus

que rassasié. Il jugea donc à propos de s'associer avec le gentilhomme que Boudum lui avoit dépeint comme un gredin. M. Booth avoit si mauvaise opinion du baillif, que celui qu'il recommandoit le plus, lui paroissoit devoir être celui qui le méritoit le moins: quoique, dans le sujet en question, le baillif eût tiré une conséquence un peu méchante, il avoua sincèrement que ç'avoit été d'après son extérieur pauvre; argument qui à mon avis ne doit pas être d'une autorité irréfragable pour un bon esprit: mais il auroit fallu l'avoir bien mal tourné, dans les circonstances où se trouvoit M. Booth, pour prendre du dégoût ou de l'éloignement pour un autre homme, par la seule raison de sa pauvreté.

Booth ayant eu avec ce gentilhomme quelques conversations préliminaires, dans lesquelles ils s'étoient déclaré leur situation réciproquement, le dernier jetta sur lui un regard affectueux, & lui marqua beaucoup de pitié pour ses embarras. Booth l'en remercia & dit: il faut que vous ayez un grand fonds de générosité & le cœur bien bon, dans une position aussi fâcheuse que la vôtre, pour avoir encore de la pitié de reste pour les autres. Il est vrai, répondit l'autre, que mes affaires sont bien délabrées; cependant il y a une circonstance qui vous rend à mes yeux plus digne de pitié que moi-même; c'est qu'à votre âge vous devez

être encore novice en fait d'affliction, au lieu que, par un long apprentissage de la misere, avec le tems, j'ai dû apprendre mon métier. Je pense, à vous parler vrai, que l'habitude enseigne aux hommes à supporter les fardeaux de l'ame, comme elle apprend à leur corps à en porter sur leurs épaules. Sans l'usage & l'expérience, les ames les plus fortes, ainsi que les corps, chancelleroient sous les faix que l'habitude rend faciles à porter, & que même en quelque sorte elle fait regarder comme des bagatelles.

Il y a bien de la justesse dans cette comparaison, s'écria Booth ; je crois l'avoir senti moi-même par expérience : car je ne suis pas si novice en afflictions que vous semblez l'imaginer. Peut-être même est-ce cette habitude dont vous parlez, qui me met en état de supporter mes infortunes présentes.

A ces mots le gentilhomme sourit & s'écria: en effet, capitaine, vous êtes un jeune philosophe.

Je crois, répondit Booth, avoir un titre bien fondé à cette philosophie que l'infortune inspire ; & vous me paroissez, Monsieur, dans le goût de penser que c'est une des meilleures écoles de philosophie.

Je n'entends rien de plus, Monsieur, dit le gentilhomme, si ce n'est que dans les tems d'affliction, nous sommes inclinés à

tôt la force de cette maniere de raisonner; car, qui d'entr'eux voudroit donner aucun prix pour un bien dont il y a apparence qu'ils seront sitôt expulsés? Ne se moqueroient-ils pas comme d'un fou, de celui qui se croiroit riche par une possession si incertaine? Voilà, Monsieur, la source d'où j'ai tiré ma philosophie. C'est de-là que j'ai appris à regarder toutes ces choses qui passent pour le bonheur de la vie, & celles que l'on craint comme ses maux, avec tant d'indifférence; comme je ne serois pas plus orgueilleux pour posséder les premieres, je ne suis pas non plus beaucoup humilié ni honteux de souffrir les autres. L'acteur chargé du premier rôle, est-il plus heureux que celui qui fait le dernier? Cependant la piéce peut avoir vingt représentations de suite, & conséquemment durer plus que notre vie. Or la vie n'est tout au plus qu'une piece un peu plus longue; & l'affaire du grand Théâtre est par conséquent plus sérieuse que celle qui se passe sur le théâtre du roi. Mais même ici les catastrophes & les calamités qu'on représente, sont capables de nous affecter: les hommes les plus sages peuvent se faire illusion, & éprouver des serremens de cœur à une tragédie, quoiqu'ils sachent bien que ces malheurs ne sont qu'une feinte; & les enfans y pleurent souvent, comme si tout y étoit réel. Qu'y a-t-il donc de surprenant que ces

fcènes tragiques, que j'avoue être un peu plus férieufes, nous puiffent affecter un peu plus ? Où en trouvera-t-on donc le remède, finon dans cette philofophie dont je vous ai parlé, qui, quand une fois on s'en eft fait une habitude, par une longue fuite de méditations, nous apprend à apprécier jufte les chofes, & guérit tout à la fois les défirs empreffés & les craintes viles, la joie & le chagrin exceffif pour des objets qui ne peuvent pas durer long-tems, & qui fouvent n'exiftent qu'un moment.

Vous vous exprimez parfaitement bien s'écria Booth, & je conviens de la jufteffe de vos fentimens ; mais quelque vrais qu'ils puiffent être dans la théorie, je douterai toujours de leur efficacité dans la pratique. Voici la caufe de la différence entre ces deux chofes ; c'eft que les raifonnemens partent de nos têtes, & les actions de nos cœurs.

Video meliora, proboque ;
deteriora fequor.

Rien ne differe plus effentiellement que les fous & les fages dans l'eftime qu'ils font des chofes : mais comme tous fuivent les impulfions de leur paffion la plus dominante, ils agiffent fouvent d'une maniere femblable. Ainfi, quelle confolation votre

philoſophie peut-elle donner à un avare privé de ſes richeſſes, ou à un ambitieux dépouillé de ſon pouvoir, au tendre amant arraché à ſa maîtreſſe, ou à un mari enlevé à ſa femme? Penſez-vous réellement qu'aucune méditation ſur la courte durée de la vie, puiſſe adoucir leurs afflictions? Ce peu de durée n'eſt-elle pas elle-même une de leurs peines? Et ſi le mal qu'ils ſouffrent n'eſt qu'une privation paſſagere de ce qu'ils aiment, ne croiront-ils pas leur ſort plus dur, & ne le déploreront-ils pas d'autant plus, qu'ils doivent perdre une partie de cette jouiſſance à laquelle il y a un période ſi court & ſi incertain?

Permettez-moi, monſieur, dit le gentilhomme, de faire ici une diſtinction : je n'entens pas par philoſophie la ſimple connoiſſance du bien & du mal, mais une énergique habitude, comme Ariſtote l'appelle. Or je crois avec lui & avec les Stoïciens, qu'elle eſt ſupérieure à toutes les attaques de la fortune.

Il alloit continuer, quand le baillif entra, & d'un ton rude leur ſouhaita à tous les deux le bon jour; après quoi il demanda au philoſophe s'il étoit prêt à aller à Newgate, où il devoit être transféré cette après-midi.

Le pauvre homme parut courroucé de cette nouvelle. J'eſpere, s'écria-t-il, que vous me donnerez un peu plus de tems, du

moins jusqu'au retour de l'ordonnance ; je vous prie singuliérement de ne pas m'y mener aujourd'hui ; j'attends ce soir ma femme & mes enfans.

Je ne m'embarrasse ni de femme, ni d'enfans, s'écria le baillif ; je n'ai jamais cherché à voir ici de femmes ni d'enfans : je n'aime point cette compagnie.

Je vous supplie, dit le prisonnier, de me donner encore un jour. Je regarderai cela comme une grande obligation ; & vous m'allez affliger de la façon du monde la plus cruelle, si vous me refusez.

Je ne puis pas songer à l'affliction des gens, s'écria le baillif ; je dois me considérer moi-même & ma propre famille. Je ne sais pas où je serai payé de l'argent qui m'est dû déjà, & je ne puis pas suffire à garder les prisonniers à mes dépens.

Je n'entends pas que ce soit à vos dépens, s'écria le philosophe : ma femme est allée chercher de l'argent ce matin, & j'espère à son arrivée vous payer tout ce que je vous dois. Mais nous avons dessein de souper ce soir à votre maison ; & si vous me transfériez maintenant, cela feroit pour nous deux le contre-tems le plus barbare, & me rendroit l'homme du monde le plus misérable.

Pour ce qui me regarde, dit le baillif, je n'aime pas à faire une action barbare. Je sais aussi bien qu'un autre traiter les gens

avec civilité, ſur-tout quand ils payent à meſure, & dépenſent leur argent en gentilshommes; je ſuis ſûr que perſonne ne peut m'accuſer d'aucune incivilité depuis que je ſuis dans ma place. Si vous avez envie de vous divertir ce ſoir, je ne ſuis pas homme à vous en empêcher... Quoique je diſe cela, vous pouvez faire apprêter ici un auſſi bon ſouper que dans aucune taverne de la ville.

Puiſque M. Bondum eſt ſi bon, capitaine, dit le philoſophe, j'eſpere que vous nous honorerez de votre compagnie. Je vous aſſure que ſi jamais j'ai le bonheur de retourner dans le monde, je ſerai très-flatté de l'honneur de votre connoiſſance.

Monſieur, répondit Booth, c'eſt un honneur que je ſerai toujours prêt d'accepter; mais pour ce ſoir, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'eſpere être engagé dans un autre endroit.

Je vous promets, monſieur, répondit l'autre, que je me réjouïrai de votre liberté, quoiqu'en mon particulier j'y perde.

Oh! quant à cela, s'écria Bondum en ſouriant, je crois, capitaine, que vous pouvez vous engager avec ce gentilhomme, ſans crainte de manquer à votre parole; car je ſuis bien trompé, ſi nous nous quittons aujourd'hui.

Pardonnez-moi, mon bon ami, dit

Booth ; j'attends ma caution à chaque minute.

Tenez, monsieur, s'écria Bondum, je n'aime pas à voir les braves gens dans l'erreur. Je ne prendrai pas la caution du sergent ; quant au colonel, j'ai été le voir moi-même ce matin (car soyez sûr que j'aime à faire ce que je puis pour les honnêtes gens). Il m'a dit qu'il ne pourroit venir ici aujourd'hui. D'ailleurs, pourquoi me mêlerois-je de cette affaire ? Il y a du nouveau à l'office.

Qu'entendez-vous par du nouveau, s'écria Booth ?

J'entends, répondit le baillif, qu'il y a une nouvelle demande à la requête de Me. Ellison, cette même dame qui étoit hier ici, & le procureur qui étoit avec elle s'est tourné contre vous. Il y a des officiers qui ne voudroient pas vous dire tout cela : mais j'aime à procéder civilement avec les gens ; j'aime les gens de guerre particuliérement. J'ai eu envie d'aller aussi à la guerre autrefois ; mais j'ai préféré la commission que j'exerce. Allons, capitaine, ne laissez pas abattre votre noble courage. Que diriez-vous d'un verre de vin blanc, ou d'un peu de punch en maniere de petit lait ?

Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne bois jamais le matin, répliqua Booth un peu de mauvaise humeur.

Ah ! ne vous fâchez pas, je vous prie, monſieur, dit le baillif. Je ne vous ai rien dit d'incivil, je crois. Je n'exige jamais que perſonne faſſe venir de la liqueur chez moi, à moins qu'il ne le veuille. Je ne cherche pas non plus à y faire reſter les gens plus longtems qu'ils n'en ont envie. Il eſt ſûr que Newgate eſt l'endroit deſtiné pour tous les débiteurs qui ne peuvent pas trouver de caution. Je ſais ce que c'eſt que la politeſſe, & j'aurois honte de me conduire d'une façon peu convenable à un gentilhomme ; mais ayez la bonté de conſidérer que les vingt-quatre heures preſcrites par acte du parlement, ſont prêtes à expirer, & qu'il eſt tems bientôt de vous transférer. Quant à la caution, il ne faut pas que vous vous en flattiez ; car je ſais très-bien qu'il y a d'autres choſes ſurvenues contre vous. D'ailleurs la ſomme dont vous êtes déjà chargé, eſt fort groſſe, & il faut que je vous mette en lieu de ſûreté. Ma maiſon n'eſt pas une priſon, quoique j'y enferme les gens à clef pour quelque tems. Il eſt vrai que quand les gens ſe comportent en gentilhommes, & qu'il y a apparence qu'ils trouveront des cautions, je ne prends pas garde à un jour ou deux. Mais j'ai bon nez, capitaine ; je n'ai pas conduit tant de gibier à Newgate, ſans avoir appris à le ſentir.

Je ne vous entends pas, s'écria Booth ;

mais je ne crois pas vous avoir tant insulté en refusant de boire le matin.

Moi offensé ! monsieur, s'écria le baillif. Qui vous a dit cela ? Croyez-vous, monsieur, que quand j'ai besoin d'un verre de vin, je sois obligé d'en demander à mes prisonniers ? Morbleu, monsieur, je vous ferai voir que je me moque de vos mauvais discours. Je suis en état de vous régaler du meilleur vin d'Angleterre ; si vous le prenez-là .... Alors il tira de sa poche une poignée de guinées, en disant : voyez-vous, monsieur, tout cela est à moi ; je ne dois pas un schelling. Je ne suis pas un gueux, ni un homme endetté. Je suis officier du roi aussi bien que vous ; & je dépenserai toujours guinée pour guinée, si longtems que vous voudrez.

Drôle, s'écria Booth en mettant la main au collet du baillif, comment oses-tu me traiter avec cette insolence ? La loi te donne-t-elle pouvoir de m'insulter dans mon infortune ? A ces mots, il repoussa fortement le baillif, & l'éloigna de lui.

Fort bien, monsieur, s'écria le baillif ; je vais faire serment que vous m'avez battu, & que vous avez entrepris de vous sauver. Si on pouvoit traiter ainsi les officiers, il n'y auroit plus de loi ni de justice. Mais si je ne suis pas en état de lutter contre vous, j'ai là-bas des gaillards qui le feront. Alors il courut à la porte, & appela deux drôles

de mauvaise mine, de ses Recors. Dès qu'ils furent dans la chambre, il leur ordonna de saisir Booth, disant qu'il vouloit le conduire sur le champ à Newgate, & vomissant en même tems une bordée d'injures que la dignité de l'histoire ne nous permet pas de répéter.

Booth dit à ces deux hommes de ne pas l'approcher, & qu'il ne feroit aucune résistance; & en même tems défia le baillif de le transférer, s'il en avoit la hardiesse.

Je vous ferai voir que j'ose, s'écria le baillif, & il ordonna de nouveau à ses hommes de se saisir du prisonnier, en disant; il m'a déjà attaqué & a tenté de se sauver. Je n'aurai plus assez de confiance pour laisser un tel homme en liberté. Voilà un plaisant gentilhomme, vraiment! ah! ah! Newgate est l'endroit propre pour une pareille noblesse, le plus insigne gibier qui y ait jamais été conduit.

Alors ces hommes se jetterent avec violence sur Booth, & le baillif sortoit à la porte pour demander un carosse, lorsqu'on vit la scene changer en une minute. Le sergent entra dans la chambre tout en courant & hors d'haleine; & voyant le capitaine son ami maltraité ainsi par deux drôles, sans autre question sauta vîte à son secours, & d'abord salua un des assaillans par un si vigoureux coup de poing,

qu'il le jetta tout de son long sur le plancher.

Booth ayant par ce moyen le bras droit en liberté, ne voulut pas rester oisif, ni devoir sa délivrance des mains de ces coquins au sergent seul. Il imita donc l'exemple que son ami lui avoit montré, & d'un coup bien appuyé, il envoya aussi l'autre drôle avec son compagnon sur le plancher.

Le baillif se mit à crier, en rugissant : au secours, au secours ! rébellion, rébellion ! A quoi le sergent répondit qu'il n'étoit pas question de rébellion. Le capitaine, dit-il, n'a pas envie de se sauver : voilà des amis qui viennent, & qui le délivreront bien mieux.

Le baillif jura qu'il le vouloit conduire à Newgate, malgré tous les amis du monde.

Vous, le conduire à Newgate, s'écria le sergent avec la plus haute indignation ? Osez seulement mettre la main sur lui, & je vous fais sauter les dents de vos vilaines mâchoires. Puis se tournant vers Booth, il s'écria : dans une minute, monsieur, ils seront ici ; nous avons eu bien de la peine à empêcher madame d'y venir elle-même ; elle est au logis en bonne santé, en attendant le plaisir de vous voir : j'espere que dans une demi-heure vous serez avec elle.

Alors trois messieurs entrerent dans la

chambre ; c'étoit un procureur, la perſonne que le ſergent avoit engagée le matin pour venir donner ſa caution avec le colonel James, & enfin le docteur Harriſon lui-même.

Le baillif ne vit pas plutôt le praticien, qu'il connoiſſoit fort bien, (pour les autres il ne les avoit jamais vus) que, comme on dit, les cornes lui vinrent à la tête ; il ordonna à ſes deux hommes qui étoient maintenant relevés ſur leurs jambes, de deſcendre.

Capitaine, dit le docteur, quand nous nous quittâmes la derniere fois, nous ne comptions guere de nous retrouver dans un lieu tel que celui-ci.

En vérité, docteur, s'écria Booth, je ne m'attendois pas d'y être envoyé par le gentilhomme qui m'a fait cette faveur.

Comment, dit le docteur, vous y avez été mis ſans doute par quelque perſonne à à qui vous deviez ? C'eſt, je crois, l'endroit ordinaire où les créanciers envoyent leurs débiteurs. Mais vous devez être bien plus ſurpris que celui qui vous y a fait mettre, vous en retire... M. Murphy, vous aurez la bonté de faire toutes les formalités néceſſaires.

Le praticien demanda alors au baillif de combien de demandes Booth étoit chargé ; & apprit qu'il y en avoit cinq, ſans compter celle du docteur, qui étoit la plus forte de

à l'officier, & que le meilleur parti étoit de ſe conformer à la coutume.

Si cet homme m'eût traité civilement, dit Booth, je n'héſiterois pas à ſuivre une mauvaiſe coutume en ſa faveur; mais j'y ſuis réſolu: je ne récompenſerai jamais un homme pour m'avoir traité mal, & je ne conſentirai pas à lui donner un liard.

Fort bien, monſieur, dit le baillif, me voilà bien payé de ma politeſſe: ſi la choſe étoit à recommencer, j'aurois ſoin d'empêcher que vous ne puſſiez être cautionné aujourd'hui.

Le docteur Harriſon, à qui Booth s'en rapporta, après lui avoir conté ſuccinctement la choſe, déclara que le capitaine avoit raiſon. Il dit que c'étoit une extorſion horrible de laiſſer de pareils gens piller les néceſſiteux; mais que l'exemple ſeroit encore pire, de les récompenſer quand ils ſe ſont mal conduits. Je penſe, ajouta-t-il, que le baillif mérite d'être réprimandé fortement de ce qu'il vient de dire; en quoi je ſuis ſûr qu'il s'eſt vanté d'un pouvoir qu'il n'a pas. En effet, n'aurions-nous pas bien ſujet de faire valoir notre liberté & nos franchiſes, ſi la liberté des ſujets dépendoit du caprice de pareils gens?

Cela n'eſt pas ainſi non plus, s'écria le Praticien; mais la coutume a voulu qu'on donne un préſent ou ſalaire au baillif à la délivrance d'un priſonnier; ils appellent

cela l'argent de civilité, & ils le demandent comme une ſorte de droit, quoique réellement il ne ſoit pas dû.

Mais, s'écria le docteur Harriſon, après ce que le capitaine nous a dit, quelqu'un peut-il prétendre que le baillif ſe ſoit conduit comme il le devoit ? Et quand il l'auroit fait, faudroit-il le récompenſer pour n'avoir pas tenu une conduite barbare & inhumaine ? C'eſt bien dommage, qu'au lieu de la coutume de les récompenſer aux dépens des pauvres & des malheureux, quand ils ne ſe conduiſent pas mal, il n'y ait pas une loi & un uſage de les punir très-ſévérement quand ils le font. Dans le cas préſent, je ſuis bien éloigné de convenir qu'il faille donner un ſchelling au baillif ; au contraire, s'il y avoit quelque moyen de le punir de ſa dureté, je ſerois charmé de le voir pratiquer. Il n'y a perſonne dont la conduite dût être ſi éclairée, que celle de ces maux néceſſaires dans la ſociété, puiſque leur fonction principale concerne de pauvres gens qui ne peuvent ſe faire juſtice à eux-mêmes, & que ce ſont le plus communément les plus méchans des hommes qui l'exercent.

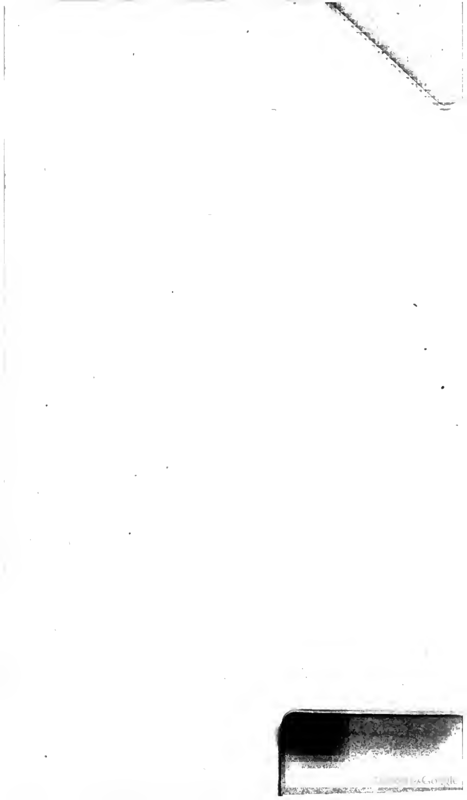
Le baillif ſortit de la chambre en marmotant qu'il ſauroit mieux s'y prendre une autre fois. Peu de tems après, Booth & ſes amis ſortirent de la maiſon. Comme ils en ſortoient, l'auteur tira à part le docteur,

& lui gliſſa une ſouſcription que le docteur lui rendit, en diſant que jamais il n'avoit ſouſcrit, ſans connoître ni l'auteur ni l'ouvrage; mais que s'il venoit le trouver chez lui, il étoit charmé de donner au mérite tout l'encouragement qui étoit en ſon pouvoir.

L'auteur demanda le nom & l'adreſſe du docteur, & lui fit autant de révérences, que s'il eût déjà tenu la demi-guinée à laquelle il viſoit.

M. Booth prit alors congé du philoſophe, & partit avec le reſte de ſes amis.

Fin du Tome Second.




BIB